● La guerre qui part toute seule

L'EXPRESS

19 DECEMBRE 1957. — N° 339

100 FR. ALGERIE, TUNISIE, MAROC: 100 FR.

INSTITUT FRANÇAIS DU ROYAUME-UNI
BIBLIOTHÈQUE
0328
QUEENSBERRY PLACE, LONDON, S.W.7

BRIGITTE BARDOT

« Exporter le plus possible, consommer le moins possible... »

(Félix Gaillard, 31 juillet.)

★ ★ ★ ★ ★

La lettre de « L'Express »

CE grand monsieur ému et couperosé, dont le sourire déclenche la sympathie comme la pression sur un commutateur déclenche la lumière, ce grand monsieur qui évoque si fort Maurice Chevalier et qui semblait dire, en prononçant sur l'aéroport d'Orly balayé par un vent glacial une déclaration d'amour à la France : « Regardez-moi... Pour vous retrouver, de quoi ne suis-je capable ? », ce président Eisenhower qui a de si bonnes manières, faut-il être Américain pour se permettre de lui dire : « And so what ? » (Et puis après ?).

Deux mille journalistes parmi les plus cher payés du monde, venus des quatre coins de l'univers, ont câblé trois millions de mots pour résumer en un seul ce qui s'est passé au Palais de Chaillot — hors cette grande inquiétude de voir s'effondrer le plancher : rien. Rien du moins qui établisse vraiment entre les quinze nations intéressées et quelques techniciens ce courant mystérieux qui électrise les peuples dans les moments graves de leur histoire, et les met en situation de la comprendre et de la maitriser.

LE sujet traité : notre vie et notre mort ; l'installation en Europe des bases de lancement pour les fusées atomiques capables d'atteindre le cœur de la Russie, ou le refus par l'Europe de servir à la fois de cible et de plate-forme ; la définition enfin d'une politique qui n'ait pas pour objet de faciliter la « victoire » de l'un ou de l'autre camp, mais d'épargner à l'humanité d'avoir à payer le prix de cette victoire. Bref, la paix ou la guerre.

Les résultats acquis : le président Eisenhower supporte l'avion. Il peut chanter à la messe. Il dort bien même dans un lit Louis XVI. Et s'il a quelque difficulté à prononcer les mots « irresistible » et « abhorrent », M. James Hagerty, son chargé de presse, a judicieusement remarqué qu'on pouvait gouverner les Etats-Unis en s'abstenant de les employer.

C'est la presse américaine qui, sous la plume de James Reston dans l'austère « New York Times », a parlé de « manœuvres publicitaires ». Pour Joseph Alsop, grâce à ce pouvoir que détient le président Eisenhower de « donner aux platitudes les plus éculées sur la liberté et la dignité humaines le son neuf d'une découverte de brûlante importance », la télévision a donné un spectacle joué par les meilleurs interprètes que l'on puisse réunir aujourd'hui en Europe. Rien de plus.

LA presse anglaise, elle, s'enflamme à l'idée que, toutes les nuits, des avions américains décollent et rôdent au-dessus de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Europe, avec leur charge de bombes atomiques prêtes à être larguées sur un signal. C'est, si l'on ose dire, une sécurité. Est-ce une politique ?

La presse française, elle, ne semble guère, dans son ensemble, savoir qu'il s'agissait de donner autre chose, au Palais de Chaillot, qu'une représentation de bienfaisance au bénéfice de la France. Elle se comporte à l'image d'une jeune fille rougissante de fierté après avoir été choisie par l'homme le plus important d'une soirée pour ouvrir le bal.

Comment s'étonner alors d'entendre tant de Français — et tant d'Allemands, et tant d'Anglais, et tant de Norvégiens — grommeler: « Ils nous embêtent avec leurs fusées... Qu'ils les gardent donc chez eux ! »

Le grave n'est pas qu'ils le pensent, mais que cette attitude ne soit fondée que sur une totale méfiance, ou un total scepticisme à l'égard de ceux qui mènent actuellement les affaires de l'Occident.

Ce n'est pas le résultat d'un choix entre deux politiques clairement exprimées par des chefs responsables capables de concevoir une action fondée sur des réalités et non sur la protection que Dieu se doit d'accorder aux bons contre les méchants. C'est le recul instinctif d'un homme qu'un conducteur veut à toute force faire monter dans une voiture sans frein. Allez donc lui expliquer que, s'il poursuit sa route à pied, il sera rejoint et mangé par le méchant loup.

Entre le loup russe et la voiture folle de l'Occident, une grande envie vous prend de vous désintéresser de la question et de raconter aux petits enfants : « Il y avait une fois un homme nommé Roosevelt, un homme nommé Churchill... »

C'est ainsi que meurent les démocraties.

Françoise Giroud.

Sur le rapport

La publication du rapport de la Commission de Sauvegarde des droits et libertés individuels est pour nous tous un acte important. Pour en avoir dit, ou écrit beaucoup moins, des anciens, rappelés ou appelés, ont encouru les foudres de nos récents gouvernements.

Si le procès devant le « Tribunal militaire » est réservé au journaliste connu, une action plus lâche a étreint dans l'ombre les plus modestes d'entre nous et fait pression sur notre liberté de pensée, et même sur notre travail. Pour avoir commis un délit — celui de l'amour de la vérité, dans le service de la nation — plusieurs de nos camarades, anciens d'Algérie, ont été amenés « à préciser » leurs opinions à des inspecteurs des renseignements généraux, et ont subi, dans leurs entreprises, des enquêtes scandaleuses.

La conclusion de la Commission de Sauvegarde leur rend, moralement au moins, justice : il existe en Algérie un malaise politique et militaire dû à un opportunisme judiciaire illégal.

Des oppositions officielles ou intéressées vont dès maintenant déformer cette publication.

Mais la gravité du sujet vaut mieux qu'une polémique. Il faut prendre acte de ce qui vient d'être révélé, et il faut l'approfondir.

Nos expériences de rappelés sont suffisantes pour estimer que les commissaires n'ont pu connaître du problème qu'une vérité partielle.

En tant que combattants, nous étions au bas de l'échelle, avec l'énorme avantage d'être en contact avec le bas de l'échelle des populations algériennes, c'est-à-dire avec ceux qui étaient, et sont encore aujourd'hui, l'enjeu du drame.

Pour tenir en main la rébellion, notre armée est conduite à rechercher chaque jour l'adversaire insaisissable au milieu de la population. Cette donnée du problème nous impose des méthodes adaptées : contrôles, opérations, ratissages, renseignements, et interrogatoires des suspects. Ces méthodes sont militairement les seuls moyens possibles d'action. Elles trouvent leur structure dans le système dit de « quadrillage ». Chaque secteur de quadrillage de l'Algérie connaît chaque jour son opération, et ses « bavures ».

Les points précis révélés par la Commission de Sauvegarde ne sont certes pas ordonnés par l'état-major, mais ils sont, par un enchaînement inévitable, quotidiens et généralisés.

L'échec de la pacification n'a pas d'autre cause. Les fellagha entretiennent d'ailleurs, par des actes atroces, ce cycle infernal.

De ce drame, l'armée française n'est pas responsable. Elle fait ce qu'elle peut. Tout soldat, bon ou mauvais, risque sa vie et cela est une excuse suffisante qui nous permet de penser que la solution n'est pas dans les fameuses « sanctions » (qu'il y en ait 273, ou 3.000). Le problème est politique.

C'est la politique, c'est le système de « pacification » qui conduit *mécaniquement*, et quels que soient les exécutants, à la répression indiscriminée. Il ne s'agit pas de sanctionner des soldats. Il faut changer les seuls vrais responsables : les politiques. Ceux dont l'impuissance a conduit notre armée, en Algérie, vers une tâche impossible.

Jean-Pierre Prouteau,
Secrétaire général de « l'Association des Anciens d'Algérie ».

Des lettres trop courtoises

François Mauriac a reçu cette lettre. Nous la publions en respectant la typographie employée par l'auteur :

Je me fais le porte-parole des Algériens en vous affirmant que nous sommes excédés par les extravagances de votre vieille plume... *d'oie !* Votre lamentable sénilité vous obscurcit la raison.

Si vous étiez normal, vous vous occuperiez d'objets que vous connaissez et vous vous garderiez de vous ridiculiser dans le domaine de la POLITIQUE et de l'ARMEE, car, là, vous vous montrez d'une bêtise écœurante, incroyable...

Vous rendez-vous seulement compte que vous TRAHISSEZ votre Patrie ? Je veux encore croire que c'est inconsciemment...

Vous rendez-vous compte que vous déshonorez l'Académie française, qui va certainement finir par vous chasser ?

Nous lisons des lettres que vous adressent des personnalités clairvoyantes, scandalisées par votre immonde campagne publique. Elles sont infiniment trop courtoises, ces lettres, pour un homme qui s'abaisse à la trahison.

Je ne prendrai donc pas de gants pour vous crier le fameux mot de cinq lettres et diverses autres cambronneries qui me viennent à l'esprit.

Des quantités de Français se contentent de hausser les épaules en vous lisant. Cela ne suffit pas. Je vous annonce, moi, que si vous continuez à vous faire le Souteneur de nos Ennemis et à calomnier nos admirables soldats, nous saurons aller vous fesser, vieille Gourde, jusqu'au sang !

Je ne m'abaisserai point à vous saluer.

Henry Faugès,
Bordeaux (Algérie).

Une infime minorité mais...

Avec ce qui se passe en Algérie, je n'assiste plus aux cérémonies militaires. Je n'y conduis plus mes petits-enfants comme naguère je me faisais un devoir d'y conduire mes enfants. Je ne peux plus assister à ces cérémonies car je craindrais de rencontrer parmi les soldats qui défilent derrière les drapeaux, peut-être placés aux premiers rangs, parmi les plus décorés, les bourreaux du malheureux Maurice Audin et de tant d'autres, hélas ! Il serait odieux et injuste de faire peser un tel soupçon sur des jeunes soldats valeureux, méritants, innocents de ces forfaits, car je persiste à croire que ceux qui acceptent de faire une besogne semblable constituent une infime minorité. En même temps, je ne veux pas risquer de rendre hommage à des bourreaux...

M. P...,
Toulouse.

Cheminot moi-même

Cheminot moi-même (petit-fils et fils de cheminot) et inspecteur comme M. J. G..., je ne suis pas d'accord avec lui.

L'esprit cheminot ne disparaît pas lorsqu'on sait l'inculquer aux jeunes et lorsque, à chaque occasion, on sait en rappeler la nécessité.

Si M. J. G... en a constaté la perte « chez beaucoup d'entre nous », je le regrette (...).

Ce que je puis affirmer, par contre, c'est que l'opinion publique peut continuer à faire confiance à la S. N. C. F. et à ses cheminots, chez qui le souci de la sécurité reste toujours aussi vif, quelles que soient les circonstances dans lesquelles ils peuvent se trouver.

C'est d'ailleurs dans la mesure où l'exception confirme la règle que les derniers accidents motivent chez chacun d'entre eux l'interrogation personnelle à laquelle ils se soumettent sans intervention extérieure.

R. Bouygues,
Paris.

Les appareils ménagers, un luxe

N'êtes-vous pas irrités de voir qu'on persiste, dans les sphères gouvernementales, à considérer les appareils ménagers comme un luxe, subissant comme les parfums une taxe à la valeur ajoutée de 27,5 % ? Pourquoi cette discrimination entre les instruments de travail qui servent aux femmes et ceux qui servent aux hommes, lesquels, à ma connaissance, n'ont jamais été taxés ? J'aimerais qu'une enquête soit faite à ce sujet, afin de n'être pas tentée de penser, comme je l'ai entendu dans un magasin, « qu'on voit bien que Mme Gaillard ne fait pas son ménage ».

Mme C...,
professeur de lycée,
Paris.

Une enquête analogue en 1953

Puis-je me permettre de vous signaler une petite coquille au sujet de votre enquête sur la Nouvelle Vague : « Pour la première fois en *Europe*, une enquête nationale sur l'état d'esprit de la nouvelle génération... »

En effet, l'Institut d'opinion publique E. M. N. I. D. (Bielefeld) a procédé à une enquête analogue en 1953, 1954 et 1955, et d'autres ont probablement suivi. Celle de 1955 (la dernière que je connaisse) portait sur 1.464 jeunes gens des deux sexes, âgés de quinze à vingt-quatre ans et choisis selon la méthode de l'échantillonnage proportionnel, sur tout le territoire de la République fédérale.

Les résultats ont été publiés sous le titre :

Wie stark sind die Halstarken ?

M. Alain Girard a rendu compte de l'ouvrage dans la chronique bibliographique de « Sondages », revue française de l'opinion publique, 1956, nº 4, p. 41. J'ai essayé aussi d'en donner un résumé détaillé pour les lecteurs d' « Allemagne d'aujourd'hui », 1957, nºs 4-5, pp. 181-194.

François Mounicou,
Les Sables-d'Olonne.

(Suite du courrier en page 39)

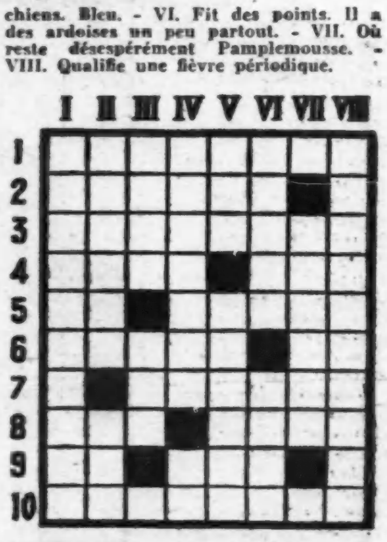
MOTS CROISES Nº 114

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	A	R	M	U	R	I	E	R
2	R	E	A	L	I	S	T	E
3	L	I	S	T	E	■	E	V
4	E	N	■	R	U	S	S	E
5	S	E	N	A	R	T	■	L
6	I	T	A	■	S	A	R	A
7	E	T	R	E	■	T	O	T
8	N	E	I	G	E	U	S	E
9	N	■	N	A	S	E	A	U
10	E	P	E	L	E	■	T	R

SOLUTION DU Nº 113

HORIZONTALEMENT. — 1. Impatiemment attendu par ceux qui croient au père Noël. - 2. Gâter. - 3. Rappelle l'anguille par plusieurs traits. - 4. Roosevelt, Gautier ou Renaudot, dans l'intimité. Sous le règne de Childebert III. - 5. Le contraire d'une vache. Attaché à la bricole. - 6. Un héros s'y mesura avec un fauve. Doublé, fait pleurer les petits. - 7. Se dégustait à forte altitude. - 8. Moulins pour Paris. Bonheur, dans l'intimité. - 9. En épelant : s'éprit. Parasite fatal au paradis. - 10. Menue, si elle ne correspond qu'à quelques pièces.

VERTICALEMENT. — I. Peut être une source de contredanses pour le chauffeur. - II. Interdite. Oncle devenu un peu dur à la détente. - III. Objet d'une première. Trois voisines. - IV. Qualificatif fâcheux pour une bonne, mais non pour une toute-bonne. Dans Malaga comme dans Grenoble. - V. Ses loups chassent ses chiens. Bleu. - VI. Fit des points. Il a des ardoises un peu partout. - VII. Où reste désespérément Pamplemousse. - VIII. Qualifie une fièvre périodique.



GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

ÉTRENNES - CADEAUX D'AFFAIRES
Sans vous déranger, offrez des disques à vos amis et relations, ils les choisiront eux-mêmes grâce à nos chèques-cadeaux
DISSONANCES
62, Bd MALESHERBES (angle rue de Lisbonne) - PARIS 8e - LAB. 11-43 (ouvert de 10 h à 20 h)

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

CETTE SEMAINE :

PAGE 4 — La vie politique
PAGE 5 — Le dessin de Jean Effel
PAGE 6 — Au Forum : Sauvy et Bevan
PAGE 7 — Algérie : l'euphorie officielle
PAGE 8 — Avant et après le rapport des « 12 »
PAGE 9 — Le Conseil national socialiste
PAGES 10 ET 11 — La « Nouvelle Vague » : HENRI LEFEBVRE FRANÇOISE SAGAN
PAGE 12 — Le monde en dessins
PAGE 13 — La guerre qui part toute seule
PAGE 14 — L'opinion du maréchal Juin
PAGE 15 — Sciences : La découverte anglaise
PAGES 16 ET 17 — Comment coloniser les planètes ?
PAGES 18 ET 19 — En justice Médecine Ski
PAGES 20 ET 21 — Les Picasso et les Maillol du Sahara
PAGES 23 ET 24 — Disques : la 4e vitesse
PAGE 25 — Spectacles : l'embarras du choix
PAGE 26 — Théâtre cinéma : critiques
PAGES 27 ET 28 — B. B. aux U.S.A.
PAGES 29 A 32 — Le C.N.E. au Vél' d'Hiv' Les critiques littéraires
PAGES 33 A 38 — Madame Express
PAGE 39 — Le courrier des lecteurs
PAGE 40 — FRANÇOIS MAURIAC

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

Souvenir de Noël

LE chef du gouvernement français a connu cette semaine le sentiment agréable d'être favorisé par le dieu de la guerre. En mettant sa main dans celle du président Eisenhower, devant les photographes du monde entier, il savait que le destin des armes avait, une fois de plus encore, tourné en faveur de la politique officielle de la France. Comme M. Pleven le sut à la veille d'un autre Noël, en 1951.

Comme la guerre de Corée avait opéré un retournement de la puissance américaine au profit de la France dans son combat asiatique ; de même, en cette fin 1957, l'apparition des fusées soviétiques dans l'espace a soudain, et de nouveau, rendu l'Amérique plus attentive aux impératifs de ses généraux qu'aux plans de ses diplomates. Entre Ho Chi Minh et Paris, ses généraux choisirent Paris. Entre les Algériens et Paris, ils font aujourd'hui le même choix. Et c'est une chance, de plus, pour la France, si nous savons l'exploiter.

Bien d'autres traits semblables amènent irrésistiblement à comparer ce Noël 1957 à celui d'il y a six ans.

Le Delta nettoyé

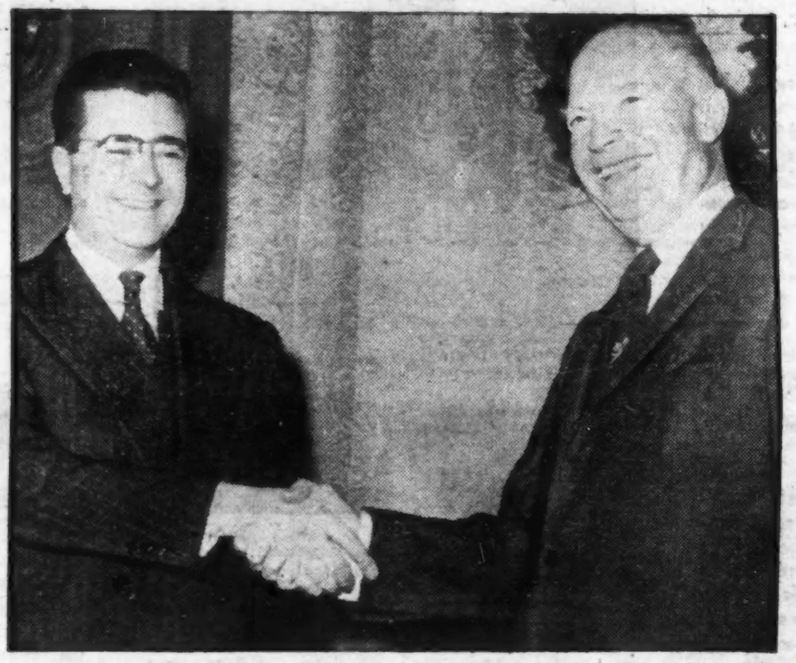
Au moment même où le gouvernement Pleven, servi par les événements, amenait l'Amérique à « comprendre » la lutte française en Indochine, la situation militaire locale était renversée à notre profit. Les grandes « bandes » du Vietminh étaient brisées par nos succès du Day, de Choben et d'Hoabinh qui avaient démantelé le système de l'adversaire. Le delta était « nettoyé ». La Chine refusait encore d'aider le Vietminh auquel elle ne croyait pas. Et, sur le plan politique, derrière un adversaire déclaré du Vietminh, Bao Daï, des ralliements à la France étaient provoqués dans les Etats d'Indochine. Le chef responsable — De Lattre — comprit que l'heure était venue pour la France, consolidée, de tendre la main à l'adversaire nationaliste, de négocier avec lui pour en faire un associé. Tout était encore possible.

Mais De Lattre tomba, foudroyé, à Noël 1951, et mourut en clinique un mois après. M. Letourneau choisit d'achever d'abord la pacification militaire : « On ne négocie pas avec ces gens-là ». Le général Giap respira, et se remit au travail...

La tentation

Les ministres M. R. P. du gouvernement Gaillard manifestent aujourd'hui que ce souvenir est marqué au fer rouge dans leur chair d'hommes publics. Toutes les nouvelles qu'on leur fournit sur l'Algérie ; la stabilisation militaire, la bienveillance nouvelle de l'Amérique, la modération de l'adversaire essoufflé, tout leur rappelle « l'heure de De Lattre » au Tonkin, l'heure qui aurait pu être celle de la négociation et de la solution *politique*.

Mais la grande tentation qui fut celle de M. Jean Letourneau, qui est aujourd'hui celle de son successeur M. Robert Lacoste, l'envie très naturelle d'extirper *d'abord* le nationalisme jusqu'au bout, jusqu'à la racine, par les armes, cette fatale illusion qui emporta la conviction d'un président du Conseil hésitant, condamnera-t-elle aussi M. Félix Gaillard, après M. René Pleven, à choisir la voie la plus facile — celle du désastre lointain ?



(Intercontinentale.)

MM. FELIX GAILLARD ET EISENHOWER
L'heure qu'espérait De Lattre.

PRÉVISIONS

Un « Bonaparte » en 1958 ?

● ***Le bulletin de liaison des industriels et des banquiers anglais, publié à Londres, examine cette semaine : Qu'arrivera - t - il en France en 1958 ? En voici le texte.***

BEAUCOUP d'observateurs étrangers à Paris sont maintenant convaincus que la 4e République ne durera pas au-delà de 1958. Les prophéties de malheur n'ont pas manqué depuis 10 ans ; mais elles ne se sont pas réalisées, à cause de l'instinct de conservation des députés français et de la répugnance ou de l'incapacité des dictateurs en puissance à réaliser un coup d'Etat. Le raisonnement de ceux qui pensent que le régime actuel est incapable de résoudre ses difficultés a cependant une force incontestable ; il repose sur l'analyse suivante :

1° La France ne peut surmonter ses difficultés financières actuelles sans aide étrangère (essentiellement américaine).

2° L'aide étrangère sera probablement insuffisante, parce que :

a) on croit aux Etats-Unis que les difficultés financières françaises sont dues à l'extravagance évitable de la guerre d'Algérie ajoutée à un programme d'expansion indispensable ;

b) le gouvernement français — et la plupart des hommes politiques en dehors du gouvernement — ne veut pas admettre le lien entre les difficultés financières et la guerre d'Algérie.

Cette analyse de la situation française est-elle correcte ? Les porte-parole de la France font de grands efforts pour convaincre leur public (et peut-être eux-mêmes) que la guerre d'Algérie n'est pas la cause des difficultés financières.

Ce point de vue éclaire certains des motifs des économies budgétaires annoncées par M. Pflimlin, ministre des Finances. En réduisant le déficit — au moins sur le papier — à 600 milliards de francs, le gouvernement Gaillard peut espérer convaincre les Américains que la France a une situation financière saine et que l'on peut lui consentir des prêts.

Les avocats de la thèse « purement budgétaire » fondent leur raisonnement sur la prospérité économique de la France. Elle est réelle, mais sans rapport avec le problème. Aucun tour de passe-passe budgétaire ne peut vicier le raisonnement fait par M. Mendès France à l'Assemblée nationale le 16 novembre selon lequel si la France veut continuer la guerre d'Algérie, elle doit pratiquer une économie de guerre.

Plus exactement, aucun des porte-parole de la thèse officielle n'a réfuté les faits suivants :

1° Le coût des opérations militaires en Algérie cette année sera de 370 à 390 milliards de francs et les dépenses militaires normales seront de 170 milliards de francs environ. Le total de ces sommes correspond exactement au chiffre de l'emprunt fait cette année par l'Etat à la Banque de France : 550 milliards de francs.

2° La commission économique de l'O.N.U. pour l'Europe a estimé le coût de la guerre d'Algérie, en échanges extérieurs, à 600 millions de dollars cette année. Il est difficile de ne pas relever la coïncidence entre ce chiffre et le total de deux autres chif-

(Suite en page 5.)

CORRESPONDANCES EXPRESS

SI LES PETITS MUSULMANS ETAIENT INVISIBLES...

● Dans le Sud-Algérien, un instituteur a donné comme sujet de rédaction à ses élèves : « Dites ce que vous auriez envie de faire si vous arriviez à vous rendre invisibles ». Les enfants, entre dix et douze ans, étaient tous musulmans.

Au bout d'une heure, lorsque l'instituteur ramassa les copies, il put lire sur le papier d'écolier, avec les naïvetés et les fautes d'orthographe habituelles, d'atroces confessions. Sans s'être donné le mot, chacun ignorant ce que le voisin écrivait, les gosses avaient confié que s'ils étaient invisibles, ils iraient venger tel ou tel de leurs parents, abattre telle ou telle personnalité, etc.

Le dossier de ces « copies » a été apporté à Paris par un professeur et soumis à plusieurs membres du gouvernement.

LA C.G.T. FACE AU CONTRAT RENAULT

● Les syndicats C.G.T. et C.F.T.C. de la Régie Renault n'ont pas signé le renouvellement récemment intervenu du « Contrat Renault », mais ils envisagent de réviser leur attitude.

Le nouvel accord reconduit pour un an au lieu de deux le contrat intervenu en novembre 1955 entre la direction et le personnel de la Régie et qui prévoit notamment une augmentation annuelle des salaires de 4 %. Seuls les syndicats Indépendants, les Cadres et Force Ouvrière ont signé ce renouvellement. La C.G.T. a toutefois fait remarquer au début de la semaine que, si elle n'avait pas signé, elle n'avait pas non plus déclaré qu'elle ne signerait pas. Sa position reste donc très nuancée ; pour être admise aux discussions qui rassembleront par la suite les signataires, elle pourrait revenir prochainement sur son refus, comme elle l'avait fait, après de longues contestations, pour le premier accord. La C.F.T.C., beaucoup moins importante dans l'entreprise, suivrait alors le mouvement.

Le renouvellement du contrat Renault encouragera le personnel et la direction des quelque cinquante entreprises dans lesquelles un accord analogue a été conclu, à proroger également leurs conventions. Toutefois, une certaine tendance se fait jour dans les directions à dénoncer les clauses en vigueur pour parvenir à un nouvel arrangement sur des bases moins avantageuses pour les salariés.

A la Société Thomson la direction a adressé une lettre à chacun de ses salariés, assurant que les dispositions proposées pour le renouvellement de l'accord (en retrait sur le précédent) constituent un maximum et menaçant de réduire les salaires et même de fermer ses portes si de nouvelles grèves se produisaient.

M. BAUMGARTNER SE PLAINT AU MINISTRE

● M. Wilfrid Baumgartner vient de faire part au Cabinet du ministre des Finances du mécontentement qu'il a éprouvé à la lecture du rapport de M. Leenhardt, député socialiste des Bouches-du-Rhône, et rapporteur général de la Commission des Finances, sur le projet de budget pour 1958.

Le rapport Leenhardt s'en prend en effet à la Banque, dénonçant « une direction bicéphale de l'économie française, le crédit et la monnaie étant entièrement contrôlés par la Banque de France, tandis que le gouvernement paraît tenir en main les autres moyens d'action. En fait, le crédit et la monnaie constituent le véritable moyen de direction de l'économie ». En conclusion, M. Leenhardt réclame que soit « fixé avec précision » le statut de la Banque, « organisme public ».

M. Baumgartner, que tous les gouvernements successifs courtisent ou éloignent, tour à tour, pour faire leurs opérations, est toujours dans une situation délicate, qu'il occupe avec finesse.

(A.G.I.P.)

LE GOUVERNEUR BAUMGARTNER
Une situation délicate.

Cette semaine encore, M. Félix Gaillard vient de le « coiffer », pour la négociation dollars avec les Américains, d'un super-négociateur : M. Jean Monnet.

Mais le gouverneur Baumgartner, cette fois, ne s'en plaint pas : il n'est pas fâché que M. Monnet découvre lui-même ce qu'il va falloir couper.

QUEL HEBDOMADAIRE LIRE EN PRISON ?

● Les officiers algériens (dont le lieutenant Rahmani), qui sont emprisonnés à Fresnes, ont le droit, aux termes du règlement, de recevoir un quotidien et un hebdomadaire. L'administration a décidé de choisir elle-même leurs lectures. Le quotidien choisi a été : « Le Figaro ». Et l'hebdomadaire ?... « France Indépendante », le journal de M. Duchet, organe du Centre national des Indépendants.

LES JOURNALISTES RENOVENT LA R.T.F.

● Parmi les réformes intervenues récemment ou sur le point d'intervenir dans les programmes d'information de la radio et de la télévision, certaines sont inspirées d'un « projet d'organisation des émissions d'information » préparé par le syndicat des journalistes Force Ouvrière de la R.T.F. à la demande de M. Gabriel Delaunay, directeur général de la R.T.F., qui s'est déclaré pleinement d'accord avec les suggestions qu'il contenait.

Le rapport des journalistes F.O. cite, parmi les « vices du système actuel », « un climat moral débilitant » et ajoute : « Quand on a vu tel de ses camarades promu ou recruté par suite d'une « protection » ; quand on s'est vu — ou quand on a vu son voisin sanctionné, menacé ou mis en veilleuse pour avoir déplu au pouvoir ; quand on reçoit des ordres impératifs d'avoir « à passer ceci, à ne pas passer cela » ; quand on a le devoir de donner une priorité absolue au « pavé » du discours ministériel du jour, même s'il dure huit minutes et qu'on dispose de vingt minutes en tout ; on a évidemment tendance à perdre le goût de chercher, honnêtement et avec ardeur, à remplir sa tâche telle qu'on avait pu la concevoir (...). On ne peut demander aux mêmes gens, derrière l'étendard théorique de « l'objectivité » et « l'intérêt national », de se mettre successivement au service de politiques différentes ou mêmes rivales ».

UN INVITE DE M. LACOSTE TEMOIGNE...

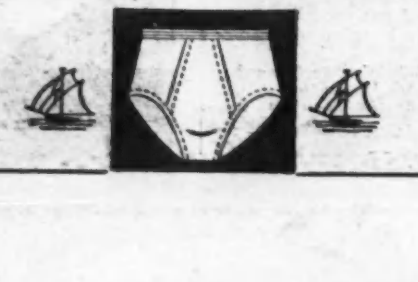
● Le directeur de l'hebdomadaire protestant « Réforme », M. Albert Finet, vient de rentrer d'Alger où il s'était rendu sur l'invitation personnelle de M. Robert Lacoste. Voici quelques-unes des impressions qu'il rapporte de ce voyage, extraites de son reportage publié dans « Réforme » :

● « Les « gifles » dont parlait récemment le général Massu, expression pudique pour parler de la torture. Elle est la règle plutôt que l'exception. La chose est érigée en système ; la technique se perfectionne. On recourt parfois au médecin pour juger si le patient n'est pas cardiaque. Un climat d'inquisition. Et l'on vous dira (ce qui est vrai) que c'est bien plus grave chez les gens d'en face, car on n'en réchappe pas, alors que l' « accident », chez nous, est quand même rare, proportionnellement. Mais si l'Européen peut encore protester, le musulman est réellement sans défense, livré ».

● « Et pourtant, il suffirait sans doute de quelques gestes spectaculaires touchant à la justice et à l'équité pour que ce peuple martyrisé reprenne espoir. Juger, avec la plus grande rigueur, les gangsters du bazooka (certains sont en liberté provisoire !) (...) sévir sans se préoccuper de la fonction ou du grade. Il n'y aurait pas tant d'exemples à faire. Cela paraît puéril et du domaine du rêve : une justice égale pour tous ; ça n'existe même pas en France ! Cependant, c'est bien la clé qui nous ouvrirait « le cœur des populations ».

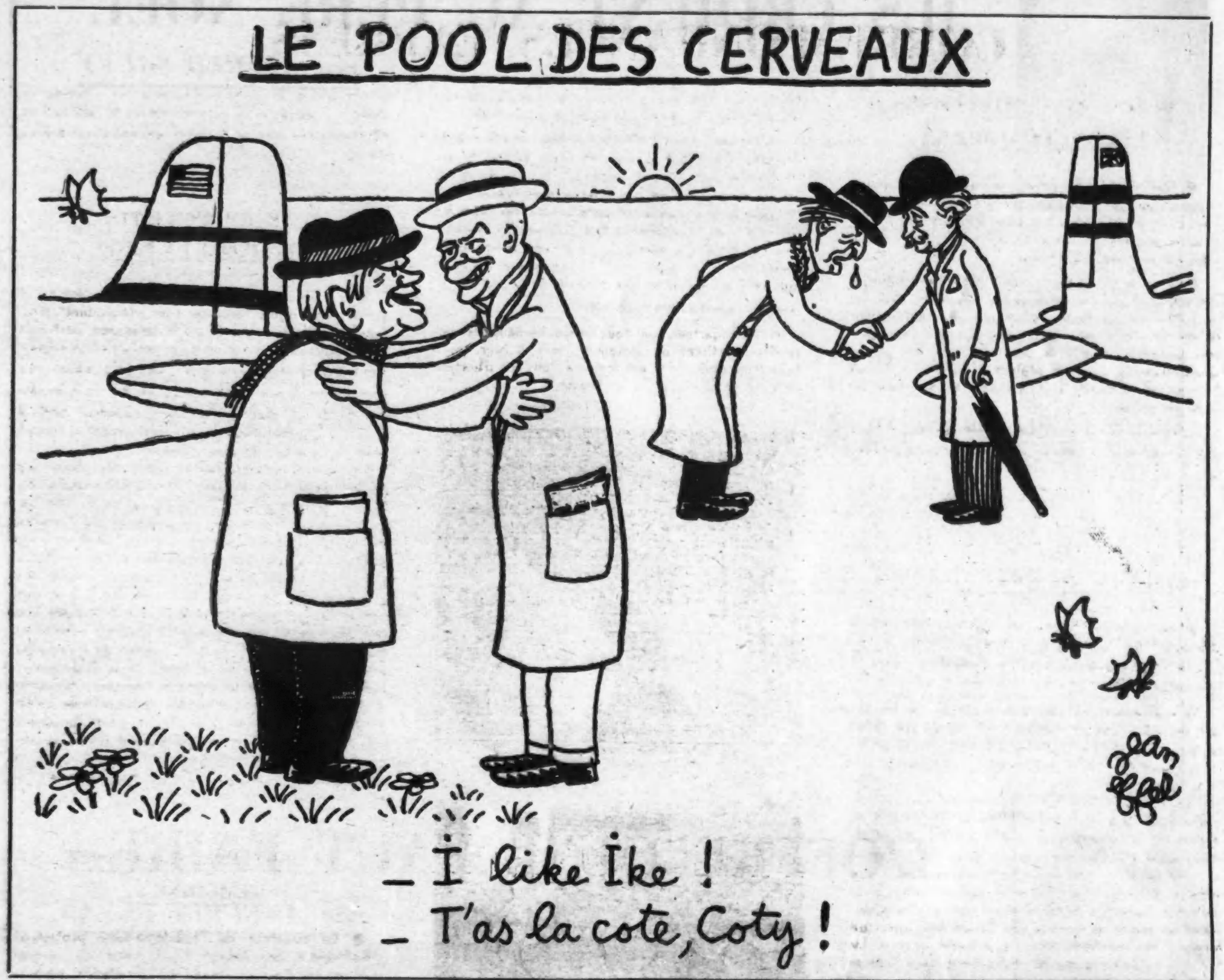
PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.



Pour la première fois des chefs-d'œuvre révélés

MUSÉE DE L'ERMITAGE
LA PEINTURE FRANÇAISE DE POUSSIN A NOS JOURS
Texte et notes de Charles Sterling
Conservateur au Musée du Louvre
87 rep. en couleur • 150 rep en noir. Le vol. : 7 900 F.
EDITIONS CERCLE D'ART



(*Suite de la page 3.*)

fres : *a*) 262 millions de dollars empruntés cette année au Fonds monétaire international et *b*) 280 millions de dollars empruntés en or à la Banque de France. Ces chiffres ne sont pas étonnants si l'on songe que les Américains ont financé jusqu'à 80 % de la guerre d'Indochine et qu'ils ne paient pas un sou de la guerre d'Algérie.

3° Pour que le tableau soit complet, il faudrait évaluer des charges qui sont difficiles à estimer, comme la perte de production résultant de la mobilisation de dizaines de milliers de jeunes gens. Il faut penser aussi que l'armée absorbe maintenant une large part de la production mécanique, électrique, électronique et chimique. Le déficit des échanges commerciaux est en partie dû à la diminution des exportations dans ces branches.

Cette analyse, quoique incomplète, explique le point de vue des « Cassandre » qui en tirent les conséquences suivantes : les réserves françaises en or et en devises seront épuisées au début de 1958. Si la France n'est pas cautionnée d'ici là, il faudra couper sévèrement dans les importations. Ceci touchera la production et entraînera un grave malaise social.

Il y aurait alors une grève générale ; et des manifestations de rues fomentées ou exploitées par le parti communiste, ce qui pourrait conduire à la formation d'un gouvernement de Front populaire.

A partir de là les opinions divergent. Il y a deux écoles de pensée : l'école « Bonaparte » et l'école « yougoslave ».

I) L'école « Bonaparte »

Certains pensent qu'il y aura au moins un coup d'Etat et plus probablement deux : d'abord un coup d'Etat de droite fait sous l'impulsion de Jacques Soustelle qui restera peu de temps au pouvoir, puis un coup d'Etat de gauche, plus durable, fait soit par François Mitterrand, soit par Pierre Mendès France.

On n'accorde pas beaucoup de crédit à des politiciens fantaisistes comme Pierre Poujade ou Biaggi, Corse, spécialiste des méthodes violentes qui avait organisé l'accueil aux tomates réservé à M. Guy Mollet à Alger le 6 février 1956. M. Soustelle cependant est un homme d'un autre calibre. Ex-gaulliste et intellectuel, il a pris une position de plus en plus réactionnaire sur l'Algérie depuis qu'il y est allé comme gouverneur général. Son discours contre la première version de la loi-cadre a renversé le gouvernement Bourgès-Maunoury en octobre. Autrefois, on pouvait penser que si M. Soustelle un jour s'emparait du pouvoir, ce serait pour le compte du général de Gaulle. Mais on pense maintenant qu'il le ferait pour son propre compte.

Peu d'observateurs cependant pensent qu'un régime dirigé par M. Soustelle ou par quelque leader de même tendance puisse durer longtemps. Il y aurait un renversement opéré par des gens qui ont plus le sens des réalités comme Mendès France et Mitterrand. Le nom de M. Mitterrand, ancien ministre de la France d'Outre-Mer, est peut-être mis en avant parce qu'il vient de publier un livre (« Présence française ou Abandon ») réclamant une solution fédéraliste pour les territoires africains de la France.

Nous rendons compte de ces hypothèses, d'abord parce qu'elles sont intéressantes en elles-mêmes, et ensuite parce qu'elles sont faites dans des milieux sérieux. Elles doivent cependant être soumises à un sévère examen.

Comme aucune révolution ne peut réussir sans force suffisante pour renverser le régime existant, il faut remarquer que :

a) un Front populaire est possible dans la situation économique que nous avons envisagée. Il en est de même pour un coup d'Etat communiste, en raison de la puissance électorale et syndicale des communistes ;

b) Une réaction de droite est également possible ; et il n'est pas improbable que M. Soustelle ou quelqu'un du même bord soit mis en avant par une partie de l'armée sur le programme de « l'Algérie, c'est la France » ;

c) d'un autre côté, ni M. Mendès France, ni M. Mitterrand n'ont jamais montré le moindre désir de renverser le régime. De plus, quoique Mitterrand ait une audience à l'Assemblée et que Mendès France en ait une dans le pays, aucun des deux ne dispose du soutien de l'armée, nécessaire pour renverser un régime de droite.

On peut concevoir aussi que Mendès France consentirait à être le chef de l'exécutif du général de Gaulle, dans l'hypothèse d'un drame national. Mais dans ce cas le général garderait le pouvoir entre ses mains et Mendès France ne serait que l'exécutant.

II) L'école « yougoslave »

Ses tenants sont d'accord avec notre analyse jusqu'à l'hypothèse de la constitution d'un front populaire. Ils pensent que la gauche française, si elle était unie, serait trop forte pour être renversée par la droite. Ils avancent qu'un coup d'Etat de droite échouerait, laissant les communistes au pouvoir ; ils ajoutent que, bien que le parti communiste français soit resté stalinien, toute tentative de gouverner la France par des méthodes staliniennes serait vouée à l'échec.

La direction stalinienne serait donc remplacée par un groupe moins orthodoxe qui s'inspirerait de l'exemple du maréchal Tito ou de M. Gomulka. Si cette hypothèse était réalisée, la France deviendrait neutraliste comme la Yougoslavie ; cela signifierait la fin de l'O.T.A.N., mais pas nécessairement celle du Marché Commun européen.

Au point où nous en sommes, toute tentative pour prévoir les événements du milieu de l'année 1958 est évidemment spéculative. Mais les alternatives que nous avons examinées ne sont pas tellement fantaisistes : car la guerre d'Algérie peut être le roc sur lequel se brisera la Quatrième République.

[*Nous rappelons que ce texte est celui du Bulletin britannique. Nous le donnons à nos lecteurs comme un élément d'information utile sur « la France vue de l'étranger ». Il va de soi que, sur plusieurs points de cet exposé, nous aurions à faire d'importantes, et évidentes, réserves. Mais nous le livrons comme un document, sans commentaires.*]

LOUEZ VOS ETOLES VISON
SAUVAGE - PASTEL - SAPHIR - RANCH
Aussi toutes FOURRURES
Mariages, galas ; sans caution
Ets LAUDE - 1, rue de Paradis
PRO. 30-00 - 96-31

POUR VOS CADEAUX
Elysées Stylos Marbeuf
Spécialiste des grandes marques mondiales
REPARATIONS IMMEDIATES
40, RUE MARBEUF
BAL. 40-49

ILS CROIENT AU PÈRE NOËL

par ALFRED SAUVY

ALFRED SAUVY

IL est des personnes, des groupes, des pays qui ont le don de poursuivre deux idées rigoureusement contradictoires, excellant à les cultiver alternativement, sans jamais les rapprocher.

Ainsi, la majorité politique veut la guerre d'Algérie, mais en refuse les charges, alléguant presque que « cela n'a aucun rapport ».

Le politique doit certes dominer l'économique, mais à condition d'être correctement informé. Quant à l'économique, il doit suivre le politique et tirer les conséquences de ses actes. A ce moment, le corps social est cohérent.

L'ANALPHABETE le plus sous-développé comprendrait qu'en état d'hostilité, l'économie ne peut pas être la même qu'en temps de paix. Adapter son économie, c'est se rendre assez fort pour gagner la guerre ou, tout au moins, la paix. Ce n'est cependant pas l'avis de la majorité. Ayant opté pour le combat, elle fait tout ce qu'elle peut pour le perdre, en détériorant nos chances lors de l'inévitable négociation qui viendra bien un jour.

Poujadistes et extrémistes marchent-ils sur la tête, comme on le dit ? Non, et c'est dommage, car étant donné leur conformation, peut-être verraient-ils les choses à l'endroit, en agissant ainsi.

La période 1939-1948 fut d'une richesse exceptionnelle en expériences économiques décisives. Une technique presque diabolique a été mise au point, qui permet de dépenser beaucoup sans détruire la monnaie, par une sorte de circuit fermé qui restitue au Trésor les sommes lancées en circulation.

Ce processus ne saurait durer indéfiniment, car il comporte des contraintes. Mais il est adapté à l'état de guerre.

Du reste, tous les pays européens ont éprouvé, ces dernières années, les dangers d'un libéralisme financier excessif, sans contraintes économiques : Angleterre, Suède, Danemark, Hollande, etc., ont appris à leurs dépens que cette attitude aboutissait à une hémorragie de devises, plus sûrement encore que l'eau à la rivière.

LA méthode du gouvernement consiste à laisser monter les prix pour « rationner la population par le prix ».

En fait, étant donné l'aptitude extrême du commerce à surnager au-dessus de ces remous, cela revient à frapper les salariés, c'est-à-dire les mal-lotis et aussi ceux qui, dans leur majorité, ne veulent pas la guerre d'Algérie. Perdre sur tous les tableaux à la fois, c'est beaucoup.

Il faudrait, du reste, aller très loin dans l'amputation des revenus pour rejoindre « la vérité libérale ». Les financiers eux-mêmes, ces maudits de l'opinion, l'ont dit expressément.

Au lieu de freiner directement la consommation de certains produits par le rationnement — si la pénurie est très vive — ou par d'autres moyens moins directs, nous continuons, en pleine pénurie de guerre, à gaspiller devises, richesses, hommes, matière grise.

Une économie appropriée à notre guerre irait vers des jours sans bœuf, sinon sans viande, un ajournement des voyages de tourisme à l'étranger, le vin à 9°, une limitation du papier journal, une récupération des produits rares, des week-ends sans essence, des prix vraiment contrôlés, l'abandon des investissements de prestige ou publicitaires, sans parler de la transformation de l'armée qui devrait elle-même — pourquoi pas ? — abandonner les douceurs de l'état de paix.

Ce sont quelques mesures au hasard, parmi bien d'autres. Notons bien que chacune d'entre elles est bête en soi, parfois injuste et toujours imparfaite. Mettez cependant des pierres dans le lit d'une rivière ; sans avoir la continuité du ciment et tout en laissant passer entre elles des ruisselets pervers, elles permettent de relever le niveau de la rivière et d'irriguer les champs voisins. Le paysan du Danube sait cela.

LOIN de canaliser quoi que ce soit, nous vivons fièrement, faisant coqueriquer éperdument à Alger, à Paris et à New York un Chantecler vieilli, pour nous étourdir évidemment. En même temps, nous échangeons avec l'Allemagne des avants de bœuf contre des arrières, la différence de prix passant de la Banque de France dans les réserves de M. Adenauer. Il nous faut aussi le « pinard de la victoire », cela va de soi. Comme nous avons bêtement détruit celui que nous produisons (2 millions d'hectolitres récemment distillés aux frais de l'Etat et des milliers d'hectares arrachés), nous achetons à l'Espagne, en Italie, y faisant monter les cours et communiquant notre maladie à toute l'Europe.

La guerre n'a même pas eu pour effet d'arrêter la machine à freiner les richesses ni la machine à penser en arrière. L'appareil malthusien est resté bien en place.

Eperdument tournée vers le XIX[e] siècle, la majorité entre dans l'avenir à reculons, freine l'enseignement des jeunes pour maintenir de force des privilèges colonialistes. Et, comble d'infortune, elle continue à croire au père Noël. Certes, moi aussi, mais qui ne sait que les enfants peu sages trouvent dans leurs chaussures des martinets, le matin froid du 25 décembre ?

A. S.

L'OFFRE QU'IL FAUT FAIRE

par ANEURIN BEVAN

ANEURIN BEVAN

L'ECRASEMENT de la révolte hongroise d'octobre 1956 a révélé la brutalité de l'occupation russe mais aussi — bien qu'on commence seulement à le comprendre — la faillite complète de la politique occidentale. C'est ce qu'a souligné dans sa série d'émissions à la B.B.C., M. George Kennan, professeur d'histoire à l'Institut de Princeton et ancien ambassadeur américain à Moscou (1).

La thèse centrale de M. Kennan est une de celles que je n'ai cessé de soutenir depuis quatre ans et demi : en exigeant qu'une Allemagne réunifiée demeure libre de conclure n'importe quelle alliance militaire, les Occidentaux ne font que perpétuer la division de l'Allemagne. La Russie, en effet, n'acceptera jamais d'évacuer l'Allemagne orientale si le seul résultat doit être l'inclusion de l'Allemagne entière dans le bloc atlantique.

Cette vérité a toujours été évidente. En refusant d'en tenir compte, les puissances occidentales ont seulement prouvé qu'elles se souciaient peu du maintien de la division de ce pays.

M. KENNAN aborde le problème sous un angle différent mais aboutit à la même conclusion. Il remarque que le destin des satellites de l'U.R.S.S. est lié à la solution du problème allemand. Lorsque les tanks russes ont pénétré dans Budapest, un problème dramatique s'est posé aux Occidentaux. Devions-nous intervenir pour protéger le peuple hongrois ? Ou rester à l'écart en nous tordant les mains et en lançant des imprécations inutiles ?

En intervenant, il était parfaitement clair que nous risquions de déclencher une troisième guerre mondiale.

Placés devant ce tragique dilemme, nous avons pris — j'en suis convaincu — la bonne décision. La destruction probable de l'espèce humaine dans une troisième guerre mondiale eût été un prix trop élevé pour la libération du peuple hongrois.

Mais alors, que devons-nous faire ? M. Kennan fait observer que si la situation actuelle se maintient, les peuples d'Europe orientale sombreront dans le désespoir, l'apathie et la démoralisation.

Devons-nous donc attendre qu'un autre soulèvement, en Hongrie ou ailleurs, nous replace devant le terrible problème qui nous a été posé il y a un an ? M. Kennan pense — nous l'avons dit souvent avant lui — qu'il existe un moyen de sortir de l'impasse ou du moins que quelque chose peut être tenté avant que nous nous laissions aller au désespoir.

M. KROUTCHEV a laissé entendre à plusieurs reprises — et même déclaré nettement — que la Russie serait prête à évacuer militairement certains pays de son glacis si elle pouvait être garantie contre la menace d'une Allemagne réunifiée.

Cela s'appliquerait, en particulier, à la Pologne. Les dirigeants russes eux-mêmes ont pleinement conscience de n'avoir pas su conquérir le soutien populaire dans les pays satellites et ils ont appris que la révolution ne pouvait s'exporter à la pointe des fusils. L'écrasement du soulèvement hongrois et des révoltes ouvrières en Allemagne orientale a porté des coups très sévères à la réputation soviétique.

Aucun exploit technologique des savants russes ne peut compenser la faillite de la politique soviétique telle qu'elle a été illustrée par ces incidents. Mais si ceux-ci ont révélé les erreurs de la politique russe, ils ont aussi révélé celles de la politique occidentale.

La propagande occidentale au-delà du rideau de fer tombe maintenant dans des oreilles qui résonnent encore des cris des Hongrois sans défense. Il est criminel de pousser des peuples à la révolte lorsqu'on est décidé à les abandonner à leur sort le jour où ils prennent les armes. Le sang versé retombe alors sur nos mains, même s'il a coulé d'abord sur des mains russes.

A mesure que les années passent, le problème devient plus difficile à résoudre dans la mesure où le régime communiste d'Allemagne orientale se renforce, ne serait-ce que par la création de nouvelles institutions et de nouveaux rapports de propriété qui seront difficiles à remplacer.

D'UN autre côté, cependant — et il y a là un facteur positif — l'exploitation économique des pays satellites par l'U.R.S.S. se révèle maintenant de plus en plus coûteuse sur le plan politique. Il n'est même pas inconcevable que les Russes renversent leur politique afin d'éviter les désastreuses conséquences politiques de leur exploitation et que les satellites ne deviennent pour eux une charge trop lourde.

Autre facteur favorable : les pays satellites ont maintenant perdu beaucoup de leur valeur militaire. Il fut un temps où ils pouvaient être considérés comme des « Etats tampons » protégeant l'U.R.S.S. contre une attaque occidentale. La notion de distance a toujours joué un rôl important dans la pensée militaire russe et Moscou pouvait penser que l'occupation des satellites renforçait sa sécurité. Avec l'avènement du bombardier à long rayon d'action et — dans un proche avenir — des fusées intercontinentales, les « boucliers locaux » ont perdu leur importance.

Si l'on tient compte de tous ces facteurs, il apparaît que le moment est venu de définir une nouvelle politique dont le but devrait être de combiner la solution du problème allemand avec une détente dans les pays satellites.

IL est évident que les Russes n'accepteront d'évacuer l'Europe orientale que si nous leur proposons en échange de retirer les troupes occidentales du territoire allemand.

Si l'Allemagne veut retrouver son unité par un accord avec l'U.R.S.S., elle doit être prête à en payer le prix. Ce prix, c'est la neutralisation et la limitation des armements au sein d'un système de sécurité européen garanti par les grandes puissances.

On a dit qu'une grande nation comme l'Allemagne ne pourrait accepter une telle limitation de ses droits souverains. Les limitations de souveraineté sont cependant à l'ordre du jour dans le monde entier. Elles sont devenues l'une des caractéristiques essentielles de l'époque où nous vivons et sont appelées à jouer un plus grand rôle encore dans l'avenir. Il me semble qu'une telle limitation ne constitue pas un prix trop élevé pour la réunification d'un pays, le maintien de la paix en Europe et l'ouverture de perspectives d'espoir pour les peuples d'Europe orientale.

Il est raisonnable de penser qu'une initiative dans ce sens devrait venir aujourd'hui des puissances occidentales. Et dans la mesure où il a réussi à attirer l'attention de l'opinion publique mondiale sur ce problème crucial, George Kennan a rendu un immense service à l'humanité.

A. B.

(1) Voir « L'Express » n° 338 : « Proposons aux Russes... ».

ALGÉRIE

L'euphorie officielle

● ***La note est à l'optimisme, dans les milieux officiels, pour l'Algérie. Sur quoi est-il fondé ? Les motifs de M. Lacoste et ceux de M. Pineau ne sont pas les mêmes.***

LA semaine dernière, alors que M. Pineau rentrait de l'O. N. U. et que M. Lacoste arrivait d'Alger, il y eut une flambée d'optimisme à la Présidence du Conseil, au Quai d'Orsay, et au Ministère de l'Algérie. De gros titres marquèrent la première page des quotidiens : « *Espoir pour l'Algérie* », « *Le gouvernement accepte les bons offices* », ou encore « *Tournant décisif* ». Pendant ces deux jours, les bulletins d'information de la Radiodiffusion nationale française, comme les commentaires des observateurs politiques à cette même radio, affirmèrent que « *le gouvernement avait désormais toutes les raisons de croire que la solution du conflit algérien était proche.* »

Certains ont remarqué que, depuis la fin du Conseil national S. F. I. O., dimanche soir, cet optimisme était moins soutenu et qu'il se pourrait bien que le gouvernement ait voulu peser sur les débats de ce conseil. C'est possible, mais cela ne rend pas entièrement compte des positions nouvelles de MM. Félix Gaillard, Christian Pineau et Robert Lacoste.

Il faut croire en tout cas que ces positions sont apparues comme très nouvelles puisque à la commission des Affaires étrangères de l'Assemblée nationale, M. Pineau a été harcelé de questions inquiètes de la part des membres de la majorité gouvernementale. L'essentiel des questions a évidemment porté sur l'acceptation des bons offices tuniso-marocains pour régler le problème algérien. Le ministre des Affaires étrangères a rassuré ses interpellateurs, en précisant :

> *On se trompe sur les bons offices. Ils ne constituent ni une médiation ni une conférence — même pour un cessez-le-feu. C'est uniquement par les voies diplomatiques normales que nous rechercherons des renseignements et des informations sur les possibilités de négocier.*

Propos identiques, à un terme près, à ceux que M. Balafrej, ministre marocain des Affaires étrangères, avait tenus à M. Pineau, à New-York, lors d'un déjeuner révélé par le « New-York Times ».

(A.D.P.)

MM. PINEAU ET BALAFREJ
A un mot près, le même langage.

La peur du tapis vert

M. Soustelle a résumé, dimanche dernier, la question, en déclarant : « *Il y a maintenant plus de terrorisme en France qu'en Algérie. Le seul Dien-Bien-Phu que nous puissions craindre est un Dien-Bien-Phu du tapis vert.* »

M. Lacoste est revenu, une fois encore, confirmer cet optimisme militaire. Voici, selon un de ses plus proches collaborateurs, comment il décrit la situation :

> *Le F. L. N. a pris de rudes coups. Sans doute, il sait « encaisser » et on peut avoir pour lui une estime sportive. Mais c'est trop tard. Ses réseaux sont démantelés. Il était arrivé à mettre des bandes fixes dans des zones déterminées : aujourd'hui, on voit les survivants de bandes du Nord-Constantinois combattre en Oranie ou dans le Sahara.*
>
> *Les passages d'armes ont été considérablement réduits par le verrouillage des frontières tunisiennes et marocaines. Les maquis ne peuvent pas tenir longtemps. Que les résistants fassent appel à leur expérience : la guerre d'Algérie entre dans sa quatrième année. Que serait-il advenu de la Résistance française si le débarquement américain, au lieu de 1944, s'était effectué en 1947 ?*

Pourquoi céder ?

> *D'autre part, les masses musulmanes ne sont plus du côté du F. L. N. Trois mille musulmans participent à la gestion des communes et cinquante mille musulmans sont enrégimentés dans l'armée française et combattent avec acharnement les insurgés. Enfin, le spectacle des villes est notre plus grande victoire. Il impressionne tous les étrangers. Jamais l'Algérie n'a connu une telle expansion économique et, dans Alger, nous préparons un coup spectaculaire : nous envisageons de lever le couvre-feu dans la capitale d'un pays prétendu en pleine guerre.*
>
> *Alors ? Il s'agit de tenir. Cessez-le-feu ? Oui, d'accord. Mais il faut voir : comment et à quelles conditions. Avec le « général » Bellounis, j'ai conclu un cessez-le-feu. Cela me vaut les critiques de certains ultras. Donc, pourquoi céder maintenant ? Il n'y a plus que les raisons économiques, mais là aussi on nous trompe : le conflit algérien coûte* 300 *milliards, non* 600 *ou* 900.

Pineau, « bradeur » ?

Voyant que ce langage entraîne une grande partie de ses collègues, M. Pineau se trouve donc dans la délicate situation d'avoir, lui, à « brader ». Il sait mieux que personne que le succès qu'il a remporté à l'O. N. U. est précaire ; que si la France ne trouve pas une solution très rapide au problème algérien, elle perdra jusqu'au soutien américain. Il a sur sa table les informations selon lesquelles le F.L.N., déçu par les Etats-Unis à l'O. N. U., veut imiter M. Bourguiba en menaçant de rechercher à l'Est le soutien qu'il n'a pas trouvé à l'Ouest ; l'affaire des livraisons d'armes montre bien dans quel sens ces menaces sont apaisées.

M. Pineau sait aussi à quoi s'en tenir sur la situation algérienne véritable. Il sait que, malgré des succès importants dus à l'adaptation progressive de l'armée française aux méthodes de la guerre révolutionnaire et subversive, malgré des erreurs tactiques du F. L. N. qui, depuis février dernier, a perdu du terrain, la France n'a plus pour elle les élites, la bourgeoisie, les cadres, et surtout la totalité de la jeunesse musulmane d'Algérie, dans un pays où plus de la moitié de la population a moins de vingt ans. Il sait qu'on ne peut pas prélever un seul homme d'Algérie sans mettre en branle ce quadrillage serré grâce auquel la résistance algérienne est, en certaines zones, immobilisée, mais non vaincue.

Un signe

M. Pineau sait enfin, comme son collègue M. Pflimlin, que lorsque le grand patronat lâche, c'est un signe grave. Or, le grand patronat français — à qui M. Lacoste n'a pas choisi par hasard de s'adresser vendredi dernier — est en train de « lâcher ».

C'est un fait cependant que le langage de M. Lacoste séduit. Il va dans le sens de toutes les craintes, c'est-à-dire des facilités. Il convainc ceux qui ont besoin d'être convaincus parce que cela leur évite des décisions impopulaires et qui vont à l'encontre de leurs promesses et de leurs déclarations. C'est pourquoi M. Pineau qui, lui, ne s'est pas laissé convaincre, choisit pour s'opposer à M. Lacoste des méthodes indirectes.

A M. Balafrej, il s'est plaint du F. L. N. Ce dernier est jugé outrancier dans ses exigences, intransigeant dans ses méthodes. A l'O. N. U., M. Pineau avait parlé aussi de sa « non-représentativité ». Mais tous les sondages officiels effectués par différents gouvernements français auprès des insurgés depuis dix-huit mois ne l'ont été qu'auprès du F. L. N. — ce qui constitue une reconnaissance au moins officieuse de l'interlocuteur éventuel. D'ailleurs, M. Pineau a adjuré M. Balafrej d'user de son influence pour provoquer ce que ce dernier a appelé une « *détente* ».

C'est-à-dire que M. Pineau — comme l'ont bien montré ses discours à l'O. N. U. — trouve une justification de la politique française beaucoup moins dans les méthodes de pacification ou dans la solidité de la loi-cadre que dans l'attitude du F. L. N. C'est de cela

→

— Un homme avisé...
...il porte un slip pratique.
le 1er créé
subsiste le plus masculin :
le slip
KANGOUROU

John Baillie
REAL SCOTCH TAILOR
1, rue Auber
PARIS (Opéra)
VENTE ANNUELLE
54.000 francs
Exclusivement sur mesure
Hommes et Dames
(stock très limité)
Stationnement d'une heure autorisé

Pour vos CADEAUX
Carpettes, foyers, tissus d'ameublement
TEXTILAM, 3, rue Richelieu
(à 20 m. du Théâtre-Français)

CHEZ
M. C. TOBLER
vous trouverez toujours les
Plus Belles CHEMISES de Paris
UN GRAND CHOIX DE CADEAUX :
Cravates - Echarpes - Robes de chambre
TAILLEUR-CHEMISIER
73, RUE LA FAYETTE (TRU. 80-13)

REVUES

LA FRANCE DES FRANÇAIS

La revue Esprit *présente sous le titre* « La France des Français » *son numéro de décembre, le second de la « nouvelle série »* (1). *« La France des Français » c'est d'abord cette nation idéale que révèrent ses fils à travers des clichés immuables. Aux « Réflexions d'un étranger » de Victor Vinde vient s'ajouter le cruel « Vocabulaire de la France » dressé à l'aide des citations réunies par Louis Bodin et J.-M. Royer, et qui vont de Péguy à Poujade.*

Voici ensuite les dimensions réelles des « Nouveaux Français » : natalité (J.-C. Chasteland), emploi (Yves Chaigneau), consommation (G. Rottier). La France qu'imaginent les Français et celle qu'ils vivent et façonnent pour demain, c'est ce qu'étudient Pierre Bauchet (capitalisme planifié), Gilles Martinet (traditions révolutionnaires), enfin Michel Crozier dans une excellente analyse « France, terre de commandement ». Aux nécessités ainsi définies, d'autres s'efforcent d'apporter des « ouvertures » vers la réalisation : on relève en particulier, dans cette dernière partie, l'analyse de Charles Brindillac sur « l'autonomie interne » des provinces (« Décoloniser la France ») et la conclusion d'ensemble (« Projets pour la France ») de J.-M. Domenach.

*Dans la « dédicace » du numéro, Alain Berger explique le sens que donne l'équipe d'*Esprit *à cet important travail. Voici ses conclusions :*

TOUT porte à croire — si ce numéro voudrait contribuer à le montrer — qu'un des obstacles les plus redoutables que notre peuple rencontre dans ses efforts de redressement vient de la persistance d'un certain nombre d'idées fausses, ce qu'on nomme assez mal des « mythes », portant sur ce que sont comme sur ce que devraient être la place et le rôle de la France dans le monde, sur les réalités économiques et sociales de la France d'aujourd'hui, c'est-à-dire les difficultés et les soucis réels des Français, comme sur les problèmes économiques ou sociaux auxquels les Français de demain risquent de se trouver confrontés.

Un reflet insuffisant

Cet effort renouvelé d'attention au réel est exigé de nous par l'ampleur de la crise présente, dans un moment où nos structures traditionnelles sont remises en question par la décolonisation et par les perspectives européennes. Mais l'avenir prévisible le rend plus urgent encore : des transformations démographiques, techniques, économiques et sociales sont en cours dans la société française, dont la prise de conscience collective est encore très faible. Des transformations interviennent dans les habitudes de consommation comme dans les conditions de travail des Français et par conséquent dans leurs mœurs et dans leurs aspirations. Le capitalisme français évolue dans ses méthodes et dans son comportement, l'agriculture opère une révolution technico-économique, la condition ouvrière change. De ces changements on ne trouve qu'un reflet insuffisant dans la vie de nos institutions politiques, dans les colonnes de notre presse, dans les plates-formes de nos partis ou de nos syndicats (...).

Rajeunir nos analyses

Notre propos apparaît donc clairement. Il ne s'agit pas d'opposer une « France réelle » à la « France légale », et moins encore à l' « idéologie ». Sans rien abandonner de nos options fondamentales, il nous paraît nécessaire de rajeunir nos analyses et de mieux orienter nos propositions constructives.

Cette tâche, c'est avec modestie que nous l'entreprenons. En aurions-nous eu l'ambition, ce n'est pas en neuf cents pages que nous pouvions dénouer l'écheveau des complexités françaises. Ce numéro laisse de côté bien des aspects fondamentaux de notre vie nationale ; d'autres ne sont abordés que de façon superficielle. Ces lacunes, ces insuffisances ne sont pas toutes intentionnelles, notre manque de connaissance en est souvent la cause. Mais plus encore qu'un tableau exhaustif, c'est une invitation pressante à la réflexion et au renouvellement, que nous souhaitons apporter à nos lecteurs.

Le temps est-il encore à la réflexion et à l'action en profondeur ? Y a-t-il place dans la France d'aujourd'hui pour d'autres attitudes que l'abstention ou la révolte brutale ? Un solitaire peut répondre à cette question, mais nous ne sommes pas des hommes seuls ; autour de nous, il y a, pour nous encourager, pour nous requérir, les efforts de ceux qui, dans la France d'aujourd'hui, agissent comme si tout était possible (...).

(1) Numéro de décembre de la revue *Esprit*, 912 pages, 490 fr.

Où en sont l'URSS et les Etats-Unis ?

Georges BORIS, Jean RIBOUD, Bernard CAZES

répondent à cette question dans le numéro de décembre de

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE

AU SOMMAIRE :

EDITORIAL par Pierre MENDES FRANCE

Les Nations et la conquête de l'espace par * * *

Après Bamako par G. LISETTE et Oreste ROSENFELD

Economie américaine 1957-1958 par Jean RIBOUD et Bernard CAZES

URSS septembre 1957 par Georges BORIS

et le compte rendu intégral du COLLOQUE DE DIJON sur les libertés et droits individuels

→

surtout qu'il parle, paraît-il, dans les conversations privées qu'il a à l'étranger. Et c'est sur ce point aussi qu'il a un certain succès.

A ce moment-là...

Au nom du roi du Maroc, M. Balafrej a promis qu'il s'emploierait à provoquer cette « détente ». Ainsi, la conférence de Rabat et les coulisses de l'O. N. U. n'auraient pas été inutiles. Mais comment M. Balafrej a-t-il pu faire cette promesse ? Pour le moment, les conditions mises par le F. L. N. au cessez-le-feu sont connues. M. Lacoste les avait lui-même révélées le 22 mars dernier : 1° départ de la majeure partie des troupes françaises; 2° garanties pour les combattants du F. L. N.; 3° administration provisoire nouvelle avec participation des représentants du F. L. N.; 4° commission internationale de contrôle et force internationale de sécurité pour garantir des élections. Et M. Lacoste ajoutait : *« Tout cela est inacceptable »*. Qu'y a-t-il de nouveau dans ces conditions ?

Le nouveau, c'est que certains membres du gouvernement français commencent à comprendre que l'intransigeance du F. L. N. pourrait bien n'être motivée que par la méfiance ; et que, précisément, c'est sur ce point que les bons offices des Tunisiens et des Marocains peuvent servir à quelque chose.

Mais en ce cas, si l'on veut vraiment tenter un effort, il faudrait que le gouvernement s'engage tout entier dans la voie définie par les entretiens Pineau-Balafrej. Il faudrait que le gouvernement dise avec clarté et force quelles sont les vraies et justes préoccupations de la France : non plus la peur de sauver la face, et de perdre son prestige ; non plus l'incapacité de s'opposer aux ultras ou l'effroi devant l'éventuelle impopularité ; mais bien le sort des Français d'Algérie, l'exploitation commune du Sahara, les liens indéfectibles — et sur tous les plans (sauf administratifs et politiques) — de l'Algérie et de la France, la création enfin de la communauté franco-maghrébine. A partir de ce moment-là, mais à ce moment-là seulement, on saura si la paix peut se substituer à la guerre.

JEAN DANIEL.

GOUVERNEMENT

Le rapport des Douze

● ***En lisant aujourd'hui le rapport de la Commission de Sauvegarde, il convient de relire ce que disaient les voix officielles, et officieuses, quand la Commission fut créée.***

AUCUNE « manchette » n'attirait vendredi dernier l'attention du lecteur habituel du « Monde ». Pourtant la bombe était là. Sur quatre pages serrées le quotidien du soir publiait le « Rapport de synthèse de la Commission de Sauvegarde des Droits et Libertés individuels ». Et l'on comprenait pourquoi, malgré les promesses et les engagements formels, deux gouvernements français s'étaient abstenus trois mois durant de le rendre public : l'expression de la vérité ne fut jamais, dans sa modération, plus accablante pour les autorités responsables de l'Etat...

La thèse officielle, au printemps dernier, était simple. Elle fut exprimée à plusieurs reprises à la tribune même de l'Assemblée. C'est M. Lacoste qui déclarait le 21 mars :

> *« On a dit que des sévices avaient été exercés. Or témoignages et dénonciations ont toujours porté à faux. »*

L'Aurore, Le Figaro étaient aussi lapidaires. Le 16 mars, M. Pierre Brisson, directeur du *Figaro*, signait un éditorial intitulé : *« Les tortures, une machination communiste »*. Il reprenait le même thème le 16 avril. Mais l'opinion s'inquiétait.

Une affaire « simple »

Pour le gouvernement, l'affaire était simple. Le ministre de la Défense nationale, M. Bourgès-Maunoury, affirme le 8 mai 1957 :

> *« Nous assistons au développement d'une campagne de presse qui tend à nous donner mauvaise conscience. Nous avons la preuve que ces propagandes ont été lancées par le F.L.N. pour soulager son action faiblissante. Toutefois, nous constatons avec regret que quelques braves gens et quelques hautes consciences ont subi les effets de ce bourrage de crâne. »*

Et le même ministre ajoutait quelques jours plus tard :

> *« Le ministre de la Défense nationale a prescrit systématiquement des enquêtes à l'égard de tous les faits portés à sa connaissance directe, ou même indirectement par voie de la presse. Toutes les enquêtes ont démontré que les faits étaient inexistants ou considérablement grossis et déformés. »*

Le président du Conseil, M. Guy Mollet, n'était pas moins ferme :

> *« Je suis indigné par les odieuses campagnes déclenchées autour de quelques cas isolés de brutalités. Sans doute des actes de violence extrêmement rares ont été à déplorer. Mais ils ont été, je l'affirme, consécutifs aux combats et aux atrocités terroristes. Quant aux actes de torture prémédités et réfléchis, je dis que si cela était, cela serait intolérable... Des enquêtes ont d'ailleurs été ordonnées et des condamnations prononcées, qui ont sanctionné des actes répréhensibles. Mais ceux-ci, je le répète, pourraient presque se compter sur les doigts de la main... »*

Trop fréquentes...

M. le préfet Haag, cité dans le rapport de synthèse de M. Béteille, écrit :

> *« Les droits et libertés individuels sont-ils fréquemment méconnus et violés à certains échelons de la hiérarchie au cours de la lutte atroce qui nous a été imposée en Algérie ? Ma conviction m'oblige à répondre par l'affirmative... Certes, il serait inexact, et malhonnête, d'affirmer que cette méconnaissance et cette violation ont un caractère systématique... Mais elles existent et ne sont que trop fréquentes. »*

Le président Béteille consigne :

> *« Deux documents attestent que des abus caractérisés ont été réellement commis. Ce sont les rapports de M. le Directeur général de la Sûreté Mairey, et de M. l'Inspecteur général Wuillaume... Ils ont abouti à des constatations et des conclusions identiques. Dans son dernier rapport, le 13 décembre 1955, M. Mairey écrivait :*
>
> *« C'était un point, hélas !*

FIN D'ANNÉE DANS LA JOIE

NUITS DE REVEILLONS-SURPRISE
les 24 et 31 décembre

● PARISIEN	3.690 fr.
● HAITIEN	5.750 fr.
● BELLE EPOQUE	6.500 fr.
● SOIR DE PARIS	5.950 fr.

...ET LE PLUS INATTENDU DE TOUS ! LE
REVEILLON LUNAIRE
patronné par SCHIAPARELLI
Prix tout compris ...... 6.750 fr.

REVEILLONS - VOYAGES
Départs les 22, 23, 24, 27 et 31 décembre

Normandie (1 jour)	8.450 fr.
Bruxelles (1 j. 1/2)	9.250 fr.
Touraine (1 j. 1/2)	10.500 fr.
Bourgogne (2 jours)	14.950 fr.
Alsace (3 jours)	18.500 fr.
Provence (5 jours)	27.500 fr.

ET

Noël à Nice ou à Rome
Prix depuis .... 19.500 fr.

BROCHURES GRATUITES SUR DEMANDE
COMPAGNIE FRANÇAISE DE TOURISME
14, boulevard de la Madeleine - OPE. 97-93
Ouvert sans arrêt de 9 heures à 21 heures

constaté et trop généralement admis, lorsqu'il n'était pas officiellement préconisé, que la police algérienne, comme la gendarmerie d'ailleurs, se livrait sur les inculpés suspects ou simples prévenus à des méthodes d'investigation relevant beaucoup plus de la Gestapo que d'une police démocratique... Dans ces excès, la police a sa part, l'armée la sienne. Chef responsable de la Sûreté nationale, il m'est intolérable de penser que les polices françaises puissent évoquer par leur comportement les méthodes de la Gestapo. De même, officier de réserve, je ne puis supporter de voir comparer les soldats français aux sinistres SS de la Wehrmacht. »

Et M. Béteille conclut :

« *La commission dans son ensemble a admis la réalité et la gravité des sévices.* »

Comment est-ce possible ?

Que penser des arrestations et des mesures d'internement ? M. Beteille constate tout d'abord :

« *Certaines pratiques, inconcevables sur le territoire métropolitain ou même en Algérie en des temps plus heureux, sont justifiées par les conditions extraordinaires qui découlent notamment de la loi du 16 mars 1956. Même dans ce cadre des abus sont commis. En février dernier, par exemple, 14 avocats musulmans étaient assignés à résidence :*

« *Le Conseil de l'Ordre n'hésita pas à conclure que l'on se trouvait en présence de véritables séquestrations arbitraires. C'est une opinion à laquelle il est difficile de ne pas souscrire* ».

Les disparitions ? L'affaire Audin n'est pas isolée. On a « recensé » près de 600 personnes disparues et la commission note :

« *Il reste que les disparitions sont devenues anormalement fréquentes et qu'au surplus l'autorité militaire a dû convenir — à différentes reprises — qu'elle détenait les personnes recherchées...* »

La Commission de Sauvegarde considère que sa tâche s'arrête là. Elle a fait un diagnostic.

« *De nouveaux rapports ne seraient que la répétition des 9 qui ont déjà été déposés.* »

« *C'est au gouvernement et à lui seul qu'il incombe maintenant de prendre des décisions.* »

M. Robert Lacoste au Conseil national socialiste (U.P.)
Les auditeurs sont rassurés.

Des sanctions ? Surtout des mesures qui rétablissent l'autorité républicaine dans un pays abandonné, depuis deux ans, à l'arbitraire et à la peur. C'est M. Guy Mollet qui a déclaré devant son parti, dimanche :

« *Il reste en Algérie une tâche terrible pour empêcher que des éléments imbéciles ne poursuivent à leur compte ce que le gouvernement interdit.* »

Et « L'Aurore » écrit cette semaine que le rapport de la Commission de Sauvegarde est une « *publication qui honore la France* ».

(*Voir en p. 40 l'article de* François Mauriac.)

PARTIS

La règle socialiste

Au Conseil National de la S.F.I.O., M. Guy Mollet a fait triompher, contre les « minoritaires », l'essentiel des thèses de la minorité. Et il a posé, de nouveau, sa candidature à la présidence du Conseil.

INQUIET des progrès de l'opposition au sein de son parti, sentant son autorité compromise, M. Guy Mollet avait choisi pour tactique dimanche dernier, au Conseil national de la S.F.I.O., de lutter contre ses adversaires en épousant leurs idées. Cette méthode se révéla efficace : en refusant le combat le secrétaire général du parti socialiste a remporté la victoire. M. Gaston Defferre et les minoritaires n'ont enlevé que 30 % des voix.

Les socialistes, «patriotes de parti», sont plus que d'autres sensibles aux notes sentimentales. « *A la S.F.I.O., on n'aime pas se faire de la peine* », disait un jour, avec une ironie un peu amère, M. Alain Savary.

Les militants hésitèrent, puisque la question leur était posée en ces termes par la minorité, à prononcer une condamnation personnelle de M. Guy Mollet. Celui-ci le savait ; il connaît bien son parti et ses réactions. Habile, éloquent, il se fit tour à tour persuasif, violent, amical, mélancolique, familier :

« *Je suis physiquement fatigué,* dit-il. *Je suis écœuré des attaques qui me viennent de partout. Et il faut encore que des hommes de mon parti, et des meilleurs, me combattent ?* »

Encore le « dernier quart d'heure »

Si le secrétaire général évita le combat, ce fut aussi parce que ses adversaires ne pouvaient guère l'obliger à combattre. Le « climat algérien » était favorable aux dirigeants de la S.F.I.O.

M. Christian Pineau vint commenter le vote de l'O.N.U. ; M. Robert Lacoste annonça la libération de détenus politiques pour Noël et la mise en place des premières institutions de la loi-cadre « dans quelques semaines ou dans quelques mois ». Les deux ministres se déclarèrent d'accord pour accepter les « bons offices », d'où qu'ils viennent, en vue d'un cessez-le-feu. Bref, de nombreux militants socialistes eurent l'impression que la guerre d'Algérie arrivait, cette fois, au dernier quart d'heure.

Le Conseil national fit une ovation à M. Pineau ; il acclama M. Robert Lacoste avec plus de chaleur que jamais ; il plébiscita M. Guy Mollet.

Ce succès, le secrétaire général de la S.F.I.O. l'a obtenu en rejoignant la minorité sur ses positions. Du même coup, les ministres reçurent mandat de faire triompher la politique socialiste ou de démissionner.

La crainte de la dissolution

Battu, M. Guy Mollet aurait entraîné dans sa chute M. Gaillard ; victorieux, il n'assure pas le salut du président du Conseil. Depuis dimanche, les risques de conflit au gouvernement, donc les risques de crise, ont augmenté.

Le parti socialiste, comme les modérés, serait-il décidé dans ce cas à provoquer une dissolution ? La puissante fédération du Nord le demandait, mais non M. Guy Mollet :

« *La dissolution,* s'écria celui-ci, *créerait le pire interrègne que nous ayons jamais connu.* »

Le mot de « dissolution » n'est même pas prononcé dans la résolution, qui fait allusion aux « éventualités qui peuvent découler de l'impuissance de l'actuelle Assemblée nationale », et qui demande le vote d'une réforme électorale.

« *Ceux qui se déclarent partisans de la dissolution en posant le préalable de la réforme électorale,* disait récemment un homme politique, *font penser à des gens qui s'enfermeraient dans une pièce, jetteraient la clé par la fenêtre et proclameraient qu'ils ne peuvent sortir.* »

Aucun parlementaire, même parmi ceux qui s'en affirment partisans, ne souhaite vraiment le retour devant les électeurs. Or seule la crainte d'une dissolution pourrait, en cas de crise, inciter les formations politiques, placées devant un parti socialiste intransigeant, à former un gouvernement sans la S.F.I.O.

Cette peur, le Conseil national l'a dissipée. M. Guy Mollet favorise la crise et son dénouement, pousse les socialistes dans l'opposition et les retient au gouvernement. Cette apparente contradiction trouve sa solution en celui qui sut en cette affaire utiliser la dialectique. A Puteaux dimanche, M. Guy Mollet a posé sa candidature à la succession de M. Félix Gaillard.

JEAN FERNIOT.

Les plus confortables pardessus de Paris vous attendent chez
BARCLAY
20, Avenue de l'Opéra
de 27.000 frs à 38.000 frs toute la collection
PARTNER
prêt à plaire s'offre à votre goût.

CHOISISSEZ EN CONFIANCE
chez un spécialiste
FOCA, ERCSAM, KODAK
PAILLARD, VOIGTLANDER, etc.
Toute la photo et le cinéma
LOCATION DE FILMS
8mm et 9,5mm
PHOTO CINÉ INVALIDES
20, AV. DE LA MOTTE-PICQUET - PARIS 7e - SEG. : 62-74

LA JEUNESSE AURAIT-ELLE

par HENRI LEFEBVRE

Maître de recherches au C.N.R.S.

Le rapport national sur l'état d'esprit de la jeunesse française, publié en exclusivité par L'Express *dans ses deux précédents numéros, a suscité de nombreuses réactions (les auditeurs de la radio savent qu'il a fait en particulier l'objet d'un débat à la « Tribune de Paris »). J.-P. Sartre et l'équipe des « Temps Modernes » étudient en ce moment ce rapport. Alfred Sauvy et le R.P. Daniélou nous communiqueront la semaine prochaine leurs propres observations. Aujourd'hui, nous sommes heureux de publier les commentaires du philosophe français marxiste le plus réputé de notre époque, Henri Lefebvre, maître de recherches au C.N.R.S.*

L'ENQUETE de l'I.F.O.P. et de « L'Express » a été remarquablement bien conduite. Quelques réserves cependant. Une question sur le syndicalisme aurait apporté d'importants éléments d'information.

Lorsqu'on les questionnait sur le socialisme et le communisme, que comprenaient les intéressés ? Entendaient-ils par « socialisme » le pouvoir de M. Guy Mollet ? Ou bien la possession et la gestion collective des grands moyens de production ? Par « communisme » la Russie de Staline ? Celle de Kroutchev ? Ou ce que sera demain l'U.R.S.S. ?

Une telle enquête, en tant que « mise en perspective » de certains faits sociaux, rend difficile l'interprétation qu'elle réclame. On a interrogé « les jeunes », donc on les a traités en groupe particulier, non intégré ou mal intégré à la réalité sociale actuelle. Les jeunes peuvent-ils s'intégrer à une société qui précisément fait d'eux une sorte de groupe à part ? N'expriment-ils pas, dans ce sentiment de non-intégration, l'exigence d'une transformation sociale beaucoup mieux que dans leurs opinions proprement politiques ? La société où nous vivons n'est-elle pas fondée sur la « non-intégration » de tous les groupes sociaux qui la constituent : les jeunes, les femmes, les paysans, les ouvriers, les fonctionnaires, etc. ?

Conclusion scandaleuse

Et voici qu'apparaît manifestement un décalage entre l'opinion (subjective) et la réalité (objective). Cette génération nouvelle ne se voit pas comme nouvelle : 76 % des intéressés estiment qu'ils continuent simplement leurs parents, qu'ils vivent « *dans le même monde* », et qu'en définitive « *les générations se valent* ». Ces réponses montrent que les jeunes manquent d'audace et de confiance en eux, qu'ils se trompent sur eux-mêmes. Ils ne disent qu'indirectement ce qu'ils ont à dire. Ils ne s'affirment pas comme jeunes, comme nouveaux. L'enquête nous mènerait alors vers une conclusion paradoxale et même scandaleuse : l'incapacité des générations antérieures et du « régime » à poser et à résoudre les problèmes de la jeunesse se traduirait, chez les jeunes, en traditionalisme, en sentiment de continuité...

Peut-être. Le philosophe, le sociologue ne peuvent ici que poser des questions, de nouvelles questions. L'impression de pesante continuité formulée par ces jeunes gens ne traduirait-elle pas dans leur langage et leur sensibilité un double échec historique, celui du Front populaire, celui de la Libération ? Deux fois, après les avoir quittées, nous sommes retombés dans les vieilles ornières. Cette génération porterait-elle la marque, sans qu'elle le sache, de nos grandes déceptions ? Elle subit une histoire qu'elle n'a pas faite, dans laquelle elle ne voit pas comment intervenir. N'est-il pas vrai qu'il y a en France une terrible continuité, un étrange immobilisme ? Le plus étrange, c'est que la jeunesse l'accepte, qu'elle croie l'accepter.

Regrettons que l'enquêteur n'ait pas détaillé par catégories et couches sociales les pourcentages publiés. Beaucoup de déclarations d'ouvriers frappent par leur courage et leur dignité, par leur sens du réel, par un ton juste et noble.

Par contre (faut-il déplorer et moraliser ? Constatons), c'est une étudiante qui formule l'égocentrisme le plus froidement délibéré : « *Ce qui me préoccupe le plus ? Moi. Ce qui me préoccupe le moins ? Le reste* ». C'est un étudiant qui déclare avec une amère lucidité qu'il se sent solidaire de son temps, mais seul en ce qui concerne sa vie personnelle.

Il serait cruel de trop souligner la vulgarité de certains propos qui ne sont point ceux d'ouvriers ni d'intellectuels et sentent le Poujade un peu trop fait : « *Ce qui compte, c'est de savoir si le type réussit ou non dans la vie... Nous y sommes dans le socialisme, on a déjà bazardé nos colonies* », etc...

Un ton nouveau

Insister, ce serait de la démagogie. Encore fallait-il ici marquer ce point.

Entrons maintenant dans le détail. Plus d'un lecteur assurément aura été surpris en constatant que la jeunesse se voit, se sent, se dit satisfaite. 53 % des interviewés jugent qu'ils ont plutôt de la chance ; 53 % également jugent suffisantes la culture et la formation reçues. Enfin et surtout 24 % se trouvent *très heureux* et 61 % *assez heureux*.

Ce dernier pourcentage garantit l'authenticité des réponses, au premier abord étonnantes, de ceux qui se disent *très heureux*. La formulation « *assez heureux* » frappe par un ton nouveau. Découvririons-nous ici un signe d'une attitude originale : optimisme modéré doublé d'un réalisme également modéré, sens nouveau du relatif ? Sans doute.

Il semble qu'autrefois les garçons et les filles, au sortir de l'adolescence, s'exaltaient sans mesure ou au contraire se trouvaient absolument malheureux. Entre les deux, joie et malheur, il n'y avait place que pour l'indifférence et la torpeur. L'expression « être assez heureux » aurait beaucoup étonné un jeune, voici vingt ou trente ans. L'aurait-il comprise ? Il aurait haussé les épaules avec dédain, en y voyant un mot de retraité, de rentier. Une sorte d'amplification (ne fût-ce que verbale) était alors nécessaire à la prise de conscience de la vie et de soi. Aujourd'hui, entre le rêve et la stupeur, entre l'immense et le rien, ces jeunes n'auraient-ils pas découvert quelque chose, ou plutôt le « quelque chose » ?

Aussitôt surgissent des interrogations, en série. Et d'abord, ces jeunes ne rencontrent-ils pas des difficultés multiples, plus grandes qu'autrefois ? Sans doute. A moins d'admettre que les parents ne leur épargnent tous les chocs. Hypothèse improbable. Il nous faut donc croire que les difficultés ne les abattent pas.

On peut aussi se demander si l'ombrageuse fierté de la jeunesse ne les oblige pas à se déclarer *assez heureux* pour qu'on ne les plaigne pas, pour déconcerter les questionneurs. Quelles parts, dans ces déclarations, de gêne, de pudeur ou de défi ?

Ni révolte ni défi

Même ainsi entendue, cette réponse garde un sens. La jeunesse refuse de passer pour inadaptée (aux conditions nouvelles de la vie, aux techniques modernes). Ces jeunes gens ont horreur de laisser supposer que les circonstances les débordent. Le sentiment juvénile de révolte, puissant autrefois, s'estompe, s'il n'a pas disparu. Remarquons cependant que l'enquêteur, soulignant le décalage entre les propos et une réalité plus secrète, montre comment les intéressés repoussent romantiquement le romantisme en amour. Ne nous hâtons pas de conclure que la révolte et le défi sont complètement tombés en désuétude.

La jeunesse aurait-elle découvert le bonheur, modéré ou profond ?

Il se pourrait que les réponses révèlent des phénomènes de conjoncture, donc superficiels. On sait trop bien qu'une période d'animation économique permet à notre pays de supporter les frais de la guerre coloniale, de gaspiller d'énormes richesses, de marcher allègrement vers l'abîme. Les jeunes trouvent du travail ; ils peuvent acheter à crédit ; ils ne subissent pas encore les conséquences de la poussée démographique qui accroît le nombre des « moins de quinze ans ».

S'il faut tenir compte de ces éléments dus à la conjoncture, l'analyse doit également tenir compte d'un grand fait sociologique : la consolidation de la famille. Ce fait paraît dû à des causes multiples, économiques, sociales, idéologiques, morales: besoin du double salaire ou traitement — désir d'affronter à deux, en association, les difficultés de la vie moderne — mariages précoces — possibilités d'amélioration de la vie quotidienne familiale grâce aux techniques ménagères. Des enquêtes objectives (notamment une enquête de la J.O.C.) ont montré qu'un tiers au moins des jeunes travailleurs vivent hors de leur famille, dans des conditions extrêmement dures. Sans doute l'aspiration à la vie familiale s'en trouve-t-elle renforcée. Le mariage apparaît comme un début : commencement d'un bonheur, initiation à la vraie vie.

Peut-être devons-nous introduire ici, pour mieux comprendre, un élément historique. Plus encore que la Résistance, le Front populaire a disparu de l'horizon, pour ces jeunes. Mais ce qui sort de la conscience ne disparaît pas pour autant de la vie. Autrement, les peuples n'auraient pas d'histoire. Ceux qui ont vécu la période du Front populaire, il y a vingt ans, se souviennent qu'alors la jeunesse française découvrit avec orgueil, avec ivresse, la joie de vivre et d'aimer. De cette découverte, n'en resterait-il pas quelque chose dans un certain optimisme, dans un certain goût de l'amour et du bonheur, qui se perpétuent malgré les catastrophes et les menaces, alors même que la nouvelle génération en ignore l'origine ? Si cette suggestion se vérifiait, elle nous épargnerait quelques déclamations sur le sens traditionnel en France de la famille, de la morale, de la modération.

Un art de vivre

Mais voici la vraie question. Cette jeunesse s'embourgeoise-t-elle ? (et nous tous, et la France, avec elle...). A-t-elle perdu le sens de l'initiative créatrice, au moment où le monde moderne tente la plus grande et la plus périlleuse aventure ?

Reconnaissons que certains symptômes sont inquiétants. Par exemple, la confusion — sensible dans certaines réponses — entre l'idéal, la réussite, la tranquillité matérielle. « *Il faut un idéal... avoir un but, améliorer sa situation... Ce qu'il faut, c'est réussir... Mon idéal, c'est de vivre bien, pas de bien vivre, c'est de rendre heureux ceux dont je suis responsable...* »

Par exemple encore la dépréciation du héros et de l'héroïsme. « *Je ne crois pas au héros. Si ça existe, ça se trouverait plutôt chez les pompiers que chez les militaires.* » Quel bon sens, mais aussi quel désabusement, chez l'ouvrier qui a prononcé cette sentence... « *Pas de théâtre* », a dit un paysan, qui ne savait probablement pas à quel point il se rencontrait avec le plus grand homme de théâtre de notre temps, Brecht.

Nouveau conformisme ? Ce n'est pas l'apologie de la fidélité conjugale qui suggère cette interprétation, mais plutôt le rejet des moyens anticonceptionnels et de l'avortement légal, la « valeur » différente attribuée à l'infidélité masculine et à l'infidélité de la femme.

Contre la thèse de l'embourgeoisement et du néo-conformisme, quels sont les arguments ? S'embourgeoiser, n'est-ce pas rétrécir son horizon, préférer ses pantoufles, se désintéresser du monde ? Or les jeunes gens interrogés se sentent de leur temps, ils partagent ses problèmes ; ils s'indignent contre l'injustice et l'inégalité sociales ; ils estiment en majorité (63 %) que l'on peut remédier à l'injustice. Beaucoup s'affirment prêts à risquer leur vie pour le foyer et les enfants, sinon pour la patrie, la paix et l'humanité.

Le sentiment bourgeois de la vie se satisfaisait dans le bien-être. Peut-être cette génération ébauche-t-elle un style ou un art de vivre, qui n'aurait plus rien de commun ni avec celui de Stendhal, ni avec celui de la « belle époque », et se fonderait sur l'intéressant et l'agréable plus que sur le confort bourgeois ?

C'est l'hypothèse la plus optimiste. En dehors de toute appréciation esthétique ou éthique, l'observateur des faits sociaux doit constater une revalorisation de la famille, d'ailleurs rénovée, considérée comme libre association entre le mari et la femme. Que feraient d'autre, de plus et de mieux, ces jeunes gens dans un autre pays, ou sous un autre régime ? On peut se le demander. Il se passe peut-être autour de nous, chez ces jeunes gens, ce que certains sociologues ont ingénieusement nommé une « révolution silencieuse ». Ce renouvellement d'une vieille institution ne peut guère

(Charpentier.)

HENRI LEFEBVRE
« Sachons apercevoir moins d'incohérence que de lucidité. »

DÉCOUVERT LE BONHEUR ?

aller sans aspects négatifs, en particulier sans une justification moralisante de comportements neufs. S'il est vrai que s'ébauche un art du bonheur, les « valeurs » qui l'accompagneront, le protégeront, le justifieront, ne peuvent se dégager que lentement. Elles emprunteront longtemps le visage conformiste et le langage des valeurs anciennes, vieux vêtements dépareillés qui servent encore.

Les « types » de cinéma

Une investigation plus poussée déterminerait peut-être les « types » et motivations adoptés par les jeunes gens. (Pourquoi James Dean chez une partie des intellectuels ? Pourquoi Marlon Brando dans une partie plus large et plus populaire de la jeunesse? Les « types » de cinéma ont une bien autre influence que les écrivains !). Cette investigation approfondie éluciderait peut-être l'obscur contraste entre les « types » et l'éthique en germe dans les attitudes et les paroles. A moins qu'elle n'arrive à cerner une grande absence, un grand vide éthique, une conscience terriblement privée et abandonnée à soi, exprimée de façon belle et forte dans certains témoignages : « *La jeunesse actuelle n'a aucun Dieu ; sa liberté est entière...* » (un apprenti). « *Je me sens seule face à moi* » (une employée). « *Je ne sais pas où je vais mais j'y vais* », etc...

Il faudra alors établir les responsabilités, et ce qui pourrait émerger de ce vide éthique, et ce qui pourrait le combler. N'est-il pas l'envers inévitable d'une grande lucidité, et aussi d'une grande méfiance vis-à-vis des idéologies ?

De toutes façons, il semble qu'aujourd'hui, en France, la jeunesse ait cessé d'être l'âge de l'audace et de l'aventure.

Mais il reste à examiner le cas des malchanceux (18 %), des malheureux ou se croyant tels (14 %). Un préjugé défavorable les vise, cela se sent ; ils osent à peine se dire malheureux. Ils se voient inadaptés, tourmentés, ignorant un « état d'âme », le bonheur. Les insatisfaits, en nombre réduit comme toujours, ne seraient-ils pas les meilleurs de cette génération, les plus originaux, les plus lucides ? Qui sont-ils ? Intellectuels ? Petits-bourgeois ? Jeunes ouvriers ?

Au point de vue politique, l'on peut et l'on doit longuement réfléchir sur le sentiment d'impuissance qui fait que 96 % des interviewés estiment que « ça va mal » politiquement en France, que 90 % jugent mauvais le régime — alors que 4 % seulement pensent avoir une influence réelle sur les événements, que 35 % se sentent à leur merci, et que 25 % seulement croient à la possibilité d'une transformation sociale et la souhaitent.

Qui faut-il accuser ?

Par ailleurs, 28 % d'entre eux se prononcent clairement, ouvertement, contre la guerre d'Algérie. La dépolitisation de la jeunesse, indiquée par certaines réponses et certains pourcentages, n'est donc pas complète. Il se pourrait qu'elle soit plus apparente que réelle, et négative au sens où le négatif révèle le positif dans une image. Mais quel serait le positif ? On le voit mal. Incontestablement, les jeunes sont convaincus que les décisions politiques se prennent hors d'eux, sans eux, hors des citoyens et sans eux, hors des masses et sans elles. D'où une sorte de désenchantement politique, aspect majeur d'une lucidité méfiante vis-à-vis de toutes les idéologies.

De cette situation, faut-il accuser les institutions de notre démocratie, qui rejettent dans le sentiment d'impuissance, donc dans l'impuissance réelle (vu le rôle que joue ou devrait jouer dans cette démocratie l'opinion des citoyens !) un groupe décisif, la jeunesse ?

Faut-il incriminer la réalité mondiale, « planétaire », et les événements à la fois fascinants, accablants, incomplètement assimilés et compris ?

Faut-il en accuser la jeunesse elle-même, une certaine immaturité — ou au contraire mettre en valeur ses raisons de méfiance, sa lucidité critique, donc une certaine maturité, ou une forme nouvelle de maturité ?

Faut-il mettre en cause la structure sociale de notre pays ? Ou les partis politiques ? Lesquels ? Jusqu'à quel point ?

Le matériel rassemblé permet de poser ces questions, non de les résoudre.

Il y a contradiction (au moins apparente) entre le profond sentiment d'impuissance politique et l'aspiration également profonde au changement, aspiration qui ne trouve ni sa voix pour s'exprimer clairement, ni sa voie pour se réaliser efficacement. Les intéressés sont donc à la fois contents et mécontents, adaptés et inadaptés, consentants et non-consentants. Ils perçoivent que tout va mal, ou à peu près, et ne voudraient pas vivre ailleurs ni autrement. Ils acceptent et ils refusent la vie qu'on leur fait (que « nous », générations antérieures, leur avons faite). Dans cette attitude ambiguë, sachons apercevoir peut-être moins d'incohérence que de lucidité : un goût de la rigueur et de la certitude (de ce qui pourrait et devrait être la certitude politique ou morale ou idéologique), donc une grande méfiance accompagnée d'une analyse maladroite mais fondée, distinguant confusément ce qui va et ce qui ne va pas, ce que l'on peut et ce que l'on ne peut pas encore.

La volonté fortement exprimée de ne plus être dupe (« *Notre génération ne se laisse plus avoir par les grands mots* ») comporte certaines revendications rigoureuses. Des dirigeants idéologiques, moraux, politiques, cette jeunesse exige une parfaite honnêteté, une grande dignité, des positions irréprochables et vérifiables par elle. N'a-t-elle pas raison ? N'aurait-elle pas transporté sur le plan de l'action et de la vie politique, l'exigence de vérité et d'absolu qu'elle eut autrefois en amour, en philosophie, en art ? Les hommes et les partis qui ont menti risquent fort de se voir disqualifiés pour longtemps devant la jeunesse française, et cela dans la mesure même où les adultes jugent « très forts » les plus habiles menteurs. Cette situation signifie une période transitoire, une ambiguïté dont il faudra sortir. Si cette tension cachée et profonde ne se résout pas favorablement, notre pays pourrait aller vers de grandes catastrophes...

FRANÇOISE SAGAN RÉPOND

● ***Voici les réponses d'une jeune femme de la « Nouvelle Vague » : Françoise Sagan, célibataire, 22 ans.***

1. — Qu'aimeriez-vous le plus savoir sur votre avenir ?

Si j'aurai toute ma vie une excellente santé.

2. — Croyez-vous que votre génération sera différente de la précédente ? Et en quoi ?

Oui. Plus intelligente.

3. — Trouvez-vous que vous avez plutôt de la chance ou de de la malchance de vivre à l'époque actuelle ? Pourquoi ?

De la chance. Epoque passionnante.

4. — Quel est votre métier ? (ou, si vous ne travaillez pas encore, quel sera votre métier ?) En êtes-vous satisfaite ? Pourquoi ?

Ecrivain. Très satisfaite ? C'est pour moi le meilleur métier.

5 (a). — A votre avis, quel est le meilleur métier que peut choisir à notre époque un garçon de vingt ans ? Pourquoi ?

Celui qui lui convient.

5 (b). — Et quelle est la meilleure orientation pour une femme ?

Idem.

6. — Avez-vous pu faire les études que vous souhaitiez ? Considérez-vous que celles que vous avez faites vous ont donné une bonne formation pour réussir votre vie ?

Deux bachots, un an de propédeutique, suffisant. Horreur de travailler.

7. — Etes-vous heureuse ? (Expliquez votre réponse).

Oui. Ça ne s'explique pas.

8. — Sur le plan matériel, qu'est-ce qui vous manque le plus ? De quoi êtes-vous obligée de vous priver ?

Rien.

9. — Est-ce que l'amour a de l'importance pour vous ? Est-ce que la fidélité vous paraît essentielle en amour ?

Oui, la principale. La fidélité ? Nécessaire et difficile.

La fidélité a gardé ses prestiges et Balzac s'ennuierait fort dans la Nouvelle Vague.

10. — D'après vous, qu'est-ce qui mène le monde à l'heure actuelle ? (par exemple : le pétrole, la finance, la foi, la technique, la passion politique, les instincts sexuels, le hasard ou quoi d'autre ?) Et pourquoi pensez-vous cela ?

Des intérêts économiques échappant au commun des mortels.

11. — Pensez-vous que les gens comme vous peuvent avoir une influence sur les destinées de la France (en quoi ?), ou, au contraire, avez-vous le sentiment d'être entièrement à la merci des événements ? (Pourquoi ?)

Les gens comme moi, si ça implique ma génération, sûrement un jour ou l'autre. Pas maintenant.

12. — Quel est, pour les Français, le problème national n° 1 ?

L'Algérie.

13 (a). — Si vous aviez à dire ce qui va bien en France, que diriez-vous ?

Les moissons, les P.T.T., l'amabilité générale.

FRANÇOISE SAGAN
Sans aller jusqu'à trucider nos ministres...

13 (b). — Et ce qui va mal ?

La politique. 96 % des Français le pensent. Si 96 % des citoyens du Guatemala en pensaient autant... combien de ministres nous resterait-il, si ce n'était pas le bon et placide sang celte et gaulois qui coulait dans nos veines ? Sans aller jusqu'à trucider nos ministres, qui d'ailleurs en réchapperaient dix fois vu leur résistance peu commune, ne pourrait-on trouver une autre solution ?

En matière de soucis chacun a son petit jardin : aux intellectuels, l'inquiétude et la gravité, aux commerçants les impôts et aux ouvriers l'absence de petit jardin, voire l'absence de petite maison dans l'absence de petit jardin.

14. — Est-ce que vous croyez que vous seriez plus heureuse si vous viviez ailleurs qu'en France ? Si oui, dans quel pays et pourquoi ?

Non. Ou alors sur une plage.

15. — Croyez-vous que la société française se transformera, dans l'avenir, en société de forme socialiste ? Le souhaitez-vous ?

J'ignore. Je ne le saurai qu'alors.

16. — S'il y avait en France un régime communiste, est-ce que votre situation personnelle s'en trouverait modifiée ? Si oui, dans quel sens ?

Oui. J'écrirais sur les machines à dépiquer et les tracteurs.

17. — Croyez-vous que vous verrez de votre vivant une nouvelle guerre mondiale ?

Je le crains.

18. — Est-ce que vous attachez de l'importance à la manière dont les gens se sont comportés pendant la dernière guerre (résistance, collaboration, indifférence.) Si oui, pourquoi ?

Oui. Horreur de la persécution.

19. — A votre avis, est-ce que la guerre d'Algérie va durer encore longtemps ? Pourquoi ?

Non. Les Français-Français vont s'insurger un jour ou l'autre. Tout ce petit désordre organisé — et sanglant — en Algérie pourrait avoir une fin.

20. — Si vous deviez désigner un des auteurs suivants comme ayant plus spécialement marqué l'esprit des gens de votre âge, qui choisiriez-vous ? Alain — Aragon — Bernanos — Breton — Camus — Gide — Malraux — Mauriac — Maurras — Sartre.

Sartre.

21. — Est-il une chose pour laquelle vous êtes prête à risquer votre vie ? Si oui, laquelle ? Pour quel motif ?

En dehors des gens que j'aime, je ne vois pas ; n'importe quelle injustice organisée sans doute.

22. — Croyez-vous qu'il est nécessaire d'avoir un idéal ? Si oui, quel est le vôtre ? Si non, quelle est votre raison de vivre ?

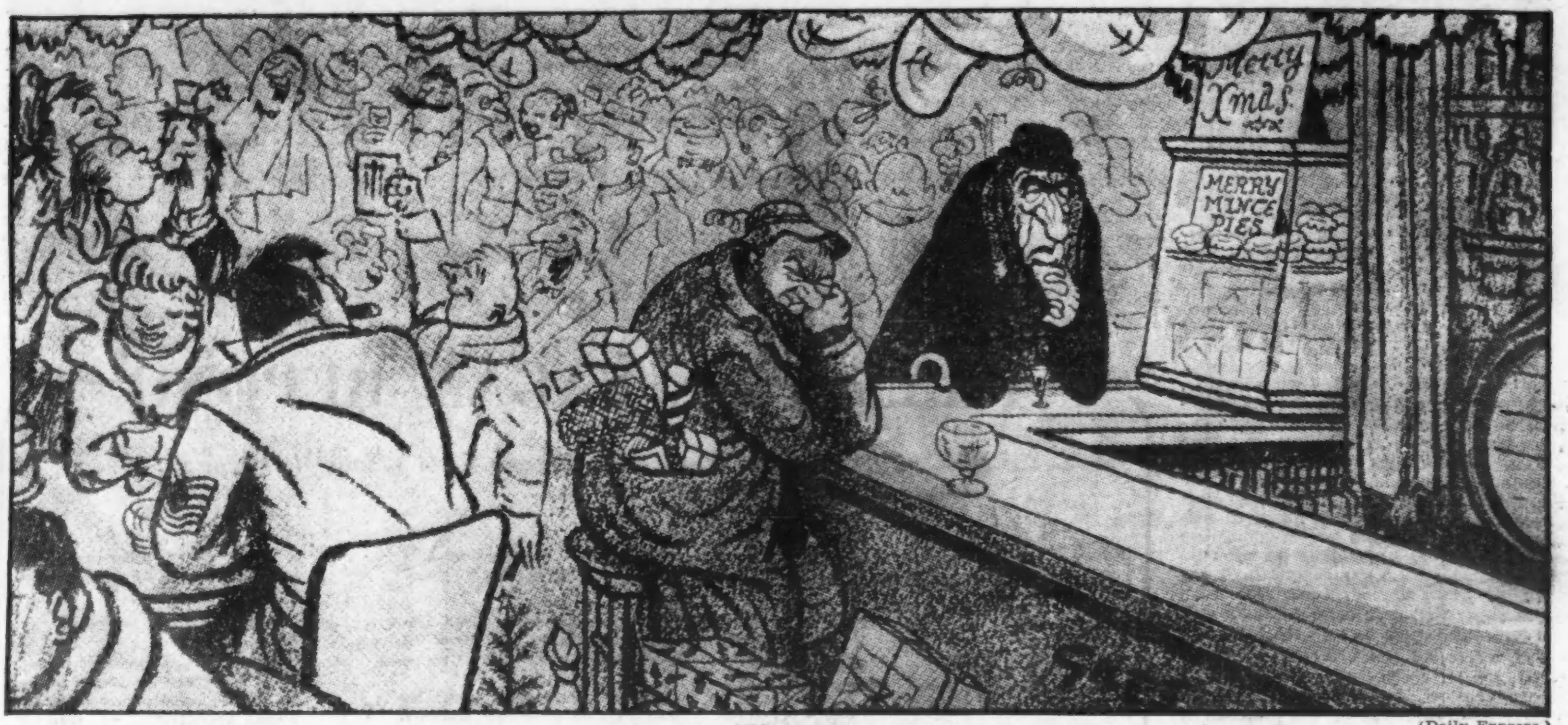
Je crois que les idéaux s'imposent avec les circonstances. On s'insurge « contre » quelque chose et ça devient un idéal.

23. — Qu'est-ce qui vous paraît particulièrement injuste dans la société actuelle, autour de vous ? Croyez-vous qu'on puisse y remédier ? Comment ?

L'inégalité sociale. Le traitement des professeurs. On peut y remédier en consacrant les milliards de la guerre d'Algérie à les augmenter.

LA RÉUNION DE L'OTAN VUE PAR LES DESSINATEURS

LES NOUVEAUX PROBLEMES



(Daily Express.)

— Qu'est-ce qui peut empêcher les Russes de laisser tomber une bombe H en disant qu'elle est tombée d'un avion américain ? Et d'ailleurs qu'est-ce qui empêche les Américains d'en laisser tomber une en disant que les Russes l'ont laissée tomber afin de pouvoir dire qu'elle est tombée d'un avion américain ?

LA CORRESPONDANCE DU MARECHAL BOULGANINE

(Evening Standard.)

DULLES : *On essaie de se mettre d'accord ? ou on continue à trier le courrier ?*

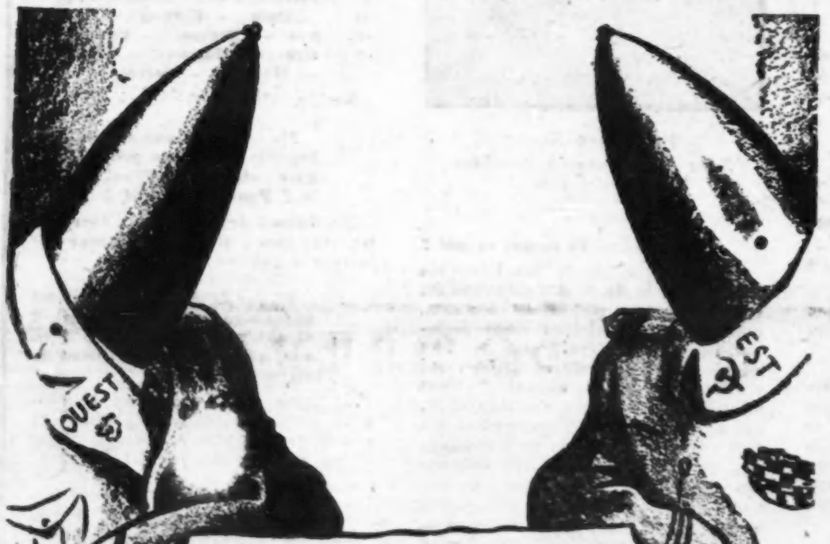
(Observer.)

— ...Cher Monsieur Boulganine, en ce qui concerne votre offre de vous rencontrer, nous la considérons comme une subtile tentative destinée à rompre notre détermination résolue de ne pas vous rencontrer...

(Daily Mirror.)

— Allez-vous-en ! Vous allez encore semer la discorde !

L'AFFAIRE ALLEMANDE



(Saint Louis Post Dispatch.)

Il est temps de changer de têtes.

(Die Welt.)

— Cette injustice nous rendra des forces à tous.

OTAN

La guerre qui part toute seule

● ***Les quinze nations atlantiques réunies à Paris cette semaine ont découvert une situation nouvelle : la guerre générale des fusées risque maintenant de se déclencher automatiquement. Peut-on encore l'empêcher ?***

LORSQUE le président Eisenhower atterrit à Orly, samedi dernier, les travaux du Conseil atlantique passaient pour terminés. M. Dulles avait déjà rédigé, dans ses grandes lignes, le communiqué final de la conférence et le *New York Times* ne trahissait aucun secret en affirmant :

« La principale raison de la présence du président Eisenhower n'est pas d'assurer des décisions, mais seulement de rehausser la valeur de propagande des décisions déjà prises. »

Ces décisions étaient connues de tous les journalistes américains : les Etats-Unis allaient couvrir l'Europe continentale de dépôts atomiques et de rampes de lancement pour fusées portant jusqu'à l'Oural. En signe de reconnaissance et d'encouragement, ils allaient commander à l'Europe pour 750 millions de dollars de petites fusées.

« A quoi bon discuter, puisque c'est décidé ? » demandèrent, lundi dernier, des journalistes américains à M. James Hagerty, secrétaire de presse de M. Eisenhower.

« C'est qu'il faut que les gouvernements européens approuvent », répondit M. Hagerty.

Peu de correspondants américains avaient pensé à cet aspect de la question. Pour M. Dulles lui-même, l'approbation ne faisait guère de doute. La réunion de 450 hommes politiques, de près de 2.000 journalistes allait être, selon l'*Observer*, *« le genre de banquets qu'organisent les financiers lorsque leur crédit est ébranlé. »*

Lundi matin, donc, le président Eisenhower, fixé par des centaines de regards scrutateurs, donna lecture à la grande assemblée du discours que M. Dulles lui avait préparé.

« On parut soulagé, écrit le « New York Tribune » dans son éditorial, *à mesure que le président se frayait un chemin à travers le texte, ne s'embrouillant que rarement et seulement aux endroits où il se serait normalement embrouillé. »*

Le coup de théâtre vint peu après. Au lieu d'être centrés autour de la question des fusées, les discours s'organisèrent autour de l'offre du maréchal Boulganine de créer, au centre de l'Europe, une zone sans armements atomiques, englobant les deux Allemagnes, la Pologne et la Tchécoslovaquie. Le chancelier Adenauer, à l'étonnement général, se prononça pour l'exploration diplomatique de cette offre, avant qu'aucune décision militaire ne fût prise. Le premier ministre norvégien, M. Gerhardsen, déclara :

« Nous devons toujours être prêts à réviser nos positions, à rencontrer nos adversaires à mi-chemin. »

Le Premier britannique, M. Macmillan, venu pour exhorter ses collègues à accepter les armes stratégiques américaines, battit en retraite lorsque vint son tour de parler. Des sondages, publiés la veille, avaient montré que 85 % des Anglais souhaitaient une négociation avec l'U.R.S.S. et que 73 % des Allemands étaient hostiles aux armements atomiques.

L'OBSESSION DES FUSÉES

— ...Mais non, cher ami, ça c'est la tour Eiffel !

Le poids de l'opinion

M. Dulles, qui avait rejeté les offres du maréchal Boulganine avant de les avoir étudiées, était entré dans la salle de conférence avec la conviction qu'une négociation Est-Ouest ne valait pas la peine. Il en ressortit en disant qu'il ne fallait pas l'exclure.

La pression des opinions publiques avait agi. Il n'était plus question d'annoncer publiquement la décision de placer de grandes fusées et des dépôts atomiques en Europe. La décision n'était pas abandonnée pour autant : la Grande-Bretagne et la Turquie l'avaient déjà acceptée ; la France, les Pays-Bas et l'Italie avaient déjà donné leur accord de principe au cours d'entretiens bilatéraux. Seule avait changé la présentation publique de réalités qui restent inquiétantes. Quelles sont-elles ?

Depuis huit ans, l'O.T.A.N. se fonde sur un engagement américain : celui d'intervenir à coups de bombes atomiques pour protéger un pays européen. Depuis que l'Amérique est elle-même sous la menace des bombardiers et des fusées soviétiques, le doute est permis : risquera-t-elle sa destruction pour exécuter ses promesses ?

A cette question, les Etats-Unis se seraient contentés de répondre, comme par le passé, par des assurances verbales, s'ils n'étaient venus à douter eux-mêmes de l'efficacité de leur puissance de représailles.

Ce n'est pas d'abord pour rassurer les Européens, en effet, que l'Amérique leur offre aujourd'hui ses futures fusées et ses dépôts atomiques ; c'est d'abord parce que ces fusées, à une époque où l'aviation devient une arme émoussée, ne peuvent atteindre le cœur de l'U.R.S.S. qu'à partir de l'Europe.

Les fusées offertes serviraient donc à la protection des Etats-Unis autant qu'à la protection de l'Europe elle-même. En cas de conflit, elles attireraient sur celle-ci des représailles qui, autrement, lui seraient peut-être épargnées. Ce danger, reconnu de tous, incite les Américains à se poser au sujet des Européens les mêmes questions que ceux-ci au sujet des Américains :

« Si l'U.R.S.S. voulait nous faire chanter, disent les Etats-Unis, *seriez-vous prêts à nous protéger au risque de votre propre destruction ? Et seriez-vous seulement prêts à prendre ce risque pour vous protéger vous-mêmes ? »*

La question est fondée. A l'exception peut-être de la Grande-Bretagne, aucune société européenne ne possède cette résolution devant la mort sans laquelle *« l'équilibre de la terreur »* ne peut exister. C'est pourquoi il est hors de question, pour les Etats-Unis, de confier les nouvelles armes de représailles à un gouvernement européen — la Grande-Bretagne exceptée.

Si la machine à des visions...

Pour dissiper les doutes réciproques, M. Dulles a proposé cette formule que M. Gaillard, entre autres, a acceptée en principe : la France recevra des fusées à tête nucléaire ; un général français contrôlera le « bouton » qui les ferait partir; un général américain contrôlera les têtes nucléaires sans lesquelles les fusées ne sont qu'un canon chargé à blanc. Que vaut cette formule ?

En vérité, elle laisse sans réponse la question posée au départ : l'Amérique autorisera-t-elle l'emploi de ses têtes nucléaires si elle est avertie que tout engin tiré sur la Russie, même par des tiers, attirera des représailles atomiques sur les Etats-Unis eux-mêmes?

Ce n'est pas sûr. Les pays européens auront-ils au moins un contrôle efficace sur le « bouton » des fusées ? En vérité le problème du « doigt sur le bouton » est dépassé. Ce bouton, en effet, ne serait commandé ni par le gouvernement français ni même par un général français subordonné au commandant suprême américain : il le serait par une machine. Si des projectiles intercontinentaux soviétiques étaient détectés au-dessus de l'Arctique, pas une minute ne serait perdue en consultation : les fusées américaines d'Europe partiraient *automatiquement et à l'instant même;* l'accord français devrait être *acquis d'avance* pour cette éventualité.

Comme l'écrit le D[r] Pickering, directeur de recherches à l'Institut technologique de Californie,

« ... La décision de détruire l'ennemi sera prise par un cerveau électronique, sans l'aide de l'intelligence humaine; car la vitesse à laquelle voyagent les fusées ne permet pas un instant d'hésitation. C'est là une perspective terrifiante. Notre vie dépendra de la précision d'une machine à calculer. Et si la machine se trompe, si elle prend des météores pour des fusées, si elle a des « visions », le destin de notre civilisation sera scellé... Or, si la tension internationale reste aiguë pendant des semaines ou des mois, l'erreur de la machine deviendra presque fatale et la destruction mutuelle ne pourra être évitée. »

Quelle politique ?

A défaut d'un désarmement général, il reste sans doute que la formule de M. Dulles répond à une nécessité militaire. Mais la logique militaire confine au délire et conduit au suicide automatique. Militairement, il est normal que certains pays d'Europe s'expo- →

OLD ENGLAND
12, BD DES CAPUCINES - PARIS
Pardessus
Gabardines - Imperméables - Complets
dans la meilleure qualité
Quality First

CRAPOUILLOT
Directeur : JEAN GALTIER-BOISSIERE
publie
un numéro sensationnel
TORDS-LUI LE COU
sur
l'Eloquence parlementaire, judiciaire, sacrée, militaire, etc.
Le numéro : 400 francs
LA JEUNE PARQUE 1, rue Caumartin PARIS

sent à des dangers terribles pour préserver l'alliance occidentale de l'effritement. Seulement, à l'époque des commandes automatiques, cette alliance n'a de sens que si elle poursuit l'élimination des causes de conflit. La politique prime. Mais quelle politique?

Cette question fondamentale a été à peine effleurée. Le gouvernement français n'a pas accepté le principe des rampes de lancement par fidélité à l'alliance ni en vue d'une politique mondiale définie. Il n'a envisagé que de troquer l'acceptation des fusées contre la reconnaissance américaine de la « prééminence » française en Afrique du Nord. Et, une fois les fusées livrées, le gouvernement français essayera de les armer avec de futures têtes atomiques fabriquées en France, mille fois moins puissantes que les têtes nucléaires américaines.

Contre qui la France brandirait-elle alors ses armes démodées ? Et ne risquera-t-elle pas de trouver des armes du même genre chez ses adversaires éventuels ?

C'est la question que se posent, quant à eux, plusieurs autres membres de l'alliance : si l'Allemagne occidentale accepte des fusées atomiques, l'Allemagne orientale, la Pologne et la Tchécoslovaquie en recevront; si la Grèce en accepte, la Bulgarie et l'Albanie deviendront des porte-fusées russes. Le front européen — M. Adenauer, adjuré par la presse, par l'opposition et par de nombreux députés de son propre parti, l'a finalement admis — se figera, la diplomatie perdra ses possibilités de manœuvre. Et il y a plus grave.

Des bases superflues

M. Kennan l'a dit et répété ; M. Rapacki, ministre polonais des Affaires étrangères, l'a suggéré dans plusieurs interviews. Pour contre-balancer les forces nucléaires d'Allemagne et de Grèce, le Kremlin jugera indispensable la présence de forces soviétiques dans les pays avoisinants. Il sacrifiera les impératifs politiques aux impératifs militaires. Il réprimera impitoyablement tout nouveau gomulkisme. L'évolution vers la libéralisation sera arrêtée ou même inversée dans les pays satellites, elle sera arrêtée ou inversée, par contre-coup, en U.R.S.S. même. Les maréchaux soviétiques reprendront de l'ascendant, c'en sera fait du dégel et des plans de réforme de M. Kroutchev.

Est-il dans l'intérêt des Occidentaux de provoquer un nouveau tour de vis à l'Est ? Est-ce seulement nécessaire à leur sécurité militaire ? De fait, des bases de lancement en Grande-Bretagne et en Turquie (où elles existent déjà) seraient largement suffisantes pour maintenir « l'équilibre de la terreur ». Les armes atomiques « tactiques » (par leur portée, mais non par leur puissance), pas plus que des bases plus nombreuses, n'ajouteraient rien à la puissance occidentale : aucun pays européen ne peut les employer « tactiquement » sans être totalement dévasté.

Quelles fins politiques vise donc le projet atlantique de multiplier les bases de lancement ? Ce ne saurait être d'empêcher des chantages soviétiques : les bases ne seront prêtes que d'ici 18 à 36 mois. Si elle voulait faire chanter l'Europe, l'U.R.S.S. s'y emploierait maintenant.

Une monnaie d'échange

Le but occidental ne saurait être non plus de reconstruire les « positions de force » évanescentes sur lesquelles M. Dulles espérait fonder sa politique de «refoulement». M. Dulles a fait croire (et croit toujours) que l'U.R.S.S. succomberait à ses difficultés intérieures si l'Occident accroissait sa pression militaire. Dans l'attente de l'effondrement russe, M. Dulles a constamment laissé passer les occasions d'un règlement même limité. L'U.R.S.S., pendant ce temps, se renforçait au prix de dures privations. Aujourd'hui, la faillite de la politique de force est définitive. Car, comme l'écrit le général français Gallois, il est désormais exclu qu'

> « *aucun des compétiteurs puisse posséder sur l'autre un avantage assez marqué pour décider par les armes — ou la menace de s'en servir — du sort du monde.* »

De fait, les projets militaires occidentaux ne peuvent avoir de sens que dans une seule perspective : celle de la négociation. Les rampes de lancement envisagées dans des pays autres que la Grande-Bretagne et la Turquie n'auront aucune valeur politique ou stratégique — sauf celle de monnaie d'écnange pour une conférence « au sommet ».

En mettant à l'étude l'installation de ces bases surnuméraires, les Occidentaux ont été extrêmement désagréables aux Russes. Ils peuvent donc engager une négociation avec de sérieux atouts, sur la base des propositions de zone « désatomisée » que le gouvernement soviétique a reprises à M. Kennan.

Un principe acquis

La négociation ne peut toutefois avoir lieu qu'*avant* la mise à exécution du « plan M.C. 50 », par lequel le général Norstad précisera, en mars prochain, les emplacements prévus pour les futures bases stratégiques. Les objurgations conjuguées de M. Kennan (« *L'O.T.A.N. ne doit pas être renforcée de manière à diminuer les chances d'une réduction négociée du danger de guerre* »), du chef de la diplomatie canadienne, M. Smith (« *Il est temps de réviser nos relations avec la Russie, dans notre propre intérêt* »), de M. Gerhardsen, des socialistes britanniques, allemands et belges, de M. Jules Moch, des ambassadeurs à Moscou, font que le principe d'une nouvelle conférence Est-Ouest est maintenant acquis.

Mais rien n'est encore gagné. Le projet de réarmer l'Allemagne fut présenté, lui aussi, il y a cinq ans, comme une monnaie d'échange en vue d'une négociation. Les Alliés disaient alors : « *Nous négocierons lorsque la décision*

LA NOUVELLE SITUATION MILITAIRE

par le Maréchal ALPHONSE JUIN

« Les armes nouvelles russes nous conduisent-elles à une paralysie politique ? » C'est la question qui a été posée à deux chefs militaires occidentaux : le général américain Lawton Collins, ancien chef d'état-major général, aujourd'hui en retraite, et le maréchal Juin (1). La réponse du maréchal Juin, dont nous publions ici des passages significatifs, offre le grand intérêt d'exposer la doctrine de l'état-major français au moment où les alliés atlantiques révisent leur organisation militaire et politique.

ALPHONSE JUIN

SANS chercher à évaluer les différences de façon précise, on peut supposer que les deux grands blocs antagonistes en sont arrivés en matière d'armement nucléaire à une situation d'équilibre, celle-ci résultant surtout du fait que chacun des deux blocs disposerait aujourd'hui d'une menace potentielle suffisante pour causer à l'agresseur, quoi qu'il advienne, des destructions susceptibles de le paralyser rapidement. Et c'est là l'essentiel. (...)

Le plus grand danger pour l'Occident serait de voir s'introduire entre les Etats-Unis et l'Europe un doute sur la solidité et l'efficacité des liens qui les unissent. A cet égard, la réaction ambiguë et tardive de l'Amérique aux menaces proférées à l'égard de la France et de l'Angleterre par le maréchal Boulganine lors de l'intervention de Suez constitue un précédent fâcheux. Il ne faut pas sous-estimer l'ampleur du malaise qui reviendrait à mettre en cause le bien-fondé des efforts de défense commune si les Etats-Unis, devant la menace qu'étendrait à leur territoire toute conflagration atomique, paraissaient à l'avance hésitants sur la valeur de l'enjeu dans le cas où leur existence ne s'avérerait pas directement visée. La proclamation d'une attitude nette excluant toute possibilité d'interprétation sur la volonté des Etats-Unis d'intervenir avec tous leurs moyens au profit de l'Europe en cas de danger constitue une mesure nécessaire à la cohésion de l'O.T.A.N.

L'autonomie nécessaire

Il est tout aussi important que les nations européennes soient davantage pénétrées du sentiment d'une contribution efficace à la défense commune. Ce sentiment ne peut naître que de la mise à leur libre disposition des moyens adéquats, c'est-à-dire des armes atomiques.

Il n'est pas possible d'admettre, sur le seul plan psychologique, que des Etats dont l'intégrité commande en définitive l'avenir du monde libre, s'en remettent au pouvoir discrétionnaire d'autrui pour leur sécurité. Si un tel état de dépendance a pu s'expliquer et se justifier par la situation respective de l'Amérique et de l'Europe à l'issue de la dernière guerre, la perspective de le voir se prolonger sans limite n'est pas concevable.

L'Angleterre l'a bien compris en cherchant à acquérir une certaine autonomie dans ce domaine. La France, astreinte à consacrer une partie importante de ses ressources à ses territoires d'outre-mer, n'a pu adopter assez tôt la même orientation.

Pour modifier cet état de choses, il serait vain de voir les Etats-Unis et les pays d'Europe disperser leurs efforts en s'engageant séparément sur des voies scientifiques conduisant au même objectif. Le moment est venu pour les Etats-Unis de tenir un plus grand compte de la valeur de la contribution que peuvent apporter au succès d'une cause commune les savants et les organismes de recherche des pays européens. (...)

Des motifs d'inquiétude

L'état d'équilibre entre l'Est et l'Ouest en matière de puissance atomique rend improbable le déclenchement d'un conflit généralisé étant donné la crainte, également partagée dans chaque camp, de destructions massives. Encore convient-il de remarquer que le peuple russe, qui n'a pas hésité à brûler sa capitale aux approches de la Grande Armée de Napoléon et à faire table rase d'une partie de son territoire devant l'invasion hitlérienne, semble mieux adapté que les peuples occidentaux, par le caractère impitoyable du régime auquel il est astreint, aux effets à escompter d'une guerre atomique.

Il ne faut pas s'attendre pour autant au relâchement de la tension qui caractérise les relations des deux blocs antagonistes. Bien au contraire, la nécessité pour chacun d'eux de ne pas voir cet équilibre se rompre au profit de l'autre conduit à un effort obstiné de recherches et de production qui se répercute dans tous les secteurs de l'activité humaine. La lutte de prestige et d'influence est engagée sur tous les plans devant la toile de fond où se projettent les éclairs de la puissance atomique. L'opinion publique des pays occidentaux risque de connaître encore bien des motifs d'inquiétude, à moins qu'un accord de désarmement n'élimine la menace que le monde apprécie comme celle d'un suicide général.

Encore faudrait-il qu'un tel accord ne se solde pas par un marché de dupes, et que sous prétexte de supprimer l'arme la plus dangereuse, l'Est et l'Ouest ne se retrouvent, sur le plan des forces conventionnelles, dans la situation de l'après-guerre où l'apanage atomique américain a constitué précisément le seul contrepoids à la supériorité soviétique. On connaît la difficulté extrême du problème, d'autant que la guerre moderne se prépare en premier lieu dans les laboratoires et qu'il est presque impensable qu'on puisse mettre un frein au progrès.

Un dangereux décalage

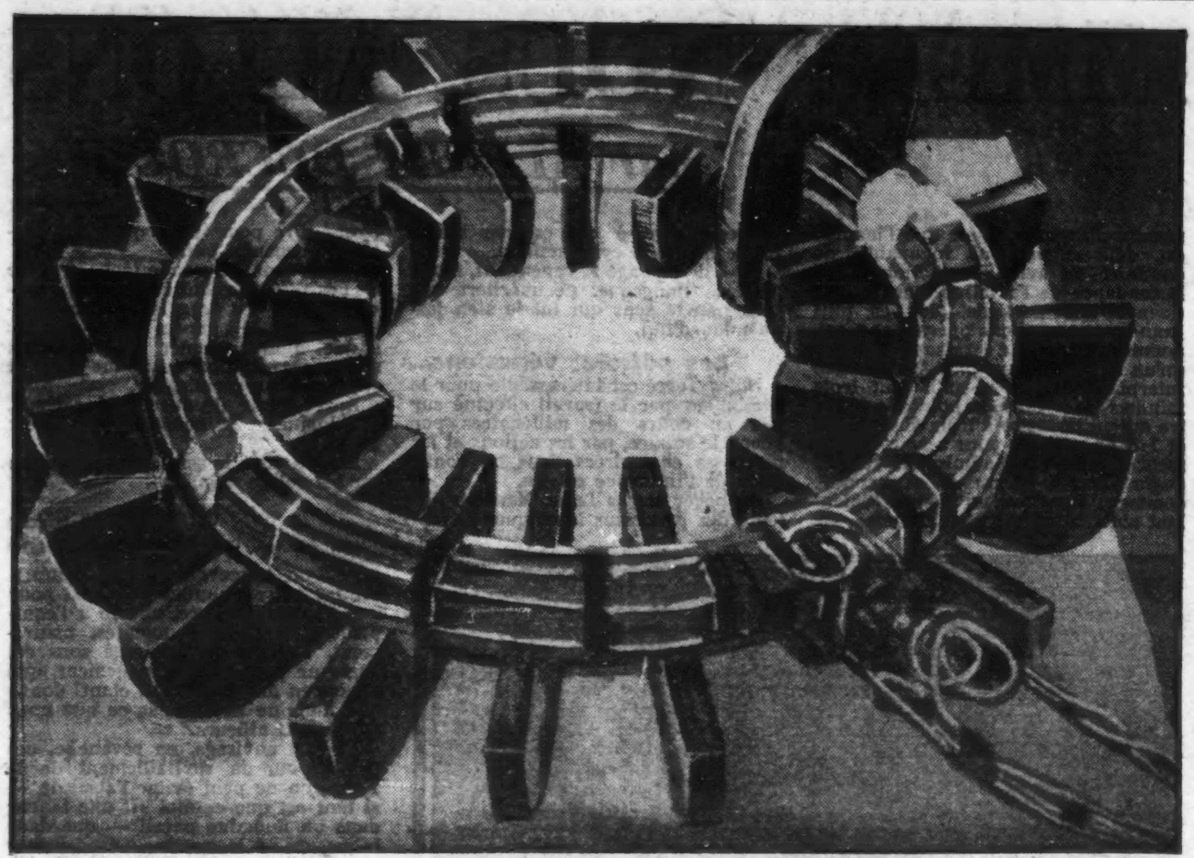
Cependant, il ne le serait pas moins d'admettre que le progrès doive avoir pour conséquence l'accroissement constant d'un danger mondial. Aussi, devant une prise de conscience plus nette du potentiel placé entre les mains de l'homme, pour le meilleur ou pour le pire, ce qui apparaît aujourd'hui problématique en matière de désarmement peut recevoir demain une solution heureuse.

Mais pour cela, il faut que, grâce à l'apport de la vieille Europe, en particulier, le décalage entre la maturité politique des puissances qui détiennent pratiquement un pouvoir de décision mondiale et l'ampleur démesurée des moyens que la science a mis à leur disposition n'aille pas en s'accroissant.

(1) Le texte intégral des réponses du général Collins et du maréchal Juin sera publié dans le prochain numéro de la revue *Occident*.

Scientifique,
DENICOTEA
retient nicotine et goudrons et PERMET de FUMER à LOISIR et SANS CRAINTE
OFFREZ fume-cigarettes et pipes DENICOTEA
Cadeaux très appréciés de renommée universelle
EN VENTE : TOUS BUREAUX DE TABAC

LES AMATEURS AVISÉS...
... profitent des ANCIENS STOCKS DE TAPIS PERSANS garantis d'origine des Galeries Barbès 55, Bd. Barbès, Paris, qui ne subissent pas l'augmentation récente du cours des devises et des droits de douane. Plus que jamais, LE TAPIS PERSAN EST UN MERVEILLEUX PLACEMENT, surtout quand il est acheté aux Galeries Barbès à prix de propagande.
Magasins ouverts le lundi



UN DES PREMIERS « TORES » AMÉRICAINS
C'est dans un tube circulaire de ce genre (mais beaucoup plus gros) que les savants de Harwell ont réussi à provoquer la fusion thermonucléaire.

sera acquise »; puis : « *Nous négocierons lorsque les Parlements auront ratifié* »; puis : « *Nous négocierons lorsque le réarmement sera commencé* ». Mais lorsqu'il fut commencé, on décida de ne pas s'arrêter en si bon chemin.

La conférence de Genève, en octobre 1955, ne fut qu'un simulacre : la seule chance d'accord (le plan Eden de « zone de tension réduite ») fut retirée par ses auteurs lorsque les Russes s'y intéressèrent.

Il pourrait en aller de même, cette fois. Déjà M. Macmillan ne préconise une conférence avec l'U.R.S.S. que « *pour fortifier ceux qui faiblissent, pour montrer aux gens que nous avons fait tout notre possible et qu'il est nécessaire de poursuivre sur la voie sur laquelle nous sommes engagés* ».

Il y a deux ans, par leur intransigeance initiale, les Russes avaient facilité l'échec des conversations. Par nécessité ou par sagesse, ils ne renouvellent pas leurs erreurs d'alors. Devant le danger de « guerre automatique » la pression des peuples compte, à l'Est comme à l'Ouest. A la conférence atlantique, cette semaine, ils ont tenu la vedette, obtenu un sursis, infléchi les plans des diplomates vers ce résultat inattendu. Une nouvelle chance historique parait offerte. Ou bien elle sera saisie, ou bien, comme dit le Dr Pickering, « *les survivants du genre humain recommenceront l'âge de pierre* ».

MICHEL BOSQUET.

ANGLETERRE

L'énergie H domestiquée

● ***Les Britanniques ont réussi à contrôler l'énergie thermonucléaire. Et l'eau de mer va devenir un meilleur carburant que l'essence.***

« JE *suis convaincu* », a déclaré récemment un physicien américain à propos de la course au contrôle de l'énergie thermonucléaire, « *que si l'un des concurrents réussit et que ce succès est connu, les autres réussiront à leur tour dans les six mois.* »

Dans la recherche scientifique, en effet, savoir qu'un problème est soluble, c'est l'avoir déjà résolu à moitié. On sait désormais « ce qui doit être trouvé ».

Est-ce pour empêcher les Russes de bénéficier de cet atout supplémentaire que les Américains ont demandé aux Britanniques de tenir secret leur sensationnel succès dans la « domestication de l'énergie H » ? C'est peu probable, car les Russes ont déjà prouvé par diverses communications faites devant des conférences internationales qu'ils étaient aussi avancés que les Occidentaux dans ce domaine. Plus vraisemblablement — comme l'ont écrit les journaux anglais — les Etats-Unis ont craint que l'annonce d'une victoire anglaise dans un domaine où ils ont longtemps prétendu régner ne porte un nouveau coup à un prestige déjà durement touché par les « Spoutniki ».

Le secret, cependant, ne pouvait être gardé longtemps. Dès le 26 novembre, répondant à des questions de l'opposition sur les révélations parues dans plusieurs journaux, M. Macmillan déclarait prudemment :

> « *Je n'ai pas de raisons de penser que nous ne sommes pas les premiers du monde en ce qui concerne ce genre d'expériences.* »

Une réussite extraordinaire

Plus révélateur encore, l'Autorité de l'Energie atomique anglaise annonçait dimanche dernier qu'elle allait créer, sous la direction de Sir William Penney, le « père » de la bombe H anglaise, un nouveau groupe de travail spécialement chargé de passer à la seconde étape, c'est-à-dire d'étudier les possibilités pratiques de l'utilisation de la fusion thermonucléaire contrôlée.

La première étape consistait à provoquer en laboratoire le phénomène de la « fusion lente », qui fournit leur énergie au soleil et aux étoiles. C'est cette étape que les savants de Harwell ont franchie depuis septembre dernier, en réalisant la fusion contrôlée de noyaux de deutérium et de tritium (hydrogènes lourds) à une température d'environ 5 millions de degrés.

Le professeur Harold C. Urey, de l'Université de Chicago, a qualifié l'expérience de Harwell de « réussite extraordinaire ».

La fusion thermonucléaire contrôlée ouvre en effet des perspectives énergétiques prodigieuses. Son carburant, c'est l'eau de mer, ou plutôt le deutérium (hydrogène lourd), qu'elle contient à raison d'un atome de deutérium pour 7.000 atomes d'hydrogène ordinaire. Le rendement de la réaction est tel que le deutérium contenu dans un litre d'eau pourrait libérer plus d'énergie qu'un litre d'essence.

L'utilisation de la fusion thermonucléaire sera d'autant plus intéressante que l'approvisionnement en uranium et en plutonium (combustibles des réacteurs à fission) est limité et que le problème des déchets radioactifs produits par la fission risque de devenir rapidement inquiétant. Le réacteur à fusion ne laissera pas de déchets radioactifs.

Le dégagement d'énergie qui accompagne la fusion de deux atomes n'est qu'un aspect particulier de l'équation fondamentale d'Einstein : E = MC2. Lorsque deux atomes fusionnent pour en former un troisième, la masse du nouvel atome est légèrement inférieure à la somme des masses des atomes qui ont fusionné pour le former. Et la masse « perdue » se manifeste sous forme d'énergie.

La masse d'un atome de deutérium, par exemple, est de 2,0147. Lorsque deux de ses atomes fusionnent (masse totale : 4,0294), ils donnent naissance à un atome d'hélium 3 dont la masse n'est que de 4,0248. L'énergie dégagée est donc égale — selon la formule d'Einstein — à la masse « disparue » (0,0046) multipliée par le carré de la vitesse de la lumière).

Fusion au compte-gouttes

La difficulté vient de ce que la fusion ne peut se produire qu'à des températures très élevées, de l'ordre de 5 à 100 millions de degrés (température du soleil : 20 millions de degrés). Dans la bombe H, la température nécessaire est obtenue pendant une fraction de seconde par l'explosion d'une bombe A et déclenche une réaction de fusion « instable », c'est-à-dire incapable de s'entretenir d'elle-même et dont l'énergie se disperse d'un seul coup.

L'utilisation industrielle de l'énergie H suppose la réalisation d'une fusion « stable », ou « fusion lente », qui s'effectue en quelque sorte « au compte-gouttes » et de façon continue.

Il y a plusieurs années déjà que les Trois Grands de l'énergie atomique (Etats-Unis, U.R.S.S., Grande-Bretagne) travaillent à la réalisation d'un réacteur thermonucléaire expérimental. Dès le milieu de 1951, les Américains ont lancé le « Projet Sherwood », qui n'employait en 1953 que 20 personnes avec des crédits de 500.000 dollars par an, mais qui dispose aujourd'hui de 15 millions de dollars par an et de 500 savants. En Angleterre (où le problème de l'approvisionnement en énergie à bon marché se pose de façon infiniment plus urgente), l'Autorité de l'Energie atomique a lancé un vaste programme qui vient de donner les résultats que l'on sait.

Les Russes, de leur côté, ont prouvé à plusieurs reprises qu'ils étaient déjà très avancés. Le professeur Kurtchatov, en particulier, a stupéfié les chercheurs anglais en leur révélant, en avril 1956, que les savants soviétiques avaient déjà obtenu des températures de près d'un million de degrés

C'est en travaillant selon le même principe que les Russes (et que les Américains), que les Anglais viennent d'obtenir des températures de plus de 5 millions de degrés et la certitude qu'une fusion avait eu lieu dans leur réacteur.

L'effet de pincement

Le problème était de réaliser les températures fantastiques nécessaires à la fusion atomique sans que les parois de l'appareil ne fondent aussitôt. Pour cela, les chercheurs ont utilisé le « pinch effect » (effet de « pincement ») : sous l'action d'une très puissante décharge électrique dans un tube, tous les noyaux d'un gaz ionisé (en l'occurence l'hydrogène) convergent vers l'axe du tube et le gaz se contracte en un « plasma » plus dense que l'eau. Dans un tel plasma, si la chaleur (et par conséquent la violence du choc des noyaux les uns contre les autres) devient suffisamment intense, deux noyaux peuvent fusionner pour en former un troisième, avec perte de masse et libération d'énergie. La décharge électrique créant un champ magnétique très puissant qui empêche les particules entrant en jeu dans la fusion de s'échapper, l'énergie dégagée se conserve et permet à la réaction de s'entretenir elle-même. Une partie de cette énergie seulement parvient à franchir le mur magnétique, sous forme de neutrons (électriquement neutres) projetés à grande vitesse, de lumière et de rayonnement thermique.

Dans le réacteur thermonucléaire de l'avenir, les neutrons libérés pourront être utilisés pour transmuter de l'uranium 238 ou du thorium inerte en matière fissile (comme dans les réacteurs à fission). Le rayonnement thermique pourra servir d'autre part à chauffer un liquide et à actionner une turbine. Plus intéressante encore sera la possibilité d'obtenir directement un courant électrique en plaçant le réacteur lui-même dans le champ d'un électro-aimant.

Si lointaine que soit encore la mise au point d'un tel réacteur, le succès des savants britanniques a prouvé qu'il sera possible d'obtenir un jour les températures de plusieurs dizaines de millions de degrés nécessaires pour provoquer une réaction de fusion continue.

En France, avec des crédits minimes, les chercheurs ont réussi à obtenir des émissions de neutrons (donc de la fusion) par des décharges de 50 à 100.000 ampères dans un gaz ionisé. Mais ce n'est qu'une toute première étape et il ne semble pas que l'on songe à leur donner les moyens nécessaires pour pousser plus loin ces expériences. La fabrication de cinq bombes A (type Hiroshima) d'ici 1960 préoccupe davantage le gouvernement français, qui vient d'ailleurs d'amputer de 4 milliards le budget de la recherche atomique.

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
PARDESSUS ET AUTO-COATS
IMPORTATION ANGLAISE ET ITALIENNE
38-40, avenue Victor-Hugo
POL. 36-72

Problème bureaux...
SOLUTION AIGLE
Demandez conseil à nos techniciens qui connaissent à fond les besoins des entreprises et qui sauront adapter les moyens de l'organisation moderne à votre problème particulier.
★ 2.200 m2 d'exposition
★ 700 modèles toujours en magasin
★ Une solution pour chaque problème pour chaque budget
MÉTAL EAGLE BOIS
AIGLE

COMMENT NOUS ALLONS

par ALBERT DUCROCQ

Les savants soviétiques viennent de faire connaître les résultats de l'exploration de l'espace par les deux premiers spoutniks. Ils sont formels sur un point au moins : la route de l'espace est libre, tous les dangers qui y guettent l'homme — manque de pesanteur, rayons cosmiques, météorites, etc. —, pouvant être efficacement combattus. Albert Ducrocq, le jeune savant français qui s'est spécialisé dans les domaines de l'électronique, de l'astronautique et de la cybernétique (1), publie maintenant aux Editions Julliard un ouvrage consacré à la conquête de l'espace par l'homme : La Route du Cosmos (2). *Dans le dernier chapitre de cet ouvrage, Albert Ducrocq, dépassant les études d'anticipation qui se bornaient à projeter dans le futur nos connaissances actuelles, examine si l'exploitation, la colonisation des planètes est possible. Une « union minière terro-martienne » existera-t-elle un jour ? L'homme trouvera-t-il des « raccourcis » pour organiser la vie là où elle n'existe que virtuellement ? Voici une première étude scientifique de ces projets d'avenir.*

PROJETER le présent dans l'avenir, voilà en quoi a principalement consisté jusqu'ici l'anticipation scientifique. Il s'est ainsi formé pour les voyages interplanétaires une imagerie d'Épinal qui a peu varié depuis Jules Verne : pilotes aux commandes d'astronefs compliqués, scaphandriers en combinaisons d'amiante descendant de leur fusée sur la Lune au moyen d'échelles métalliques, colonisateurs coiffés de bocaux à poissons rouges défrichant la planète Mars... Même certaines anticipations prévoient la conquête des galaxies, sans trop se soucier du fait qu'en s'y rendant à la vitesse de la lumière, on mettrait tout de même quatre ans pour atteindre Alpha du Centaure.

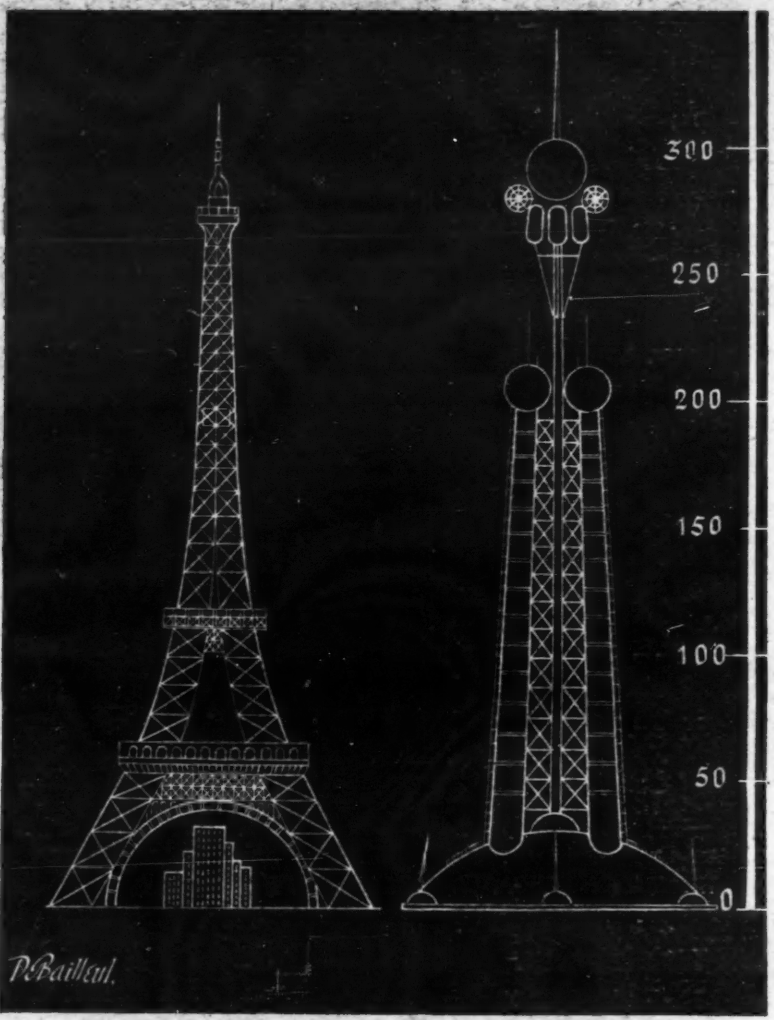
Le grand public s'avise que cette conception pourrait bien n'être, à la lumière des récentes découvertes, qu'une vue de l'esprit, d'un esprit insuffisamment informé.

Le cerveau humain est trop lent

Avec la propulsion atomique ou, encore mieux, photonique, le problème du « retour » à la Terre peut être soulevé : il n'est en aucun cas question de demander à des hommes de « piloter » des astronefs. La manœuvre des engins interplanétaires doit être, en effet, acquise avec une promptitude et une précision que seules des calculatrices électroniques connectées à des dispositifs asservis sont en mesure d'assumer. Alors que l'homme est, déjà aujourd'hui, incapable de conduire un avion à réaction, toute la tendance de l'aviation consistant à donner une part de plus en plus grande aux services opérant au sol, comment espérer raisonnablement qu'un homme puisse piloter une fusée interplanétaire alors qu'il faut trois minutes pour faire le point dans notre milieu terrestre à trois dimensions et 1/5 de seconde pour réagir ? Comment cela serait-il admissible sur un engin filant à 10 km à la seconde. comment imaginer un homme calculant automatiquement un freinage par contre-réaction, freinage dont on sait l'extrême délicatesse ?

C'est que le cerveau humain est trop lent.

Lorsque les problèmes de conditionnement physiologique auront été réglés, l'homme prendra certes place un jour dans des fusées interplanétaires, en scientifique désireux de prendre directement contact avec d'autres mondes, en maître d'œuvre désireux de s'assurer l'exécution de ses directives, jamais en pilote. Ce pilote, ce sera la cybernétique, l'art des cerveaux artificiels.



LA FUSÉE PHOTONIQUE SERA PLUS HAUTE QUE LA TOUR EIFFEL
Propulsée par émissions de photons, elle pourra théoriquement se déplacer à une vitesse proche de celle de la lumière.

Le « défrichage » électronique

Si l'on s'en fait encore une image naïve, rien n'interdit d'envisager une véritable colonisation d'autres mondes. On pourra installer des centres conditionnés sur des planètes sans atmosphère, créer des atmosphères artificielles et même déformer les trajectoires des planètes.

Est-ce là le véritable but de l'astronautique ? Non. Ces vues ne reflètent qu'un aspect mineur de la réalité de demain ; elles méritent, elles aussi, le reproche de la plupart des anticipations : imposer à une vie future les préoccupations du moment.

L'humanité à venir cherchera, certes, à exploiter les possibilités remarquables des autres mondes, mais pas dans le sens limité seul visible aujourd'hui.

Comment les exploitera-t-elle ?

Grâce, encore, à cet esclave multiforme qu'est la cybernétique.

Ce « défrichage », cependant, d'une audace titanesque, ne méritera que bien peu le sens qui fut le sien jusqu'aujourd'hui.

Les pétroles vénusiens...

Notre Terre est intéressante pour le défricheur par le travail effectué sur elle au cours des millénaires par l'énergie solaire, par les actions et les réactions engendrées dans la continuité de l'influence solaire.

Supposer sur la Lune, Mars ou ailleurs des processus identiques est absurde : là où la vie n'a pas apparu, ne doit-on pas conclure qu'il n'y a, d'abord, aucune chance de trouver des gisements ? Et c'est là que se trouve la vraie question : n'y a-t-il pas eu, sur les autres planètes, d'autres processus d'organisation ? N'y aurait-il pas sur Vénus un équivalent inconnu de nos pétroles ?

Si nous regardons les autres mondes, nous notons tout de suite qu'ils sont aussi exposés, au moins dans notre système, au rayonnement solaire. Ce rayonnement est reçu de façons différentes, avec des intensités plus ou moins grandes selon les distances, et des alternances fort variables selon la durée respective des jours et des nuits. Le cas extrême nous est fourni par Vénus et Mercure, qui présentent au Soleil toujours le même hémisphère.

Comment agit, là-bas, ce rayonnement solaire ? Il chauffe une matière qui, à son tour, rayonne et conduit la chaleur : il dilate le sol, et à ne considérer que le cas proche de la Lune, on s'est peu posé de questions sur des écarts de température atteignant 200° entre le jour et la nuit : quel travail mécanique cela ne représente-t-il pas ! Et ce rayonnement n'a-t-il pas d'autres répercussions ? Il est impensable que, après avoir dressé un tableau de toutes les actions qu'il déclenche sur un monde donné — et directement ou indirectement, elles sont nombreuses — on ne trouve pas un lien qui les unisse; lien qui suffise à transformer une action en rétroaction, c'est-à-dire pour provoquer un système d'organisation.

En ce sens, la grande tâche de l'ère de l'exploration doit être de nous renseigner sur les organisations naturelles existant déjà sur les autres mondes et de nous indiquer les modalités d'une organisation terrienne qui se superposerait à celles-ci.

Après avoir découvert l'Amérique, les hommes y construisirent New York.

Mais voyons le sens de notre action sur les autres mondes.

L'Union Minière Terro-Martienne

Peut-on concevoir des « usines » sur les autres mondes ? Si c'est pour une phase ultérieure, offerte à l'équipement des autres mondes, assurément. Tout projet envisagé sous cet angle ne peut être, actuellement, que dépourvu de fondement, étant donné que nous ne savons pas ce que nous trouverons ailleurs.

Si l'on envisage, en revanche, ces usines pour un ravitaillement de la Terre, on ne peut éviter l'absurde — si tant est que ce mot ait une teneur dans un domaine pareil — que dans la mesure où la matière à transporter représente une faible masse. C'est-à-dire que l'Union Minière Terro-Martienne devrait prospecter un minerai particulièrement précieux. Un autre monde offrirait des conditions particulièrement intéressantes pour une industrie « locale », ces conditions étant la faible pesanteur, l'obscurité, l'absence d'atmosphère conjuguée avec une température très basse.

Posons-nous d'abord la question : ne peut-on pas provoquer sur un autre monde une organisation provoquant une rétroaction, à partir d'une action initiale humaine ? C'est-à-dire : ne serait-il pas possible de susciter des réactions en chaîne sur le plan physique, chimique, végétal ou biologique, pour ne citer que ces domaines, dans un sens qui nous serait favorable ?

L'apparition de la vie sur la Terre s'opéra selon un processus facile à reproduire en laboratoire : la synthèse d'acides aminés (acides élémentaux qui sont à la base de la formation des protéines) par les rayons solaires. Ces acides aminés possèdent la propriété de s'unir les uns aux autres pour donner naissance à des chaînes. Dans ces chaînes, certains systèmes favorisent la synthèse d'autres chaînes, et ainsi de suite à l'infini. En bref, si l'on donne les acides aminés comme une usine chimique, on peut se représenter l'apparition de la vie comme la fabrication d'une usine par une autre usine.

Précisons qu'il s'agit d'usines « souples », les chaînes d'acides aminés étant modifiées par les milieux ambiants, tandis qu'une indétermination subsiste dans la reproduction. Il en est ainsi résulté des usines dérivées, aboutissant à des formules extrêmement complexes. Parmi ces formules subsistaient celles qui étaient, évidemment, les plus adaptées à leur milieu, les mieux à même de lutter contre les hasards de ces milieux. De diversification en diversification, la nature en arriva à l'homme.

L'exemple de la pomme de terre

Si des processus semblables ne se sont pas déroulés sur d'autres planètes, c'est qu'une condition initiale fit défaut : là, par exemple, l'atmosphère se dissipa trop tôt, ici il n'y avait pas d'eau ou bien la température était trop basse ; ailleurs, la température était trop haute et la dissociation des chaînes d'acides aminés l'aurait emporté sur la reproduction, etc.

Toutefois, ces déclenchements chimiques ne deviennent-ils pas possibles sur les autres mondes à l'heure actuelle s'ils ne peuvent s'amorcer d'eux-mêmes, faute d'une première « boucle d'organisation », ne pourrions-nous pas les susciter ?

Autrement dit, il faut considérer comme possible et fort important qu'une action de l'homme, même exercée à doses infimes, sur les milieux extra-terrestres puisse mettre en marche un prodigieux processus d'organisation qui, sans être la réplique de la vie, serait caractérisé par l'acquisition automatique de perfectionnements.

(1) Voir « L'Express », n° 329 : *Le Secret du succès russe* ; n° 333 : *L'An I de l'univers.*

(2) *La Route du Cosmos*, 200 pages. 540 francs.

COLONISER LES PLANÈTES

Ces adaptations ne sont pas, de prime abord, impossibles; nous en avons eu la preuve sur la Terre : des conditions spécifiques ne suffisent pas à enfermer des êtres vivants dans leurs barreaux. La pomme de terre, importée d'Amérique, prospère en Europe, le cheval était inconnu en Amérique avant Colomb, et le lapin en Australie avant la colonisation de celle-ci ; la vie, même différenciée, n'est pas aussi étroitement soumise à des limites de température qu'on le supposerait généralement : certains batraciens vivent dans des eaux à 70° et le manchot couve son œuf par — 50°.

Rien n'interdit de penser que, si nous étions intervenus sur d'autres mondes il y a un milliard d'années, nous n'aurions pas, grâce à cette impulsion, fait en sorte qu'ils soient les sièges de vies différentes.

Actuellement, et sur le plan scientifique, il est d'une importance énorme de décider si, oui ou non, une intervention de cet ordre peut porter des fruits. Certes, il serait hasardeux et trop long de prétendre reprendre toutes les étapes d'une évolution. La nature mit quelque deux milliards d'années à effectuer le travail d'organisation qui a abouti à la civilisation moderne à partir des chaînes d'acides aminés. Disposant de l'outil-pensée, on peut se hasarder à supposer que cette civilisation est à même de prendre des raccourcis ; l'ingénieur sait que, lorsqu'il faut concevoir une machine pour exécuter des actes assumés auparavant par des êtres humains, la plus mauvaise solution pratique consiste, en général, à « copier » les moyens de cet être vivant. C'est le schéma de l'action qu'il convient d'imiter, en utilisant pour sa réalisation matérielle des moyens beaucoup plus appropriés. Ainsi, lorsqu'il s'agit de produire un travail mécanique, un moteur est incomparablement plus efficace qu'un muscle, tandis que, pour manipuler des informations selon un programme donné, une calculatrice électronique fonctionnera des centaines de fois plus vite qu'un cerveau humain.

La Terre, cerveau du système solaire

La politique industrielle que tous les pays ont adoptée ces dernières années sous le nom d'automation a pour objectif de produire et de distribuer automatiquement tous les biens nécessaires à la vie des hommes.

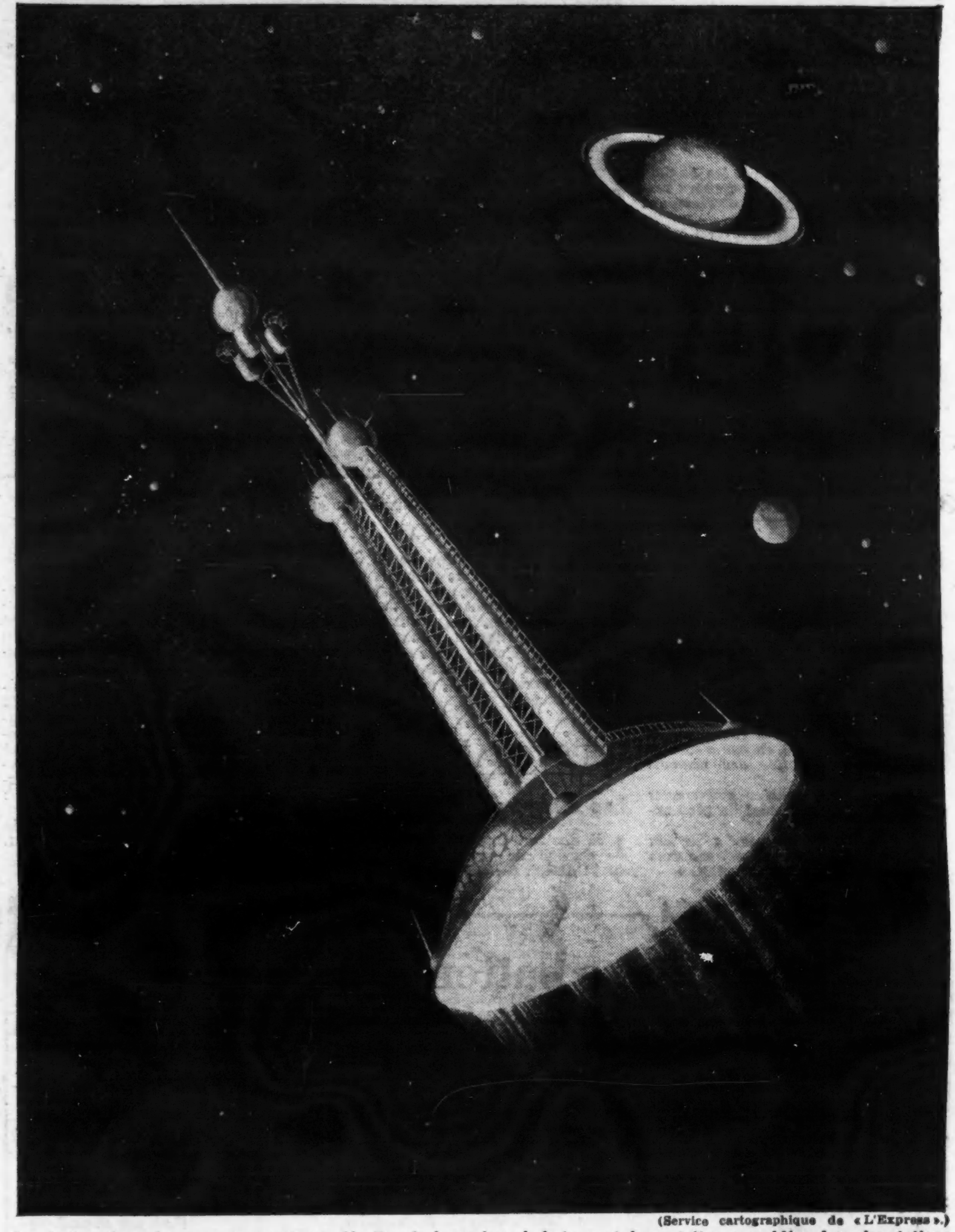
Projeté dans l'avenir, le but de l'automation est ainsi « radiographié » : faire en sorte que, à l'instar des plantes qui poussent à la surface de la Terre dans le cadre d'un remarquable automatisme biologique, tout ce qui est nécessaire à la vie d'un homme civilisé soit élaboré avec un automatisme comparable.

L'exécution de ce projet ne va pas, considéré sous un grand angle, sans une mise en ordre et une synthèse automatique de nos connaissances relatives à l'univers. Sans que l'homme perde son initiative, il pourra atteindre à une connaissance — et à une action — beaucoup plus rapide et plus élevée de cet univers.

Apparemment, la première perspective est dénuée de sens, privée de la présence humaine. La seconde laisse entrevoir la possibilité de créer, à partir d'un monde vierge, une unité humaine. A l'encontre de l'image naïve qui peuple les planètes désertes d'hommes acclimatés, la solution la plus logique sera de constituer sur ces planètes un ensemble de réseaux à l'échelle de celles-ci, et commandés de la Terre, qui devient ainsi une sorte de cerveau du système solaire.

Les cerveaux à l'ombre des planètes

Sur la Terre, le processus d'organisation qui, parti d'une vie inférieure, a abouti à notre civilisation, s'est développé sous la conjonction de l'énergie et d'un facteur qu'on peut appeler « de structure » et qui, en cybernétique, s'appelle l'information. Le rayonnement solaire produisit l'énergie : la faculté de reproduction d'une chaîne d'acides aminés produisit l'information, c'est-à-dire encore : le facteur qualificatif, l'esprit ordinateur, architectural. Responsable de la mise en forme déterminée de la matière, ce facteur offre d'abord le reflet du monde extérieur, puisqu'il est modifié par lui, puis de l'univers. De même, l'architecture d'une maison reflète les traditions de sa ville, de son pays, puis de l'univers entier, ce qu'on appelle un microcosme.



(Service cartographique de « L'Express ».)

Les fusées photoniques ne pourront pas décoller de la surface de la terre et devront être assemblées dans des stations de l'espace. Elles permettront d'entreprendre des expéditions au-delà du système solaire, expéditions impossibles avec la propulsion chimique ou même atomique.

L'énergie a tendance à « dissoudre » ses structures : une température trop élevée dissocie de cette façon le carbone 12 en trois atomes d'hélium ; elle les « tue » pour aboutir à des isotopes ou à des corps morts ; le fer est, par exemple, le dernier état d'une chaîne de transformations chimiques qui se sont succédé dans les étoiles.

On peut donc supposer que sur les planètes trop proches du Soleil et surchauffées, il ne subsiste plus que des structures « mortes », aucunement comparables à celles qui ont apparu dans les conditions tempérées de la Terre, à la faveur de l'équilibre énergie-information, et qui sont les règnes animal et végétal.

Ces structures mortes, peu différenciées, pourraient, dans l'éventualité d'une colonisation interplanétaire, être soumises à une information dont la Terre serait le cerveau, les bras se trouvant sur les planètes distantes.

Exposés à une insolation trop violente, ces bras, ou centres télécommandés, courraient le risque d'être grillés. Dans le cas particulier de Vénus, cette planète présente au Soleil une même face, brûlante, tandis que l'autre, dans la nuit éternelle, baigne dans des froids peu éloignés du zéro absolu. Or, les organes de télécommande exigent des températures basses qui, par l'intermédiaire de champs magnétiques, par exemple, règlent leur superconductivité.

Le véhicule nommé Logique

Si l'on met au point un processus d'autoconstruction d'éléments superconducteurs — et il n'est pas déraisonnable d'imaginer des machines fabriquant d'autres machines — on peut installer ainsi ces cerveaux distants à l'ombre des planètes.

Le plus extraordinaire réside certainement dans la révolution intellectuelle que provoquera pareille entreprise. Il n'est pas de hasard en science ; et ce n'est pas par la volonté de ce « dieu aux yeux d'ivoire » que l'astronautique voit le jour au moment où la cybernétique ouvre les perspectives des organisations artificielles.

Ces perspectives-là sont aussi vertigineuses que la foncée d'une fusée photonique vers Alpha du Centaure ou Véga de la Lyre. C'est dans l'exploration du mécanisme de la pensée que l'homme trouvera les modèles d'organisation artificielle qui le libéreront de la Terre et du système solaire.

L'univers de la pensée reste celui dont les révélations sont, aujourd'hui, les plus extraordinaires. Il n'exige, pour son exploration, ni cyclotron ni fusée, mais un seul véhicule nommé Logique.

ALBERT DUCROCQ.

NE SOYEZ PLUS
SOURD
Améliorez votre audition, même très déficiente, avec les Micro-Tympans "WEIMER" SANS PILE NI FIL. Éliminent les bourdonnements. Notice illust. gratuite et attestations.

ROUFFET et Cie, serv. VA
3, rue Galliéni - MENTON (A.-M.)

MONTY
TAILLEUR-CHEMISIER
vous offre une sélection de
CADEAUX INEDITS
MAGNIFIQUES CHEMISES en POPELINE d'ALSACE, SOIE et NYLON
PYJAMAS rayures exclusives
ECHARPES importation anglaise
CEINTURES nouveau style à votre chiffre
ROBES DE CHAMBRE façon tailleur
CRAVATES et ARTICLES EN DAIM
23, av. Victor-Hugo (PAS. 83-19)

ALCOOL

La « gueule de bois » et la vitamine B6

LA « gueule de bois » est le « drame » des lendemains de fête. Les héros de romans policiers la soignent à coups de whisky. D'autres, moins entêtés, donnent leur préférence à des comprimés effervescents où l'aspirine et le bicarbonate de soude se partagent la tâche.

Depuis quelques années les Anglais faisaient allusion aux propriétés magiques d'une injection intraveineuse de vitamine B6.

Cet effet a été vérifié. Il n'est même pas nécessaire de recourir à la voie intraveineuse et la prise de comprimés de vitamine B6 « avant », augmenterait considérablement la tolérance à l'alcool (et on sait que cette tolérance diminue en raison des conditions de la vie moderne).

La vitamine B6 semble même avoir la propriété de faciliter la désintoxication alcoolique et de diminuer le besoin.

Noël approche. La meilleure solution reste, quand même, de boire raisonnablement.

SUZANNE FLON

GALLA PLACIDIA

Des beautés si proches...

TORTURES

La victoire de M. Soustelle

M. SOUSTELLE a gagné.

Trois propositions de loi, et deux rapports pendant la deuxième législature, trois rapports pendant la troisième législature, en tout huit offensives, à l'Assemblée nationale, lui ont permis, avec l'aide de ses amis, de faire passer une loi qui lui tenait particulièrement à cœur et qui tendait « à modifier et à compléter la loi du 2 janvier 1850, *en vue d'assurer la répression effective des mauvais traitements...* »

De la part d'un ancien gouverneur général de l'Algérie, quoi de plus naturel ?

Terminons sa phrase : « *...la répression effective des mauvais traitements envers les animaux.* »

Grâce à l'intervention de M. Soustelle, « les courses de taureaux et les combats de coqs ne pourront reprendre là où ils étaient tombés dans l'oubli. Les interruptions éventuelles de ces combats devant nécessairement être dues à l'état de force majeure, tel que les deux dernières guerres... »

Les taureaux d'Algérie vont être bien contents.

PSYCHANALYSE

Les « happy few »

LE docteur Duchêne, directeur du service de prophylaxie mentale de l'O.P.H.S. (Office public d'hygiène sociale), a calculé qu'un psychanalyste qui travaillerait 8 heures par jour, 6 jours par semaine et qui verrait chacun de ses patients pendant 45 minutes, trois fois par semaine pendant deux ans, ne pourrait analyser en 40 ans de vie professionnelle que le nombre ridicule de 400 malades.

Dans la réalité, étant donné la longueur habituelle d'une analyse (qui s'étend en principe sur plusieurs années) et l'impossibilité pour le médecin de voir régulièrement 11 malades par jour, cela signifie que chaque psychanalyste voit, au cours de sa carrière, beaucoup moins de patients : une centaine à peine.

Or les psychanalystes français de toutes tendances sont moins de cent. A eux tous ils ne verront jamais, en 40 ans, que 10.000 malades.

Ils affirment pourtant qu'une personne sur dix au moins aurait besoin d'une analyse.

On a tenté de résoudre ce problème. En Amérique, avec bien des excès. En Angleterre, avec plus de souplesse. Un certain nombre d'organismes travaillent sous une direction psychanalytique comme, par exemple, le « Family Discussion Bureau » (consultations pour conflits conjugaux). Il semble que ce soit un succès.

Ne serait-il pas souhaitable, en tenant compte de ces expériences, que le médecin praticien soit mieux averti de certaines techniques, de certaines manières de penser la maladie et le malade ? C'est ce que tente de réaliser un psychiatre anglais — Balint. Il est vrai que, comme le disait au docteur Duchêne un médecin anglais, les structures administratives britanniques sont illogiques mais efficaces.

Les structures administratives françaises sont logiques mais inefficaces.

FORUM

Les étudiants se battent pour leurs cadets

par PIERRE-YVES COSSÉ *président de l'Union Nationale des Etudiants de France.*

P.-Y COSSÉ

LE jeudi 12 décembre, grève quasi totale des étudiants. Il ne s'agissait pas d'un mouvement revendicatif comme les autres : une grève d'étudiants conserve un caractère exceptionnel. Les étudiants ne sont pas des salariés. La grève n'est pas dirigée contre les « patrons » qui, en l'occurrence, seraient les professeurs ou les doyens.

Au contraire, les syndicats enseignants appuyaient un mouvement dont l'un des objectifs était la revalorisation de la fonction enseignante. Dans plusieurs villes, des professeurs d'enseignement supérieur ont pris eux-mêmes la tête des défilés, tandis que d'autres faisaient ce jour-là pour quelques étudiants non grévistes un cours sur le « devoir de solidarité ». Alors le mouvement était dirigé contre le ministre ? Même pas. Le conflit dépassait la personne du ministre et d'ailleurs l'U.N.E.F. ne venait-elle pas de soutenir la position ferme qu'il avait prise contre la réduction des crédits de l'Education nationale ?

Et pourtant il s'agit bien d'une grève. Elle trahissait le mécontentement des étudiants contre leurs conditions d'études et de vie.

Dernier espoir

Un ministre vient d'éviter une catastrophe en obtenant le maintien des 150 milliards d'engagement de crédits pour les constructions scolaires, mais l'on ne peut oublier que d'après la commission qui prépare le troisième plan de modernisation et d'équipement, 200 milliards de crédits sont indispensables — et cela sans tenir compte de la hausse des prix.

C'est contre tout un système politique qui n'a pas encore compris que l'on ne peut retarder les investissements dans le domaine de l'enseignement que les étudiants s'élèvent. La jeunesse n'arrêtera pas de grandir pour faire plaisir aux financiers qui ont décidé d'étaler dans le temps des dépenses indispensables.

Les étudiants mettent leur dernier espoir dans l'opinion et particulièrement dans celle de la jeunesse qui s'est beaucoup éveillée à ces problèmes depuis quelques années. Seule l'opinion peut imposer au Parlement et au gouvernement la conviction que les problèmes d'éducation sont de première urgence. Les étudiants et les professeurs ont le devoir de populariser cette idée. Le débat sur la Réforme de l'Enseignement doit sortir des cénacles où il sommeille ; les craquements qui vont se faire sentir dans notre enseignement rendront sensibles l'ensemble des familles au drame de l'école.

Mais la grève du 12 avait d'autres originalités. Elle était d'abord profondément désintéressée. Même si les conditions de vie des étudiants devaient être améliorées rapidement, beaucoup d'étudiants grévistes n'en profiteraient pas, car ils auraient déjà quitté l'université. Ils ne se battent pas pour eux-mêmes, mais pour ceux qui leur succéderont.

De plus, des objectifs de la grève dépassaient les revendications propres des étudiants puisqu'ils portaient sur l'ensemble du budget de l'Education nationale — et particulièrement sur les crédits de constructions scolaires — et sur la réforme de l'enseignement. La génération actuellement dans l'université est une génération intermédiaire qui a pour mission de préparer les nouvelles structures qui devront accueillir d'ici dix ans une jeunesse universitaire qui aura plus que doublé.

Pas un monôme

Aussi la réforme et la démocratisation de l'enseignement sont-elles un des thèmes essentiels rappelés constamment par l'U.N.E.F. La grève du 12 montre que les étudiants ne pratiquent pas un corporatisme de privilégiés — puisque c'est relativement être un privilégié que de parvenir aujourd'hui à l'université — mais un syndicalisme largement ouvert aux réformes et qui défend aussi l'intérêt de ceux qui n'ont pu, par suite d'une sorte de ségrégation sociale, bénéficier de l'enseignement supérieur. Si ces objectifs sont l'indice de la maturité du monde étudiant, la réalisation de la grève en est un autre.

Jamais autant de manifestations d'étudiants ne s'étaient déroulées dans une seule journée en province, et avec une telle ampleur. Près de 4.000 étudiants à Rennes, plus de 1.500 à Strasbourg, Nancy, Lyon... ont défilé généralement dans le silence avec des banderoles qui rappelaient leurs mots d'ordre. Aucun incident n'a été signalé et ce sont les étudiants eux-mêmes qui se sont chargés du service d'ordre. Cela déçoit peut-être les partisans des monômes traditionnels. Ils existent toujours, mais ne se déroulent pas dans des journées aussi graves.

Devant la relative passivité de l'opinion publique, des jeunes ont montré qu'ils gardaient un sens de l'intérêt général et qu'ils croyaient dans la force d'une action unie.

BEAUTÉS

La robe-sac de Mrs Pepys

«MA *femme, aujourd'hui, a mis sa première robe française qu'on appelle un sac, et qui lui va très bien.* »

L'Anglais qui note cela dans son journal intime n'est pas, comme on pourrait le croire, l'un de nos contemporains. Il s'agit du célèbre Samuel Pepys et sa remarque est datée de 1669. La robe-sac déjà...

C'est que les modes, si elles passent, reviennent : les Siciliennes portaient des bikinis il y a 1.500 ans, les crinolines faisaient fureur en Grèce deux millénaires auparavant, et les chignons séduisaient, en Sardaigne, au début de notre ère.

Madge Garlan, qui consacre un livre, *Changing face of beauty*, à l'évolution des modes, a illustré par des documents troublants l'éternel retour de certains types de beauté. Qu'entre temps on eût peut-être dédaignés.

N'est-il pas surprenant, ainsi, de confronter Simonetta qui, il y a cinq siècles, posait pour Botticelli et Lisa Fonsagrives, cette cover-girl suédoise

COVER-GIRL A LA MODE

Si lointaines ?

MODÈLE DE BOTTICELLI

que les photographes américains s'arrachent ? Et que dire de l'étonnante ressemblance de Suzanne Flon et de l'impératrice byzantine Galla Placidia ?

L'important, pour être classée « jolie femme », serait-il d'abord de tomber au bon moment ?

SPORTS

Le droit prime la force

UNE Fédération sportive a-t-elle le droit d'empêcher un athlète professionnel de gagner sa vie en exerçant son métier ?

Les juristes se posent cette question.

Deux incidents récents les ont troublés :

- Abdesselem, footballeur nimois, avait gagné un surnom sur les terrains : « le matraqueur ». Il a été suspendu pour deux ans parce qu'il avait frappé un arbitre. Le voici donc privé de son gagne-pain.
- Hassenforder, la « forte tête » du cyclisme français, s'était, au milieu d'une épreuve, arrêté de pédaler. « J'étais fatigué », dit-il. Néanmoins il réclama son cachet. Les organisateurs renâclant, Hassenforder s'arma d'une bouteille pour les convaincre. La Fédération de Cyclisme le suspendit pour sept mois. Hassenforder ne pouvait plus faire son métier.

C'est justement l'affaire Hassenforder qui a tout déclenché.

Un avocat parisien, amateur de football et de cyclisme, Me Chatillon, ayant lu le compte rendu de l'incident, écrivit à *L'Equipe* pour signaler qu'on pouvait se demander si la Fédération avait le droit d'interdire à Hassenforder de courir.

Sa lettre fut transmise à Bobet, président de l'Union des Cyclistes Professionnels Français, qui est en fait le syndicat des coureurs.

Et, quelques jours plus tard, Me Chatillon recevait la visite du frère de « Louison » — Jean Bobet est l'intellectuel de la famille et le secrétaire de l'Union des Cyclistes.

A la suite de cet entretien, les coureurs décidaient d'établir une convention collective pour sauvegarder les droits des « travailleurs du dimanche ».

On en est là.

— *Les « pro » doivent être défendus par le ministère du Travail*, dit Me Chatillon, *même s'il existe une faute réelle on n'a pas le droit d'empêcher un homme de faire son métier.*

Et s'il a commis un délit, il suffit de le poursuivre en justice pour coups et blessures.

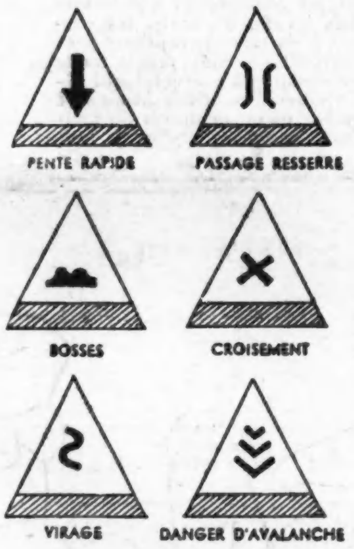
CATCH FEMININ

La femme-catcheur Cora Kohr est une épouse remplie d'attentions. Pour ne pas réveiller son mari en sursaut lorsqu'elle regagne, tard dans la nuit, le lit conjugal, elle fait toujours appel pour s'éclairer à la douce lumière d'un boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

SKI

Cinq jours de neige

TRENTE trains réguliers, quarante-neuf trains supplémentaires partiront samedi prochain de la gare de Lyon. Une seule direction (pour la majorité des voyageurs) : celle des



DE NOUVEAUX SIGNAUX SUR LES PISTES

Buvons un coup...

stations de sport d'hiver. L'année dernière, 299.000 personnes avaient franchi les guichets de la gare de Lyon du 15 au 23 décembre.

Le chiffre ne sera pas, estiment les spécialistes, dépassé cette année.

La « saison » pourtant s'annonce bien. Les 17.096 chambres des hôtels de sports d'hiver homologués par la Direction du Tourisme — sans parler des dortoirs — sont en effet louées pour la période des fêtes. En Haute-Savoie, département qui détient le record de l'hébergement (6.996 chambres) et en Savoie (2.041 chambres), les hôteliers pratiquent cette année le « tout compris » qui attire la clientèle étrangère. La durée moyenne du séjour aux sports d'hiver des Français est de 5,3 jours et celle des sportifs étrangers est supérieure (6,9 jours) pour les Belges.

Nouvelle station de sports d'hiver : Tignes.

Tignes, la « station que renaît », a été construite à quelques kilomètres du Tignes qui, en avril 1952, a été recouvert par un lac de 270 hectares. Pour éviter la destruction de leur village, les Tignards luttèrent désespérément pendant six ans, faisant alterner les requêtes devant le Conseil d'Etat et les charges de plastic.

L'émotion causée par le « sacrifice d'un village sur l'autel de l'E.D.F. » fut largement exploitée par la presse. L'inauguration du barrage — un ouvrage de 180 mètres de haut qui reçoit au printemps et pendant l'été l'eau de la fonte des neiges — se déroula au mois de juillet 1953. Les 497 Tignards, indemnisés, « s'expatrièrent ».

Beaucoup d'entre eux sont venus habiter la nouvelle station où neuf hôtels sont prévus. Quatre sont installés et sept pistes viennent d'être balisées.

Le balisage des pistes de ski transformera les champs de neige en « autoroutes ». Pas seulement à Tignes. Dans toutes les stations, les pistes, comme les nationales, seront bordées de panneaux. Détail : ces panneaux seront ornés de publicités pour des marques d'apéritif.

Ce balisage, expérimenté depuis plusieurs années, s'étend actuellement aux « neiges » de plusieurs pays européens. Entre autres en Suisse.

A Gstaad, les balises de signalisation porteront sans doute de la publicité pour les bijoutiers. (C'est à Gstaad, notons-le, que s'est créé l' « Eagle Ski Club », une association « mondaine et sportive » qui compte dès maintenant près d'une centaine de membres à vie, qui ont payé 490.000 francs le droit de s'inscrire à ce club.)

EN JUSTICE

La fille du juge de paix

TREIZIEME chambre correctionnelle. Une audience comme les autres avec son lot de souteneurs, de petits escrocs pas plus fiers ni repentants les uns que les autres. Simplement résignés. Le président aussi est résigné. Il sait qu'on va nier ou ergoter. Mais il a étudié les dossiers. Il a déjà sa petite idée. Le reste dépend maintenant d'un visage, d'une attitude, de l'un de ces cris qui parfois s'échappent d'un prévenu, et en font un cas.

Un visage ? Justement en voici un : celui d'Antoinette P... Elle a soixante-douze ans. Elle affiche ce maintien humble et craintif de ceux pour qui la comparution est déjà la marque de l'infamie.

Que peut-on faire ici à soixante-douze ans ? Antoinette P... n'a jamais été condamnée, et la voilà poursuivie pour vol. Sept volumes pris à la Bibliothèque Nationale, revendus à un libraire pour quelques francs. Il fallait en avoir besoin.

Elle en avait besoin. Autrefois, elle était la fille d'un juge de paix. Elle a été ensuite mariée convenablement. Elle savait ce qu'étaient les livres. Il y avait chez elle une belle bibliothèque. Elle l'a vendue parce que son mari était mort et que la retraite qu'on lui versait ne suffisait pas.

Le produit des livres dépensé, l'appartement quitté pour la chambre d'hôtel meublé. Antoinette P... n'avait plus que sa retraite et ses souvenirs. Un jour, la retraite tarda à arriver. Antoinette P... n'avait plus rien. L'idée lui est venue d'aller prendre sept livres à la Nationale.

Elle ne dit rien. C'est le président, c'est l'avocat qui exposent tout cela. Trois mois de prison avec sursis, et 46.000 francs à payer à la Bibliothèque qui a récupéré ses livres, mais a dû débourser la somme pour les remettre en état.

⁂

Antoinette P... s'en va plus ridée que jamais dans sa courte veste, les mains cachées dans les poches. Riolacci la remplace.

Riolacci est également un délinquant primaire. Il a cinquante-cinq ans. Il est bien vêtu. Pas prospère mais aisé. Ses souliers pointus, reluisants, dénoncent sa coquetterie.

Profession ? Hôtelier. Délit ? Reconstitution d'une maison de tolérance. Riolacci plaide non coupable mais sans émouvoir.

Le président, d'ailleurs, ne semble pas décidé à s'en laisser conter.

En tout cas l'hôtelier s'accroche à sa thèse :

« L'hôtel ? Eh ! oui, il « faisait du rendez-vous ». Mais quand je l'ai pris en 1948 c'était surtout pour le logement. Ça, je reconnais qu'il y a un bar et que nous sommes à Montmartre. De là, à dire : maison de débauche ! c'est comme tous les bars de Montmartre après dix heures du soir. »

Riolacci se veut honnête homme. Que des couples se soient formés ? C'est possible. Ce n'est pas défendu. Riolacci ne savait rien. Il ne savait qu'une chose :

« Les clientes, c'était des entraîneuses de Tabarin. Elles venaient dans cet hôtel de tout temps. Alors ? »

Il ne dit pas qu'il mourait de faim. Mais presque.

Cependant il a pu s'offrir un avocat en renom, qui, ma foi, plaide pour le mieux et s'efforce de faire de son client un brave homme et un innocent.

Le tribunal ne se laisse pas charmer. Il ne prend pas Riolacci pour « l'Auvergnat lampiste » dépeint par le défenseur. Il le dit coupable — et inflige 300.000 francs d'amende.

On ne peut s'empêcher de songer aux « trois mois sursis » d'Antoinette P... et plus encore aux 46.000 francs qu'il lui faudra payer. Comment ? Avec sa retraite.

Contre Riolacci il n'y avait pas de partie civile, car son commerce, pour répréhensible que l'ait décrété la loi, a toujours des clients satisfaits.

J.-M. THEOLLEYRE.

Retrouvée sur les murs du massif du Tassili-N-Ajjer.

La première bande dessinée du monde

Devant la porte ouverte de sa case bien garnie, une veuve attend.

Un prétendant se présente.

On
et on

LES PICASSO ET LES

DANS un petit appartement du quartier des Ternes, des centaines de photographies gisent en vrac sur la table de la salle à manger. Des turbans touareg, des pantalons bouffants de méhariste, des têtes hirsutes d'explorateurs s'y mêlent aux parois farouches des roches sur lesquelles, il y a des milliers d'années, des hommes ont laissé, en guise de message, des « tableaux » dont le modernisme stupéfie Paris.

De temps à autre, Henri Lhote plonge la main dans cet amas de documents pour trouver la reproduction d'une peinture préhistorique, le visage d'un de ses compagnons ou le souvenir d'un épisode de sa prodigieuse aventure. A cause de lui, lorsqu'on parle du Sahara, les Parisiens répondent, depuis quelques jours :

— « Ah oui, les fresques... » et non — « Ah oui, le pétrole... ».

Deux cents personnes dont André Malraux durent prendre la file d'attente, lundi, pour entrer.

D'une voix éteinte — Lhote est sourd depuis plus de vingt ans — mais l'œil vif et le nez comme celui des chiens de grande quête légèrement redressé pour mieux flairer le parfum mystérieux des traces, il raconte comment, en dix-huit mois, il a arraché au désert plus de huit cents fresques qui font du Massif Central du Sahara, le Tassili des Ajjer, la plus vaste réserve d'art du monde : une sorte de Prado de la préhistoire.

Depuis le début du siècle, quelques dessins avaient bien été relevés par des officiers méharistes ou des ethnographes de passage. Mais l'inventaire du Tessali restait à faire. Et, dans une région coupée du reste du monde où le vent de sable souffle sans arrêt parmi les roches déchiquetées, l'entreprise paraissait impossible. Surtout si l'on avait l'ambition d'exécuter sur place des calques et des reproductions exactes. De nombreuses fresques atteignent en effet des dimensions gigantesques. Elles ne sont, de plus, visibles qu'à condition de les décaper à grandes eaux de leurs poussières millénaires. Or, le massif du Tassili est, aujourd'hui, totalement asséché.

Dix siècles dans les sables

Un céramiste de Vallauris, Jean Violet, et de jeunes peintres parisiens déjà connus comme Le Poitevin, Guichard, Frassati ou Jack Chambrin, ont cependant accepté de se joindre bénévolement à Henri Lhote avec une poignée d'archéologues pour tenter l'aventure impossible.

Une première équipe, épuisée par les écarts de température et les privations, dut abandonner le travail au bout de quelques mois. Mais une seconde équipe fut aussitôt constituée. Grâce à ces hommes, on peut, au Pavillon de Marsan, voir « comme si on y était » deux cents des plus belles fresques relevées par eux sur les parois des abris rocheux du Tessali.

Du même coup, Henri Lhote et ses compagnons viennent de perturber les théories esthétiques généralement admises.

Les inventions modernes de la technique picturale et les conceptions de l'histoire de l'art en général sont remises en cause.

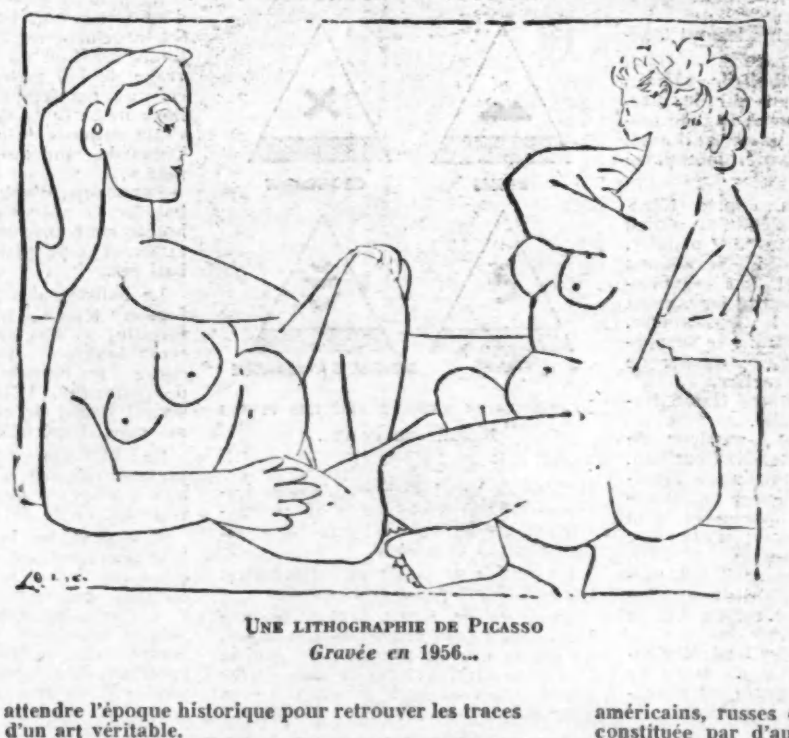
Surpris, inquiets même parfois, les peintres, les critiques et les amateurs se précipitent au pavillon de Marsan. Ils savaient bien que dans le Sahara autrefois prospère un art avait été pratiqué dont le style était plus « réaliste » et, surtout, plus « humanisé » que celui dont les premiers habitants de l'Europe ont laissé des traces dans les grottes du Périgord ou des Pyrénées.

Ils ne se doutaient pas cependant qu'ils allaient retrouver tout ensemble des préfigurations d'œuvres de peintres militaires classiques, de Toulouse-Lautrec, de Matisse, de Picasso, des surréalistes, de certains abstraits, et même des « comics » des journaux illustrés, bref, à peu près de tout ce que la peinture et le dessin croyaient jusqu'alors devoir au monde actuel, c'est-à-dire à celui dont nous connaissons l'histoire.

Europe traditionnelle

Afrique moderne

En Europe, où les Magdaléniens du Périgord d'il y a quelque quinze mille ans ont laissé leur plus important « musée » à ce jour connu, la grotte de Lascaux témoigne d'un art traditionnel admirablement mis au point. Les bœufs, les cerfs, les chevaux sauvages y sont — à de rares exceptions près — mille fois répétés suivant un code précis (code en une certaine mesure comparable à celui qui régissait l'exécution des vierges byzantines jusqu'à et y compris celle de Cimabue qu'on peut voir au Louvre). Mais, après les chasseurs périgourdins, il faut attendre l'époque historique pour retrouver les traces d'un art véritable.



UNE LITHOGRAPHIE DE PICASSO
Gravée en 1956...

Au Sahara, en revanche, si les premiers « peintres » connus d'il y a quelque dix mille ans sont également des chasseurs — des Noirs à tête ronde, alors que les Magdaléniens du Périgord pourraient avoir été des Esquimaux — ils ont trouvé de dignes successeurs parmi les pasteurs nomades apparus vers l'an 5000 av. J.-C.

Puis, vers l'an 1200, alors que le réseau hydrographique saharien commençait de disparaître parmi les sables, les « peuples de la mer » — venus des îles grecques — ont conduit leurs chars à travers le Tessali sur les routes du Tchad. Ils venaient d'être battus par les Egyptiens. Et ces derniers, comme leurs ennemis traditionnels, les Libyens, ont également marqué de leurs sceaux — à diverses époques — les roches du Tessali : à côté des chars traînés par des chevaux, la barque du Nil, à côté des bœufs conduits par le bâton d'un berger, les dieux « martiens » des « têtes rondes » et les arcs asiatiques de guerriers indéterminés.

Non seulement ces images figurent côte à côte, mais encore, parfois, les unes sur les autres. Comme Soutine peignait sur les toiles de Bouguereau, les peintres des peuples divers qui constituent « L'Ecole du Tassili » utilisent en effet souvent les mêmes cimaises où leurs œuvres se superposent. Henri Lhote a dénombré jusqu'à seize couches successives dans certains abris.

Tous ces artistes tassiliens — d'où qu'ils viennent — sont d'aussi savants animaliers que leurs frères périgourdins. Mais, au contraire de ces derniers, ils ne répugnent pas à faire figurer des hommes et des femmes sur leurs fresques.

Leur façon de procéder est d'ailleurs différente. Au lieu de projeter sur les parois un trait auquel de longues années d'exercices rituels confèrent une quasi-infaillibilité, ils tracent d'abord des esquisses au silex, les retouchent, les complètent par des touches de couleurs successives, « composent » enfin leur sujet à la façon des peintres modernes.

Ils ont également le souci de fixer un mouvement, d'immobiliser la grâce d'un geste fugitif. Les quelques portraits qu'ils exécutent sont stupéfiants. Il faudra attendre Toulouse-Lautrec pour retrouver ce génie du trait qui peut être caricatural sans cesser de définir l'essence d'un visage.

Dans leurs recherches, ils sont amenés à inventer des « trucs » de perspectives pour mieux voir et mieux faire comprendre ce qu'ils ont vu. C'est ainsi que les membres inférieurs des femmes accroupies sont figurés par un raccourci en forme d'M incliné. On ne reverra plus d'exemples de ce style avant certains dessins de Matisse.

Ces hommes éprouvent aussi un irrésistible besoin de se « raconter » par l'image. Les chefs victorieux commandent, comme Napoléon, des tableaux représentant les épisodes principaux de leurs batailles mémorables. Et la vie quotidienne n'est pas oubliée : le mariage d'une veuve, une affaire d'adultère, les facéties d'un chien réveillant un village font l'objet de dessins juxtaposés où les mêmes personnages se retrouvent dans des attitudes différentes suivant les moments successifs du récit. Les premiers « comics » sont nés dont on voyait jusqu'alors l'origine dans les scènes ornant les chapiteaux des cathédrales.

Comme l'Ecole de Paris que constituent de nos jours des générations successives de peintres français, espagnols, américains, russes ou japonais, l'Ecole du Tassili, constituée par d'autres générations de peintres libyens, noirs, égyptiens ou grecs, a connu des modes, des périodes creuses et des époques de plénitude.

L'une de ces « époques » les plus extraordinaires est sans doute celle — souvent marquée par l'influence de l'Egypte pré-pharaonique — qui paraît coïncider avec la fin du règne des Noirs chasseurs dits « têtes rondes », aux alentours du cinquième millénaire avant notre ère.

Le réalisme est alors presque totalement abandonné. Les têtes des personnages — que leurs inventeurs ont baptisés « martiens » — ressemblent à des sortes de cagoules rondes ornées de dessins géométriques.

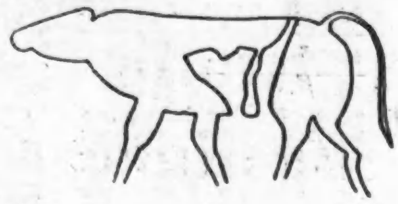
Les corps flottent, s'effilochent comme des lambeaux de brouillard au petit matin. Sont-ce là des divinités éthérées ou de ces esprits maléfiques que le vent, selon les Touareg d'aujourd'hui, apporte avec lui quand il souffle ? Toujours est-il que de pareilles « rêveries de la forme » ne seront à nouveau réalisées que sept mille ans plus tard, sur les toiles de certains surréalistes contemporains comme Matta ou Wifredo Lam par exemple.

De même certains graffiti (qui représentent peut-

On « cause »
et on « fréquente ».

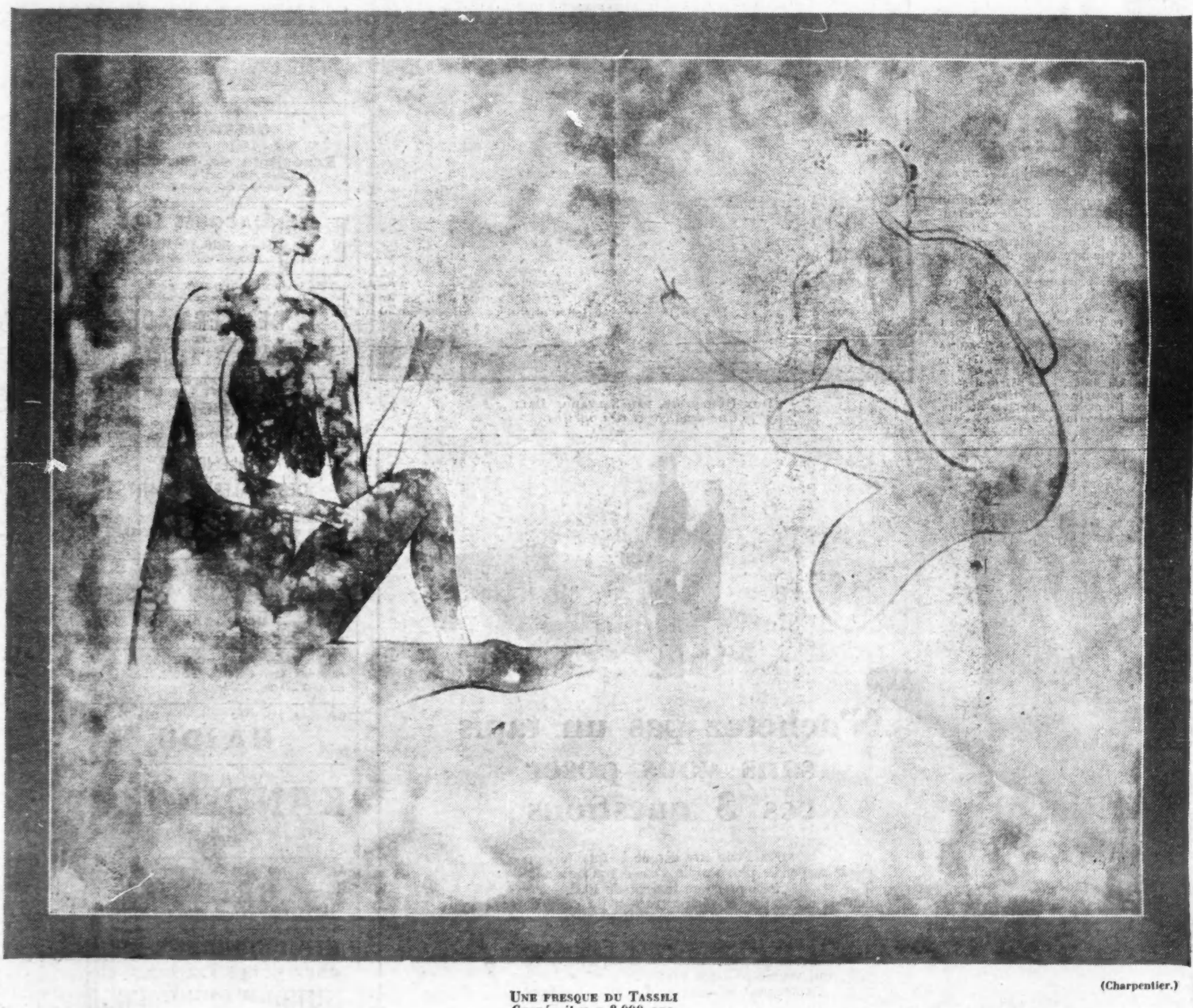
L'affaire est portée devant les familles rassemblées.

Le mariage aura lieu.



D'ailleurs, voici la dot !

MAILLOL DU SAHARA



(Charpentier.)

UNE FRESQUE DU TASSILI
Gravée il y a 8.000 ans.

être des baobabs) dont les lignes et les points semblent disposés au hasard et qui ressemblent étrangement aux dessins « automatiques » de Wols ou de Bryen. Comme ces taureaux surpris dans la savane rappellent irrésistiblement ceux que Picasso a tant de fois griffonnés entre deux plats sur les nappes des restaurants. Ou comme ces « Vénus accouplées » évoquent les illustrations de Maillol pour « Daphnis et Chloé ».

Aucun de ces artistes n'avait eu, pourtant, connaissance des œuvres tassiliennes aujourd'hui seulement exposées à Paris.

Tout se passe donc comme si les grands courants artistiques existaient en dehors des peintres ou des sculpteurs. Ces courants survivent à l'histoire elle-même. Et, les circonstances et le génie aidant, il arrive que des hommes les retrouvent, les utilisent et s'expriment à travers eux.

L'Ecole du Tassili paraît avoir été la plus vivante et la plus riche de la préhistoire. Il est heureux et — tout compte fait — juste qu'elle soit révélée au cœur même de cette Ecole de Paris, la plus vivante et la plus riche aussi de cette époque qui est la nôtre.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

LA SEMAINE

Courage et fantaisies

Seigle, Dali, DS 19, images d'Epinal et cartes de vœux.

LE livre « le plus cher du monde » a été acheté dix millions de francs la semaine dernière, par Helena Rubinstein. Il s'agit de l'exemplaire de tête du « Quichotte » illustré par Salvador Dali, qui vient de paraître (1).

Depuis plusieurs mois déjà, un monstrueux battage publicitaire nous annonçait que Salvador Dali avait égorgé cent moutons, confessé des douzaines d'oursins et criblé de balles d'arbalète des tonnes de pierres lithographiques pour réaliser cet ouvrage.

Le miracle est que le livre — d'une facture finalement classique — se présente, malgré tant de prouesses, comme une œuvre exceptionnelle.

Pendant quelques jours, les Parisiens ont pu l'admirer au Musée Jacquemard André, à quelques mètres de la Galerie où s'ouvre, aujourd'hui 19 décembre, une exposition Seigle (2).

Alors que Dali peint avec des oursins auxquels il confie, dit-il, ses pinceaux, « les Seigle » — ils sont mari et femme — conçoivent et exécutent ensemble leurs tableaux.

Ces deux peintres qui n'en font qu'un ont quitté, depuis quelques années, les plages abstraites pour se lancer à la conquête d'une réalité de moins en moins explorée. De plus en plus passionnante aussi quand on s'efforce — comme eux — de lui arracher ses secrets en utilisant les moyens énormes de l'art moderne.

Mais, à cette courageuse exception près, les galeries ont hésité à « lancer » de grandes expositions au moment de Noël. Elles se contentent, dans certains cas, de présenter des ensembles de petits formats, de gouaches et de dessins qui peuvent servir de cadeaux en raison de leurs prix relativement peu élevés (3).

Activité restreinte également des jurys chargés de décerner des prix. Le dernier de l'année aura été, à Milan, celui d'art et d'esthétique qui n'a pas été attribué à un peintre, mais à une voiture française, la DS 19.

Deux librairies profitent cependant de la période des fêtes pour offrir à leurs clients des expositions de prestige. Celle des plus bizarres cartes de vœux rassemblées par Jean Boullet, qui inspirera les amateurs de souhaits originaux pour la nouvelle année (4) et celle consacrée à l'imagerie d'Epinal, dont le charme est de moins en moins démodé (5).

(1) J. Foret, éditeur. (2) Galerie André Maurice, 140, bd Haussmann. (3) Galerie 93, fg Saint-Honoré, Massol, 12, rue La Boétie, ou La Roue, rue Grégoire-de-Tours, par exemple. (4) Pierre Bailly, 199, rue de Grenelle. (5) La joie de lire, 40, rue Saint-Séverin.

PEINTURE

Deux Italiens à Paris

Des tentations à surmonter, mais de nouvelles voies ouvertes.

BIEN qu'à peine âgé de 32 ans, Dova est déjà un peintre connu et coté dans un grand nombre de pays, y compris l'Italie où il est né et où il vit. Mais c'est la première fois qu'il expose à Paris (1).

Une double influence — sa mère était allemande et son père italien — commande le destin d'un talent dont la maturité est évidente et qui marie la gracieuse fantaisie de la peinture vénitienne à la somptueuse rigueur des primitifs rhénans.

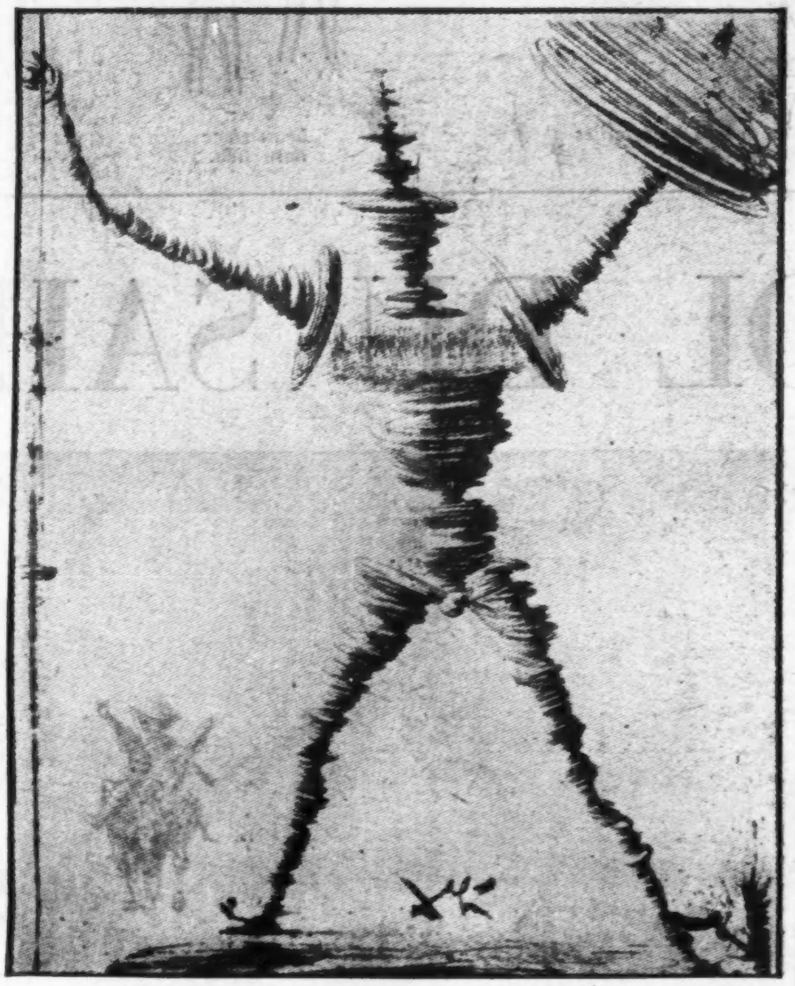
L'œuvre de Dova semble, de plus, marquer un tournant dans l'art contemporain : les techniques de l'art abstrait et même de l'art informel ne sont pas, pour lui, une fin. Il en use comme les pianistes des gammes. Et elles lui donnent l'agilité nécessaire pour reprendre sur des bases nouvelles ce « dramatique » dialogue avec le sujet, en dehors duquel il n'y a pas, selon Picasso, de salut en peinture.

Avec les insectes de Dova et les personnages de son compatriote Peverelli (2), deux voies de la grandeur pourraient bien être à nouveau ouvertes : celle du luxe né de splendeurs sourdes et celle de l'austérité quasi métaphysique dans la recherche des formes poétiques.

Des tentations pèsent encore sur l'un et l'autre de ces jeunes peintres : le paupérisme romantique et l'acidité malheureuse des couleurs chez Peverelli, la trop grande aisance dans le maniement des matières « riches », chez Dova.

Ils se situent cependant l'un et l'autre, d'ores et déjà, parmi les peintres qui comptent et qui, leurs tentations surmontées, sont susceptibles de marquer une époque.

(1) Galerie Durand, rue Mazarine.
(2) Galerie du Dragon, rue du Dragon.



DON QUICHOTTE, PAR SALVADOR DALI
Une arbalète et des oursins

GALERIE 93
93, Faubourg-Saint-Honoré - BAL. 87-21
Exposition de fin d'année
SÉLECTION DES MEILLEURS PEINTRES CONTEMPORAINS

JEAN-JACQUES LEBEL
Galerie IRIS CLERT
3, rue des Beaux-Arts - Du 7 au 30 décembre

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau (8e) - LAB. 57-35
E. DE KERMADEC
Peintures 1927 - 1957
JUSQU'AU 20 DECEMBRE
Ts l. j. ouv. et lundi de 10 à 12 h. et 14 h. 30 à 18 h.

MONIQUE DE GROOTE - 20, av. Kléber-16e
NEIGE
PAR 50 PEINTRES CONTEMPORAINS
Vern. le 20 déc. de 17 à 22 h. - Jusq. 22-1

CALENDRIER DES GALERIES D'ARTS

Galerie Marcel BERNHEIM, 35, rue La Boétie. Peintures de Gabrielle SORREL, du 20 décembre au 2 janvier.

Galerie du COLISEE, 40, rue du Colisée. Paysages de Jean GHISLOFI, du 19 décembre au 3 janvier.

Galerie BERNIER, 15, avenue de Messine. Robert SAVARY, jusqu'au 11 janvier.

Librairie-Galerie Gérard MOURGUE, 9, avenue de l'Opéra (OPE. 52-07). SABLE, jusqu'au 3 janvier.

Galerie J. BUCHER - 9 ter, bd Montparnasse
HAJDU

GALERIE MAEGHT
KANDINSKY
Gouaches et aquarelles
1918 - 1941

ANDRE MAURICE - 140, boul. Haussmann
SEIGLE
Vernissage jeudi 19 décembre

N'achetez pas un tapis sans vous poser ces 3 questions

1°) Pour être sûr de la qualité, le moyen le plus simple n'est-il pas de s'adresser à la première maison de Paris dont la réputation et l'importance n'ont cessé de croître depuis un siècle : La Place Clichy ?

2°) Pour être sûr de payer le plus juste prix, la meilleure garantie n'est-elle pas d'acheter un tapis qui vienne en ligne droite de son producteur ...comme tous ceux de La Place Clichy ?

3°) Pour être sûr de bien choisir, existe-t-il une collection plus complète que celle de La Place Clichy et un test plus décisif que le "choix chez soi" c'est-à-dire la présentation du tapis dans le cadre même auquel il est destiné ?

A LA PLACE CLICHY
93, rue d'Amsterdam - 36, rue de Léningrad
Paris 8e - EUR. 54-20

chez votre Tailleur
Jeunesse de LAJEUNESSE
la draperie qui tient

ÉLECTROPHONES

La quatrième vitesse

DEPUIS l'été dernier, tous les électrophones fabriqués en France sont munis d'une quatrième vitesse : 16 tours-minute. Les fabricants ont été obligés d'adopter quatre vitesses sous la pression des acheteurs toujours friands de nouveautés et de progrès. Sur le plan des appareils, le problème était simple à résoudre ; il suffisait d'ajouter un « braquet » supplémentaire (comme pour un changement de vitesses de bicyclette).

Pourtant il n'existe en France actuellement que cinq disques microsillons 16 tours en tout et pour tout, quatre chez Ducretet-Thomson (1) et un chez Vogue (2). Comment expliquer qu'une maison comme Pathé-Marconi, qui fait des recherches depuis quatre ans, n'ait pas encore un seul 16 tours à son catalogue et que Philips n'envisage même pas leur mise en fabrication ?

Un ton, c'est trop

Le grand problème actuel se situe au stade de la réalisation des disques, les techniciens se heurtent à la matière. Le sillonnage étant extrêmement fin (un disque 16 tours de 25 cm dure presque une heure), l'arrachement du disque de sa forme après le pressage provoque des altérations qui produisent claquements, craquements et autres « bruits de surface » à l'audition.

D'autre part, plus on réduit la vitesse de rotation d'un disque, plus on augmente le pleurage (variation de fréquence). La moindre modification de vitesse du plateau de l'électrophone, quand il tourne à 33 tours-minute, peut amener des altérations d'un demi-ton dans une symphonie. Pour un 16 tours, la même variation provoquerait donc des altérations d'un ton entier !... Aussi n'y a-t-il pas de musique classique enregistrée sur 16 tours à l'heure actuelle.

Face à ces inconvénients, le 16 tours a une qualité essentielle : la fabrication ne demandant pas plus d'opérations ou de matière première que pour un microsillon 33 tours, un disque 16 tours, durant une heure, vaut actuellement 2.280 francs. Aussi l'avenir lui appartient-il presque sûrement. Il y a quelques années, les mêmes difficultés — exactement les mêmes — faisaient dire aux chercheurs pessimistes : « Techniquement, la réalisation des microsillons 33 tours est possible, mais nous nous heurtons à la matière. »

Ils ont réussi à la vaincre une première fois. On peut leur faire confiance et prendre la sage précaution, pour ceux qui veulent faire l'acquisition d'un électrophone, de le choisir à... quatre vitesses.

(1) Deux disques 25 cm : « Super-Partie », avec divers orchestres ; « Remember Dance », avec Robert Valentino au piano. Deux 17 cm : « Charles Aznavour » et « Roger Pierre et Jean-Marc Thibaut ».

(2) Un disque 25 cm : « Sidney Bechet, Claude Luter et son orchestre ». Sorti il y a quatre mois, il s'est vendu 5.000 exemplaires la première semaine.

CLAUDE LUTER ET SA CLARINETTE
Eh bien ! dansez maintenant...

VARIÉTÉS

45 ou 33 tours de danse

LES nuits de réveillon sont certainement, avec celle du 14 juillet, le moment de l'année où le plus grand nombre de Français dansent. Et, bien sûr, qui dit danse dit disques (à titre indicatif, le moindre orchestre coûte, pour une soirée, 50.000 francs, sans compter la location du piano).

Mais avant d'acheter un disque pour danser, le problème essentiel est de savoir si on usera ou non ce soir-là d'un électrophone à changeur automatique.

Sans changeur

Dans ce cas, mieux vaut choisir des disques 33 tours longue durée qui éviteront de passer la soirée près de l'appareil. Les plus agréables : les enregistrements « cocktail », qui ont l'avantage de ne pas obliger les danseurs à exécuter six tangos ou six cha-cha-cha de suite. Pour les danses à la mode, que tout le monde ne sait pas encore danser, compléter la discothèque avec quelques super-45 tours. Dans ce cas, demander à un invité méticuleux et non-danseur de l'assistance de se charger des disques, ce qui évitera à l'électrophone d'être manipulé par trop de mains empressées.

Quelques disques « cocktail » :

- EH BIEN, DANSEZ MAINTENANT ! n° 2, avec Aimé Barelli, Henri Rossoti, etc., (33 t. *Pathé*, STX 106).
- SURPRISE-PARTIE (« Interdit aux plus de 20 ans, n° 2 », avec Henri Crolla, André Ekian, etc. (33 tours. *Véga* 764).
- DOUCE AMBIANCE, orchestre Paul Weston (33 t. *Philips* 07147).

Quelques 33 tours spécialisés :

- TANGOS : « 10 tangos célèbres », orchestre Toni Scala (*Odéon* OS 1176).
- MUSETTE : « Musette-Partie », par René Ninforge (*Président*, LTE 125).
- CHA-CHA-CHA : « Les cha-cha-cha boys » (*V.S.M.*, FFLP 1083).

Avec changeur

Choisissez de préférence des disques super-45 tours. Ils ont le double avantage d'être moins chers et de permettre par conséquent une plus grande variété. Autre agrément : les danseurs timides ne sont pas condamnés à faire avec leur cavalière six danses de suite. Il suffira, toutes les heures environ, de « recharger » l'électrophone en constituant un savant mélange et le propriétaire évitera ainsi le supplice de voir son appareil entre des mains étrangères.

Quelques super 45 tours spécialisés :

- VALSES : « Louis Ferrari et son orchestre » (*Fontana* 460.009 TE).
- TANGOS : « 4 tangos, dont La Cumparsita » (*Barclay* 72.119).
- CHA-CHA-CHA : « 4 cha-cha-cha » par Xavier Cugat et son orchestre (*Philips* 429.341), Los Cangaceiros (*Président*, PRC 36).
- ROCK'N ROLL : « Ray Conniff et son orchestre » (*Philips*, 429.353).

La mode

Pour réchauffer l'atmosphère au moment où la soirée se traîne un peu, des enregistrements de danse à la mode font merveille. Il y a toujours un couple audacieux qui sait ou veut les danser. Et les autres qui s'amusent à le regarder ou à l'imiter. Cette année, en tête : le Calypso, mais aussi les danses 1925, type Charleston. C'est d'ailleurs une mode qui plaira à ceux qui n'ont pas vingt ans, et qui leur permettra d'en remontrer à la jeunesse après un disque de jazz ou de rock'n roll. Deux autres revenantes : la java et la polka.

Quelques 45 tours « à la mode » :

- CALYPSO : « Ben et sa tumba » (*Barclay*, 72118).
- CHARLESTON : « Dance-Craze », orchestres Ray Anthony, Stan Kenton, Pee Wee Hunt (*Capitol*, EAP 1-518).
- JAVA : « Java du diable », par Jacques Jay (*Vogue* 45-338).
- POLKA : « Trois polkas et une mazurka », par Kalle (*Barclay* 72-108).

Nous avons volontairement omis dans cette liste les slows et les fox du « jazz commercial ». Il vaut mieux, pour ce type de danses, acheter des disques de vrai jazz, qui sont aussi agréables à écouter qu'à danser. (*Voir Jazz*.)

SALBRACHE.

JAZZ

Ni « Cool » ni « Niou »

ATTENTION ! avant d'acheter des disques de jazz pour danser vous devez savoir que :

1) On ne danse pas, ou presque, le jazz moderne. Méfiez-vous donc, aux réveillons, si vous passez, pour plaire aux jeunes, le dernier « Modern Jazz Quartet », vous risquez de voir vos invités se prendre la tête dans les mains et écouter religieusement.

2) Même dans ce que les plus jeunes nomment aujourd'hui le « Niou » (entendez le style de La Nouvelle-Orléans), il vaut mieux ne pas choisir de trop bons disques : Armstrong et autres. Vous auriez vite autour de

→

Pour mieux choisir
VOS DISQUES

Vient de paraître :
LE CATALOGUE SELECTIF DE DISQUES MICROSILLONS

Guide du Disque, Histoire de la Musique, ce catalogue publié par l'association culturelle " Musique de Tous les Temps ", est une sélection de plus de 1.500 disques choisis en toute indépendance d'après les critères les plus exigeants parmi toutes les productions d'éditeurs.

Il comprend 5 sections : Musique religieuse, Musique classique, Folklore, Diction et disques pour enfants, Discothèque économique. Sa formule et sa présentation absolument originales en font un ouvrage jamais réalisé à ce jour.

Envoi contre 300 Fr. en timbres ou virement postal à

MUSIQUE
DE TOUS LES TEMPS
49 rue Monsieur le Prince
PARIS 6e CCP PARIS 16 014 84

CONCERTO
DISQUES
ELECTROPHONES
Son classeur horizontal
OPUS 1
126, r. de Courcelles (17e) Car. 12-55
Ouvert les dimanches 22 et 29 décembre

pour les fêtes... DANSEZ avec les vedettes

KVP-112 « Si nous dansions n° 4 »
La première SURPRISE-PARTY INTERPLANETAIRE

The PLATTERS "just for dance" PRC.52
The FOUR TUNES PRC.50
Louis PRIMA PRC.47
et les grands succès
BIP...BIP...BIP... CHA-CHA-CHA
SHISH-KEBAB
GYPSY MAMBO
HISTOIRE D'UN AMOUR
par LOS CANGACEIROS

dernière heure
BAD BOY
par
BIG DADDY
PRC.53

PRESIDENT Records

HIGH FIDELITY RECORDING

CHEZ TOUS LES DISQUAIRES

...et pour vos cadeaux, offrez la haute fidélité PRÉSIDENT

DISQUES

Pierre Perret
Il attend Adèle.

Paul Anka
Il survolte Diana.

Benjamino Gigli
Il immortalise Paillasse.

→

votre pick-up une assemblée de fanatiques discutant dates, contre-ut et vibrato.

Trois solutions

1) Rien à craindre avec les petites formations françaises de « vieux style ».

Les succès de « Claude Luter et ses Lorientais » (*Pacific*, LDP A 167, 33 t., 25 cm.) redonneront à ceux qui avaient dix-sept ans en 1946 envie de savoir s'ils ont, ou ou non, perdu la forme.

Ceux de Michel Attenoux (« Vive le Jazz ! », *Barclay* 84.035, 33 t., 30 cm.) rappelleront de vieux souvenirs à ceux qui avaient dix-sept ans en 1955.

Quant aux J3 de 1957, ils retrouveront avec plaisir leur idole Maxime Saury à ces trois « Rendez-vous à la Huchette » (*Ducretet-Thomson*, 450 V 058, 450 V 063 et 450 V 069, 45 t.) qui sont aussi ce que le jeune jazz français de style traditionnel a produit de plus propre et de plus musical;

2) Le « Rock'n roll », pourtant sur le déclin, a encore de nombreux adeptes.

« Les plus fameuses formations américaines de Rock'n roll » (*Mercury*, 7.139, 33 t., 30 cm.) est un choix suffisant, qui permet d'entendre, outre d'affreux hurleurs, Louis Jordan, les Platters et Red Prysock.

Plus près du jazz et de l'esprit du « Rhythm and Blues », un excellent disque de Fats Domino (*London*, HA-P 2.041, 33 t., 30 cm.) et un « Rock'n roll » à réveiller un mort (*Vogue*, EPL 7.301, 45 t.) suffiront sans doute à calmer les plus nerveux;

3) Pour souffler et rompre avec les innombrables rythmes sud-américains, pourquoi pas de la « musique d'ambiance », mais de qualité ? Celle, par exemple, de deux grands pianistes de jazz, Oscar Peterson (« Pastel Moods », *Barclay*, 82.066, 33 t., 30 cm.) et Erroll Garner (« Gone-Garner-Gonest », *Philips*, B 07.046 L, 33 t., 30 cm.), qui distillent sur tempo extrêmement lent les thèmes les plus détendus, les plus sentimentaux aussi.

FRANÇOIS MALLET.

JE, TU, IL...

● BENJAMINO GIGLI, qui vient de mourir à Rome à l'âge de 67 ans, avait abandonné le chant depuis 1955. Il souffrait d'une maladie de cœur. Grâce au disque, la voix de ce ténor qui fut pendant quarante et un ans un des plus célèbres du monde entier, de la Scala de Milan au Metropolitan Opera de New York, pourra être conservée. Pendant des années encore, on écoutera ses « Chansons napolitaines » (*VSM* FALP 1049), son interprétation de « Paillasse » de Leoncavallo (*VSM* FGLP 5038/9) ou de « La Bohème » de Puccini (*VSM* FJLP 5027/8).

● PIERRE PERRET, 23 ans, écrit des chansons tendres et satiriques qui font penser à Brassens. Ce n'est sans doute qu'une question d'accent (il est aussi né dans le Midi), et de guitare (qui ne lui sert, dit-il, « qu'à occuper ses mains »).

Il est venu à la chanson par le saxophone (1er prix du Conservatoire). Son premier disque : « Moi j'attends Adèle », « Le Poulet », « Le moulin à café » vient de sortir chez Barclay. Il en prépare un second, et passe actuellement tous les soirs à « La Fontaine des quatre saisons ». Il a du succès et s'en étonne un peu.

Il a tort.

A la Bourse aux jeunes talents, *L'Express* joue Pierre Perret gagnant.

● PAUL ANKA, 17 ans (à peine), cheveux gominés, paupières lourdes, sourire figé, voix survoltée, est la nouvelle idole des « bobby-soxers « anglo-saxonnes.

Deux millions d'exemplaires de son disque « Diana » ont déjà été vendus aux Etats-Unis. Il est depuis le mois d'octobre la vedette n° 1 des juke-boxes anglaises; « Diana » est également le best-seller allemand.

Emule d'Elvis Presley, il parle très sérieusement de se retirer à 18 ans (fortune faite !). Un journaliste anglais a dit de lui : « *Il restera au faîte de sa gloire jusqu'à ce que les « fans » l'abandonnent pour quelqu'un de plus... jeune; ce qui pourrait se produire bien avant ses 18 ans.* »

Véga vient de sortir son premier disque en France.

POUR LES ENFANTS

LES disques pour enfants sont la nouvelle coqueluche des parents parce qu'ils ont l'énorme avantage, contrairement aux trompettes et aux tambours, d'émettre des sons agréables. Il existe une sorte de fascination de l'enfant pour « son » disque. Aussi longtemps qu'il tourne, le calme règne. Pour les petits la magie est encore plus complète quand la pochette est réalisée comme un album et qu'ils peuvent suivre en image les sons qu'ils écoutent sans avoir à fournir un trop gros effort d'imagination.

Voici sélectionnés par le critique de « L'Express » les meilleurs enregistrements actuels classés selon les âges :

4 A 6 ANS

● J'APPRENDS A LIRE, ABC en relief et en musique. (*Véga*, 17 cm., ALB-20.)

● AU CLAIR DE LA LUNE, album-disque, illustrations de J. et S. Boland. (*Decca*, 45 t., 17 cm., 450-681.)

● PINOCCHIO ET LA PIERRE MAGIQUE. (*Barclay, 45 t., 17 cm.*, 70046.)

● LES CONTES DE PERRAULT, livres-disques. (*Pathé*, 45 t., 17 cm). CENDRILLON (EA-100 et EA-101). LE CHAT BOTTÉ (EA 102). LE PETIT CHAPERON ROUGE (EA 103).

6 A 10 ANS

● BABAR LE PETIT ÉLÉPHANT, avec Jean Desailly et François Périer. (*Festival*, 45 t., 17 cm., FX-1067.)

● LE CRABE QUI JOUAIT AVEC LA MER, d'après Rudyard Kipling. (*Boîte à musique*, 33 t., 25 cm., LD 305 M.)

● RONDES ET CHANSONS DE FRANCE, livre-disque. (*Philips*, 45 t., 17 cm., 424906.)

● LES GRANDS CHANTENT POUR LES PETITS, avec Colette Renard, Robert Ripa et Claude Goaty. (*Vogue*, Super 45 t., EPL 7378.)

● ALI-BABA ET LES QUARANTE VOLEURS, album du Petit Ménestrel. (*Véga*, 45 t., 17 cm., ALB 23). Grand Prix du Disque.

8 A 12 ANS

● LES AVENTURES DE TINTIN : 1) Les cigares du Pharaon ; 2) Le Lotus bleu. (*Decca*, 33 t., 30 cm., TIN I et II.)

● LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS. (*Festival*, 33 t., 30 cm., FLD 125 M.) Grand Prix du Disque.

● LA MARQUE JAUNE et LE TRIANGLE BLEU. (*Festival*, 33 t., 25 cm., FLD 53 M et 90 M.)

DISQUES EDUCATIFS

● Pour les petits : PICCOLO, SAXO ET COMPAGNIE, petite histoire d'un grand orchestre, avec François Périer et l'orchestre André Popp. (*Philips*, 33 t., 25 cm., N 76.086.)

● Pour les plus grands : L'ORGUE, SA COMPOSITION, SES JEUX. Commentaires de N. Dufourcq, illustrations et improvisations d'André Marchal. (*Erato*, 2 d., 33 t., 25 cm., 42.014 et 15.)

MUSIQUE DE DANSE

Musique d'ambiance n° 2
EDDIE BARCLAY et son grand orchestre de danse (un disque 33 tours 30 cm. Standard) 82 105

Musique pour... les amants
EDDIE BARCLAY et son grand orchestre de danse (un disque 33 tours 30 cm. Standard) 82 104
RAOUL ZEQUEIRA et son Combo de « l'Eléphant Blanc » (un disque super 45 tours Medium) 72 137

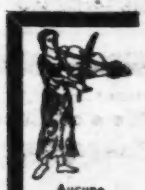
La Petite Surprise-Party
BEN et sa tumba - HENRY LECA et son orchestre - HENRI ROSSOTTI et son orchestre - EMIL STERN et son orchestre - ONESIME GROSBOIS et son piano d'occasion (12 disques super 45 tours Standards).
72 182 à 72 163

Barclay
DISQUES

DISQUES GRATUITS grâce à notre système de primes

Demandez votre inscription du compte client

EUROPE-MUSIQUE 65, rue de Rome PARIS (8e)



Aucune obligation

BON A DECOUPER
Prière de m'envoyer gratuitement votre documentation.
Ci-joint mon adresse.

EX

Musique étrangère

Agrandissement du rayon de disques dans un cadre entièrement rénové

NOUVEAUX MICROSILLONS SOVIÉTIQUES

A LA

LIBRAIRIE DU GLOBE

21, rue des Carmes - PARIS (5e)

VENTE EXCLUSIVEMENT EN MAGASIN

L'EMBARRAS DU CHOIX

● *Les nouveaux spectacles.*

THEATRE

Henri IV et Créanciers : (*voir la critique de* Robert Kanters).

La conquête, deux actes de Sergio Gerstein : six conquérants abrutis et dépenaillés marchent depuis sept ans à travers montagnes et déserts à la poursuite d'un ennemi qui se dérobe toujours. Quand, entre deux torrents de confuse grandiloquence, les acteurs cherchent cet ennemi du regard, ils se tournent vers la salle. Dérobons-nous (*Théâtre de Lutèce*).

Pitié pour les héros, de Michel-Aimé Boudouy : dans un refuge de montagne, quelques républicains espagnols essaient de se maintenir à l'altitude de l'héroïsme. Mais ils respirent de plus en plus mal. Des jeunes gens intransigeants exécutent le vieux guerrier qui allait faiblir. Mais leur groupe lui-même ne tarde pas à se décomposer. A mi-pente de la tragédie et du mélodrame : on pourrait en faire un film. Début honorable au théâtre d'un auteur qui a déjà publié de nombreux et honorables romans. Mme Silvia Monfort tire brillamment le maximum de son rôle, fort bien entourée par de brillants jeunes comédiens (*Comédie de Paris*).

CINEMA

Le pont sur la rivière Kwai : (*voir la critique de* Jean-Pierre Vivet).

La Chronique des pauvres amants : la chronique d'une rue populaire de Florence, en ces années où le fascisme commence à étendre sa nuit sur l'Italie. Petits artisans et vieille usurière ; des filles qui s'éveillent à l'amour et des garçons qui font l'apprentissage de la politique. Carlo Lizzani illustre sans grande conviction le remarquable roman de Vasco Pratolini. Mais le film est éclairé par les beaux visages d'Antonella Lualdi et d'Anna Maria Ferrero (*Triomphe*).

L'Invaincu évoque avec une sincérité touchante, même si elle est parfois maladroite, la douloureuse transformation de l'Inde moderne, prise entre un passé qui a fait sa déchéance en même temps que sa grandeur, et un progrès qui ne peut s'exprimer que dans une langue étrangère et haïe. C'est le second film de Satyajit Ray, le réalisateur des *Pather Panchali* : il a reçu le Lion d'Or au dernier Festival de Venise (*Ursulines*).

Charmants garçons : un charmant film. Depuis *Folies-Bergère* Henri Decoin a appris à placer un ballet sur un écran et les intermèdes musicaux s'intercalent agréablement dans la danse de Zizi Jeanmaire et de ses amoureux. Contrepoint d'*Adorables créatures*, les sketches de *Charmants garçons* sont imbriqués les uns dans les autres autour de l'étonnante personnalité de Zizi Jeanmaire qui séduit avec une grâce acidulée. A côté d'elle, Daniel Gélin, au mieux de sa forme, retrouve un des rôles en souplesse qui firent sa réputation et mène une excellente ronde de prétendants. (*Marignan, Français*.)

Un amour du dimanche : un journaliste qui se mésallie en épousant une servante, c'est une situation un peu démodée. Mais ce film d'Imre Feher évoque une lointaine Hongrie. Une petite ville de province, la kermesse du dimanche, l'appartement bourgeois des maitres exigeants. Imre Feher traduit joliment le débat de conscience de ce jeune libertin sympathique, la tendresse émerveillée de sa compagne. Leur amour et leurs mensonges ont de la vérité et les interprètes jouent avec tact. (*Cinéma d'Essai Caumartin*.)

(Agnès Varda.)

Jean Vilar et Jean Topart dans « Henri IV »
A la frontière de deux mondes

VARIETES

Prestige, au Lido : (*voir le compte rendu de* Michèle Manceaux).

Naples au baiser de feu : le Napoléon de la roucoulade n'a pas la main dans le gilet. C'est dommage, car ses bras semblent bien l'embarrasser. Planté sur ses talonnettes, Tino Rossi ne sait que chanter, mais le fait avec tant de délicatesse et de gentillesse qu'on lui pardonne de ne pas du tout jouer la comédie.

Vingt-trois décors, une barque mobile, l'éruption du Vésuve et un bal masqué qui trouverait aussi bien sa place dans une opérette autrichienne ou suédoise font de ce *Naples au baiser de feu* une opérette bien française sans grande originalité. Et la musique n'est pas plus riche que le livret (*Mogador*).

Vilaiwan Seeboonreaung dans « Le Pont sur la rivière Kwai »
Folie d'hommes

● *Si vous ne les avez pas encore vus*

THEATRE

Les pas perdus, de Pierre Gascar : entre la farce et le mélo, avec Valentine Tessier (*Fontaine*).

La petite femme de Loth : Tristan Bernard mis en musique par Claude Terrasse (*La Bruyère*).

Inquisition : un drame théologique de Diego Fabbri (*Œuvre*).

La famille Hernandez : la bonne humeur du folklore algérois (*Antoine*).

Ouragan sur le Caine : les militaires ont aussi des débats (*Th. en Rond*).

La mégère apprivoisée : Audiberti d'après Shakespeare (*Athénée*).

Le journal d'Anne Frank : le document poignant laissé par une petite fille (*Montparnasse*).

Requiem pour une nonne : une tragédie de Faulkner adaptée par Albert Camus (*Mathurins*).

Patate : le meilleur théâtre de boulevard par le meilleur Achard (*St.-Georges*).

Bobosse : un récital François Périer dans un Roussin 1954 (*Michodière*).

Irma la douce : « L'Opéra de quat'sous » de Marguerite Monnot (*Gramont*).

Britannicus : le meilleur rôle de Daniel Ivernel (*Vieux-Colombier*).

VARIETES

Aux trois Baudets : Guy Béart et Raymond Devos.

CINEMA

Le triporteur : le meilleur film de Darry Cowl (*Balzac, Helder, Scala, Vivienne*).

Nathalie : une comédie policière, avec Martine Carol (*Colisée, Marivaux*).

La femme modèle : tradition et new-look de la comédie américaine (*Avenue*).

Drole de frimousse : Audrey Hepburn et d'étonnantes couleurs (*Elysées-Cinéma*).

Sahara d'aujourd'hui : de belles images (*Sudio Publicis*).

Le tour du monde en 80 jours : pour petits et grands enfants (*Richelieu*).

Les nuits de Cabiria : les malheurs d'une petite prostituée romaine (*Broadway, Vendôme*).

Porte des Lilas : René Clair et la poésie des faubourgs (*Plaza, Royal-Haussmann, Ritz*).

Le ballon rouge : un conte de fées (*Hollywood, Turin*).

Un roi a New York : Chaplin contre l'Amérique (*Impérial, Royal-Haussmann*).

Le monde du silence : une caméra sous les mers (*Cardinet*).

Guerre et Paix : Tolstoï et Audrey Hepburn (*Agriculteurs, Studio Raspail*).

Madame et son clochard : le classique de Norman McLeod (*Ranelagh*).

Artistes et modèles : la verve de Tashlin (*Celtic, Pagode*).

Hotel du Nord : Arletty et Jouvet dans un film de Carné (*Champollion*).

Un grain de folie : un Danny Kaye (*Studio Parnasse*).

Rebecca : un Hitchcock des bonnes années (*Les Reflets*).

NOUVEAUTES
SAMEDI : PREMIERE
FERNAND RAYNAUD
JOUE
AUGUSTE
Comédie de Raymond CASTANS
Mise en scène de Jean WALL
Guy TREJAN
Denise CLAIR
Agnès LAURENT

Tous les jeudis et samedis à 14 h. 30
Maurice Jacquemont présente et joue
GEORGE DANDIN
à la Comédie des Champs-Elysées

STUDIO 43 - 43, Faubourg-Montmartre
pour 5 jours seulement
MOUSSORGSKY
LA VIE PASSIONNEE
D'UN GRAND MUSICIEN

ANTONELLA LUALDI
dans
le film déjà célèbre avant sa sortie
CHRONIQUE DES PAUVRES AMANTS
de LIZZANI
d'après le roman de Vasco Pratolini
avec Cosetta GRECO
Marcello MASTROIANNI
Anna-Maria FERRERO
Les Films du Centaure
V.O
LE TRIOMPHE
92, Champs-Elysées

MONTE-CARLO V.O
Elvis Presley
LOVING YOU
VISTAVISION-TECHNICOLOR
UNE PRODUCTION HAL WALLIS-PARAMOUNT

FOLIES-BERGÈRE
Pour nos clients venant à Paris
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
Même pour les Réveillons
Ecrire 8, RUE SAULNIER

3ème mois
les NUITS de CABIRIA
en exclusivité aux
BROADWAY
et VENDOME

JEAN GENET
LE BALCON
Lithographie de Giacometti
En vente dans toutes les librairies
2.450 fr.
L'ARBALETE

AU THÉATRE

L'AILE DE LA FOLIE

par ROBERT KANTERS

HENRI IV

de Luigi Pirandello, régie de Jean Vilar, au T.N.P.

LA PLUS FORTE. CRÉANCIERS

de Strindberg, au Nouveau Théâtre de Poche (rue de Rochechouart)

LE plus grand et le plus petit théâtre de Paris nous ont présenté cette semaine deux excellents spectacles, l'un en revenant à Pirandello, ce classique de l'entre-deux-guerres, l'autre en revenant à Strindberg, classique de l'époque d'Antoine et de Lugné-Poe.

Cet Henri IV, que l'on a vu à Paris en 1925 chez Pitoëff, en 1950 chez Barsacq, est sans doute avec Chacun sa vérité, La Volupté de l'honneur et Six personnages en quête d'auteur un des quatre chefs-d'œuvre de Pirandello. Rappelons l'intrigue : un homme a fait une chute de cheval alors qu'il représentait l'empereur d'Allemagne Henri IV (celui de Canossa) dans une sorte de cortège carnavalesque. Il est tombé sur la tête et devenu fou, et dans sa folie il continue à se prendre pour Henri IV. Pendant vingt ans, sa famille entretient son illusion : un salon de sa villa est aménagé en salle du trône, un vieux domestique et quatre jeunes comparses lui créent l'illusion d'une cour. Mais voici, en costumes modernes bien entendu, le neveu d'Henri IV accompagné d'un médecin et de la marquise Spina, l'ancienne fiancée du fou. Celle-ci, qui a eu le temps de se marier et de devenir veuve, traîne derrière elle sa jeune fille et son amant.

Ils se costument sous nos yeux pour être reçus par Henri IV, mais ce n'en est pas moins l'entrée du XX[e] siècle dans le XI[e], de la réalité dans le délire. Vont-ils provoquer le choc salutaire qui rendra la raison au malheureux ? Nous assistons au grand jeu avec inquiétude jusqu'au moment où Henri IV confie à ses quatre comparses qu'il est guéri depuis longtemps, qu'il a choisi de simuler la folie à la fois pour satisfaire son goût de la puissance en imposant des masques à ceux qui l'approchent et pour se ménager une retraite confortable à l'écart du monde, à la fois dans l'histoire et hors du temps. On le contraint à en sortir, et il le fait, le temps de tuer l'amant de la marquise qui, jadis, avait provoqué sa chute de cheval. Puis, par force désormais, il regagne sa folie simulée et son immobilité.

Pièce vertigineuse, parce qu'elle nous tient à la frontière de deux époques, ou plutôt parce qu'elle nous fait perdre la frontière de deux mondes, celui de la raison et celui de la folie, celui de la réalité et celui du rêve, celui de la vie et celui du théâtre : les êtres raisonnables jouent la comédie pour entrer dans le jeu d'un fou qui leur joue la comédie de la folie, et ainsi de suite. Avec toute l'œuvre de Pirandello, Henri IV nous suggère que ce que nous appelons hâtivement la réalité n'est qu'un autre théâtre dont le deus ex machina (on le voit bien en ces temps de grève) est un deus ex machiniste.

Règlement de comptes

En apparence, le théâtre de Strindberg, précis, méticuleux, d'un réalisme minutieux, est aux antipodes de celui de Pirandello. Et pourtant nous pouvons les réconcilier. Un règlement de comptes entre une femme et ses deux maris successifs dans un salon d'hôtel : c'est toute l'action de Créanciers. Mais les comptes sont purement psychologiques : dans chaque couple, chacun se nourrit de la substance de l'autre, si bien que notre âme ne nous appartient jamais tout entière. Elle est couverte de dettes, et il faut gratter, gratter désespérément avec les ongles, avec le scalpel, pour essayer, au terme du bilan, de retrouver le capital personnel et inaliénable. Ou bien, puisque Strindberg était passionné d'alchimie, disons que le monde est le théâtre d'une cruelle expérience de transmutation spirituelle dont l'amour est le catalyseur. Et pour lui, c'est toujours l'homme qui souffre d'une diminution, toujours la femme qui apparaît en odieuse et précaire triomphatrice.

En allant, grâce à cette alchimie, au-delà des éléments stables de la psychologie traditionnelle, Strindberg fait donc à sa manière une révolution analogue à celle de Pirandello. Sans vouloir forcer le rapprochement, on ne peut pas oublier que les deux hommes ont été l'un et l'autre touchés par l'aile de la folie, Strindberg directement, Pirandello en partageant pendant vingt ans la vie d'une femme folle. Ils ont aussi l'un et l'autre été méconnus, méprisés par leurs contemporains immédiats, comme si le commerce de la folie leur avait donné une trop grande avance sur leur temps : et notre époque de raison vacillante ou inquiète les reconnaît pour siens.

Il faut aller voir ces deux grandes pièces. La représentation d'Henri IV est un des meilleurs spectacles du T.N.P. M. Jean Vilar a retrouvé un de ses grands rôles, il est fort bien secondé par Mme Lucienne Le Marchand, MM. Jean-Paul Moulinot, Roger Coggio, Lucien Arnaud, etc. Il n'y a aussi que du bien à dire des interprètes du Théâtre de Poche, Mmes Liliane de Kermadec, Arlette Merry, MM. André Cellier et Gérard Guillaume, ainsi que du metteur en scène, M. Grégory Chmara.

R. K.

AU CINÉMA

LE COLONEL A SES RAISONS...

par JEAN-PIERRE VIVET

LE PONT SUR LA RIVIÈRE KWAI

film de David Lean (Normandie, Rex, Moulin-Rouge)

LE Pont sur la rivière Kwaï est un film qui dure deux heures trois quarts. Pendant près de deux heures, il se présente comme une apologie de la force de caractère du colonel britannique Nicholson et de cette vertu militaire, la discipline, qui, on le sait, fait la force des armées, même lorsqu'elles viennent de se faire battre. Tel est précisément le cas du colonel Nicholson et de ses hommes, capturés par les Japonais à Singapour et envoyés dans un camp, au bord de la rivière Kwaï, sur laquelle le commandement nippon se propose d'édifier un pont.

Un entêté, ce colonel. Quand son collègue et adversaire, le colonel japonais Saito, ordonne aux officiers britanniques de travailler de leurs mains à la construction du pont, il répond : « Non, voyez la convention de Genève ». Saito le gifle devant ses hommes, l'enferme et le laisse dépérir dans un infâme gourbi, l'accable de coups, le menace de mort : rien n'y fait, Nicholson répond toujours « non ». Et c'est Saito qui, de guerre lasse, ses travaux en panne, finit par céder, et laisse Nicholson diriger comme il l'entend la construction du pont.

Jusque-là donc, tout va bien, tout se passe comme dans ces édifiants films de guerre anglais, dont l'héroïsme discret est saupoudré d'humour. Grâce au colonel Nicholson, des prisonniers dysentériques sifflent de fières marches militaires en pataugeant pieds nus dans la boue. Et c'est à peine si le spectateur se demande si Nicholson n'exagère pas un peu lorsqu'il décide de montrer aux « barbares asiatiques » ce que peuvent faire le génie et la discipline britanniques, en construisant le plus beau pont que la Malaisie ait connu. C'est à peine s'il s'aperçoit que cette ambition va légèrement à l'encontre des projets de l'Intelligence Service qui s'inquiète de l'intérêt stratégique de l'ouvrage d'art et charge un commando de le détruire.

Le commando arrive au moment précis où Nicholson, ivre de fierté s'apprête à remettre à Saito, complètement démoralisé, son chef-d'œuvre. Mais tandis que la nuit se passe à placer les charges de plastic contre les piles du pont, le cours de la rivière baisse et laisse apparaître tout le dispositif. Les Japonais vont-ils s'en apercevoir ? Non, mais le colonel Nicholson, lui, flaire quelque chose de louche, donne l'alarme et se précipite sur les « saboteur » qui sont exterminés.

Folie, folie, folie

D'une fidélité presque exemplaire au roman de Pierre Boulle, le film de David Lean suscite le même ahurissement, le même malaise, les mêmes interrogations que le livre. Que signifie cette histoire qui se détruit elle-même à mesure qu'elle progresse ? « Folie, folie, folie ! », s'exclame un prisonnier anglais témoin de la scène finale. Oui, mais quelle folie dénonce-t-il ? Celle de ce colonel dont l'amertume de la défaite, les mauvais traitements et les principes militaires ont fini par détraquer le cerveau ? Celle de ces principes militaires en qui certains voient une fin alors qu'ils ne sont que momentanément des moyens? Ou encore, d'une façon plus générale, s'agit-il d'une illustration de cette folie qu'est la conduite des hommes, incapables d'empêcher que les conséquences de leur action se retournent contre eux ? Bref, de l'absurdité du monde ?

Ce qui est particulièrement remarquable dans ce film, c'est que le spectateur est assailli par toutes ces questions, sans que le réalisateur les lui souffle. Alors que tant de cinéastes font du pléonasme la règle d'or de la mise en scène, David Lean semble, au contraire, prendre un malin plaisir à égarer la sensiblité du spectateur. Si son film est le procès du colonel Nicholson, il se pose en témoin à décharge. Il va même au-delà de Boulle qui avait mis dans Nicholson de la ganache et du colonel Bramble réunis. Grâce au jeu vraiment étonnant d'Alec Guinness, il fait de Nicholson le plus émouvant des héros. Il renchérit encore dans l'incohérence en imaginant un nouveau personnage, un Américain — remarquablement interprété, lui aussi, par William Holden — dont l'efficacité patriotique n'est guère l'effet de la volonté.

Il n'y a rien dans la réalisation du Pont sur la rivière Kwaï qui surprenne, qui soit tellement différent de la plupart de ces films qui ont fini par faire couler le cinéma anglais dans un océan d'héroïque ennui. Une mise en scène plus vigoureuse que d'ordinaire, peut-être, malgré certaines longueurs. Mais ce qui est surprenant, c'est précisément le contraste entre le classicisme de cette réalisation et l'audace du sujet. C'est par là, par ce décalage si propre à exprimer l'absurde, que ce film est d'une originalité profonde et qu'il laisse espérer, en dépit de tant d'exemples contraires, qu'un jour peut-être le cinéma finira par devenir un art adulte.

J.-P. V.

Elle provoque

LA SEMAINE

« Bardolatry »

ET *Dieu créa la femme* triomphe en Amérique. A Baltimore, le film de Vadim fait deux fois plus de recettes que le *Tour du monde en 80 jours.* A New-York, il est programmé pour vingt semaines. Partout les critiques s'extasient. « Jamais depuis Maurice Chevalier, la France ne nous avait envoyé un phénomène aussi excitant. »

Le phénomène, c'est Brigitte Bardot, « péril ambulant pour tous les hommes ». Un nouveau culte est né « the bardolatry » et des slogans incitent Gina Lollobrigida à rester chez elle ou Sophia Loren à faire ses valises. Même Marilyn reçoit des flèches : « Elle peut recommencer à poser des photos pour la couture ».

A vingt-trois ans, après dix-huit films, B.B. vaut maintenant 300.000 dollars (150 millions) pour un film à Hollywood. Mais elle ne le tournera pas. Tout au moins pas encore. Elle est sous contrat avec son producteur Raoul Lévy jusqu'en 1960. Un contrat qui l'associe d'ailleurs, en tant que coproductrice, même aux films qu'elle ne tourne pas.

Opération « Sans-Gêne »

JEAN-LOUIS BARRAULT et Madeleine Renaud lancent l'opération Sans-Gêne. Ils comptent sur la vieille pièce de Victorien Sardou, créée par Réjane, pour renflouer des finances fortement grevées par *Le Procès* et *Histoire de Vasco.* Ces deux pièces, très estimables, n'ont pu remplir le grand théâtre Sarah-Bernhardt, mais la Compagnie, qui a su donner une âme d'enfant à tous les spectateurs du *Bossu* de Paul Féval, conférera sûrement à *Madame Sans-Gêne* une nouvelle jeunesse. L'année prochaine, Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud monteront la troisième pièce de Roger Vailland : *Monsieur Jean,* une nouvelle interprétation de la vie de don Juan.

CONTACT
SHOPPING
CHÈQUE CHAPEAU
Bazaar Jean Dessès
17, Av. Matignon - Bal. 45-63

(Garruba.)

BRIGITTE BARDOT AU NATUREL
une épidémie en Amérique : la « bardolatrie ».

THÉATRE

La « crise »

par Pierre-Aimé TOUCHARD

DEPUIS plusieurs semaines, quotidiens et hebdomadaires font échos aux bruits les plus invraisemblables sur la situation des théâtres nationaux et sur les remèdes que le gouvernement se proposerait d'apporter.

En fait, l'attention a été appelée sur les théâtres nationaux par les grèves et menaces de grèves du personnel et surtout des machinistes qui paralysent l'effort des artistes et désobligent le public. Notons d'abord que ces grèves ne sont pas propres aux théâtres nationaux : elles sont souvent la conséquence d'autres grèves soutenues par le personnel des théâtres indépendants. Les machinistes des théâtres nationaux jouissaient naguère d'un privilège qui leur assurait 7 % de plus qu'au personnel similaire des théâtres privés. Cet avantage leur fut retiré peu à peu, sous la pression des difficultés économiques, mais il reste la revendication permanente de leur catégorie, et chaque modification des salaires dans le privé la fait renaître.

Le problème ne peut être résolu que par une décision gouvernementale, soit que le gouvernement accepte de satisfaire totalement ou partiellement cette exigence, soit qu'il y apporte un refus formel et définitif : mais dans ce dernier cas, encore faudrait-il qu'il eût le pouvoir de convaincre les machinistes que tout grève serait inutile, et, le cas échéant, de la faire cesser. On voit qu'ainsi posé, le problème déborde de beaucoup le domaine propre aux théâtres nationaux.

Pour le reste, on peut démentir avec sérénité toutes les rumeurs concernant une réforme imminente de la gestion des théâtres nationaux, la création d'un poste de superintendant, la suppression de telle ou telle salle, ou le remplacement de tel ou tel administrateur. Les administrateurs des théâtres nationaux sont nommés par décrets pour une durée de trois ou six ans, selon les cas, et ni Georges Hirsch ni Pierre Descaves n'ont atteint la fin de leur mandat. Les autres mesures ne sauraient être décidées qu'après la réunion et sur avis d'une commission de réformes. La constitution d'une telle commission a été demandée, je crois, par les Finances, et le principe en a été accepté par M. Bordeneuve, donc bien avant que les grèves n'aient atteint leur acuité actuelle. Il est vraisemblable qu'il faut voir dans cette décision l'origine des bruits actuels, mais les membres de la commission ne sont pas encore désignés, la date de sa première réunion n'est pas fixée, pas plus d'ailleurs que ses buts précis qui ne sauraient être, en tout cas, d'ordre financier que par voie de conséquence.

Il se passera donc des mois et des mois avant que la commission ne puisse être amenée à conclure par des propositions au ministre et, de toute façon, celui-ci demeure l'arbitre suprême, libre de tenir compte ou non des avis qu'il reçoit. On voit que, si les spéculations actuelles peuvent présenter quelque utilité dans la mesure où elles seraient animées d'un esprit constructif, elles demeurent tout à fait vaines quand elles se bornent à multiplier les hypothèses les plus abracadabrantes et à prophétiser des décisions immédiates. Vaines et inexactes, elles ont aussi le grave inconvénient de compliquer la tâche des administrateurs en les entourant d'un réseau d'intrigues aussi naïves que fatigantes : elles vont en fait contre le but même qu'elles prétendent rechercher, à savoir la création d'une atmosphère de travail sereine et féconde dans les théâtres nationaux.

P.-A. T.

VARIÉTÉS

Délire du music-hall

TOUS les ans, quelques jours avant Noël, le directeur du Lido, M. Pierre-Louis Guérin, met au monde une nouvelle revue. Naissance superbe qui se déroule dans le faste étincelant des strass, baptême royal auquel sont conviées toutes les altesses : les vrais Windsor, les fausses gloires, les anciens ministres et les nouvelles vedettes. Une perruque Louis XIV avec boucles anglaises en queues de vison, c'est la Môme Moineau. Une couronne ducale, c'est Line Renaud, un huit-reflets à la Boni de Castellane, c'est Maurice Chevalier.

Les vedettes affluent en rangs serrés. Un général, une alouette, quel joli pâté ! Si le feu prenait, cela ferait aussi un de ces incendies dont on parlerait. Mais le bazar de la vanité en cendres, c'est inimaginable. Roulement de tambour. Le spectacle, l'autre, commence. La revue s'intitule « Prestige ».

Entre des plumes d'autruche roses, on aperçoit des seins blancs. Les plus longues cuisses du monde défilent sous le nez de M. Le Troquer.

Jean Gabin, pendant ce temps, bavarde avec Eddie Constantine :

— *Combien avez-vous de vaches maintenant ?*

— *Près de la vingtaine,* répond Lemmy Caution.

— *Il vous faudrait bien un taureau,* conseille Pépé le Moko.

Tableau espagnol.

Tableau napolitain.

Tableau antillais.

Puis survient une Madame Butterfly en patins à glace.

→

TNP

MEURTRE DANS LA CATHÉDRALE

Vendredi 20 décembre à 20 h.
Samedi 28 décembre à 20 h.

CE FOU DE PLATONOV

Samedi 21 décembre à 20 h.
Jeudi 26 décembre à 20 h.

LOUEZ VOS PLACES LAB 32-04 EUR 40-43
OMNIUM-THEATRES
5, Cour de Rome - Gare Saint-Lazare
Les meilleurs prix de tout Paris

Vient de paraître

LA NOUVELLE RÉFORME

REVUE MENSUELLE - N° 1

« La publication d'une revue de doctrine contenant des textes aussi importants constitue, dans le monde des communistes français un événement. » L'Express.

Howard FAST
Pierre HERVE
Edouard KARDELJ
Leszek KOLAKOWSKI
Fabrizio ONOFRI
Boris POLEVOI
Jean ROUS
Ignazio SILONE

et le texte intégral de

SILENCE

Drame en trois actes de Roman Brandstaetter (adapté du polonais par Ewa Gorlely et Maurice Clavel)

LE NUMERO : 290 francs
L'abonnement pour six numéros : 1.500 francs

La diffusion en librairie étant limitée, il est prudent de s'abonner

3, RUE DU TEMPLE - PARIS (4e)

Electrophone
portatif sensationnel
Toute la Gamme du Son :
TOURNE-DISQUES
4 VITESSES
plus
AMPLIFICATEUR
plus
2 HAUT-PARLEURS DÉTACHABLES
le tout
17.750 F

EN VALISE DE LUXE

Moteur asynchrone 110/220 volts - 2 pointes en saphir véritable (une pour les microsillons, l'autre pour les disques ordinaires) - cellule piezo réversible avec protection des saphirs - Amplificateur 3 lampes - 2 haut-parleurs détachables - Prise haut-parleur supplémentaire - Entrée stéréophonique - Bras extra-léger en plastique moulé (10 gr.) - Changement de vitesses (78, 45, 33 ⅓, 16 ⅔ tours) - Plateau équilibré de précision, friction caoutchouc - Potentiomètre logarithmique, interrupteur contrôlant le pilot-light - Courbe high-fidelity 40 à 15.000 hertz.

Adressez les bons de commande à la GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE, 222, rue de Rivoli, Paris. Mais vous pouvez aussi nous rendre visite à PARIS : 20, rue de la Baume — 4, rue de Vienne — 49, rue Vivienne — 90, Rue de Vaugirard — 28, avenue Mozart — 222, rue de Rivoli ★ BORDEAUX : 123 Cours Alsace-Lorraine ★ GRENOBLE : 1, pl. de l'Etoile (rue Lesdiguières) ★ LILLE : 9, pl. de Béthune ★ LYON : 23, pl. des Terreaux ★ MARSEILLE : 26, rue de l'Académie ★ NANTES : 6, rue J.-J. Rousseau ★ NICE : 12, rue Chauvain ★ ROUEN : 60, rue Jeanne-d'Arc ★ STRASBOURG : 52, rue du Vieux-Marché-aux-Poissons ★ TOULOUSE : 58, rue Bayard.

BON DE COMMANDE

Guilde Internationale du Disque 222 r. de Rivoli PARIS

Veuillez m'envoyer avec les 6 enregistrements, votre électrophone 4 vitesses aux conditions que j'indique en cochant l'une des formules.

☐ Super Electrophone, paiement comptant : 18.500 F (+ 500 F de frais d'envoi). Ci-joint 19.000 F Il est bien entendu que mon versement me sera immédiatement remboursé si, après essai, je retourne appareil et enregistrements dans les 5 jours qui suivront la réception.

☐ Super Electrophone en 2 versements : 18.700 F : ci-joint acompte 6.000 F (+ 500 F de frais d'envoi) soit 6.500 F le solde : 12.700 F suivra 8 jours après réception (sauf si je renvoie le tout).

☐ Electrophone standard, 33, 45, 78 tours, comptant : 18.500 F (+ 500 F de frais d'envoi). Ci-joint 19.000 F

Je règle ci-joint (Cocher ci-dessous) par ☐ chèque ☐ mandat-lettre ☐ virement postal 3 volets C.C.P. 7.120.00 Paris

☐ Documentation gratuite sur vos disques

NOM

ADRESSE EX 313

Werner Bischof

CARNET DE ROUTE

Du même auteur : Japon, Prix Nadar 1956

Delpire éditeur

Dans toutes les librairies Exclusivité Achille Weber

le
parfum
enveloppant
comme
la
soie

C. Jones

Crêpe de Chine
F. MILLOT
PARFUMEUR - PARIS

LE PARIS-BERLITZ
WEPLER
PLACE CLICHY

une Parisienne

MATHURINS
DERNIERES
Requiem pour une Nonne
Location ouverte pour les Réveillons sans augmentation de prix
Places de 350 à 1.200 fr.

CADEAU
CHÈQUE ● CHAPEAU
Bazaar Jean Dessès
17, Av. Matignon - Bal. 45-63

Cabarets Dancings

CARROLL'S
Soupers de Réveillon
ELY. 46-40 - 34, RUE DE PONTHIEU

CLUB CH. ELYSEES Orch. RENATO LE SENECHAL
T. l. j. thé dans. Soir. mercr., jeudi, vend., sam. dim.

Le Rêve 8, bd Poissonnière - Air conditionné
2 GRANDS ORCHESTRES

Restaurants

LIDO UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
ELY. 11-61
LIDO 21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
ELY. 11-62
LIDO "PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Frédey

LOUEZ VOS PLACES
aux Agences LA MADELEINE
14, Bd DE LA MADELEINE - OPÉ. 97-93
34, Av. des Champs-Élysées - ELY. 78-62
14, Bd Beaumarchais - ROQ. 00-92
16, Avenue de l'Opéra - RIC. 56-65

(Cossira.)

Réjane (1893)
Création.

(Pic.)

Madeleine Renaud (1957) dans « Madame Sans-Gêne »
Recréation.

→

Reviennent les « Blue Bell Girls », leurs peaux de satin, leurs épaules de pêche.

Une des rares danseuses qui ne montrent par leurs charmes perd son soutien-gorge. Toute gênée, elle se débat avec ses bretelles et disparait dans la confusion. Excès de pudeur ou manque de qualité ?

Brio du music-hall. Fausses orgies, faux luxe, vrais anachronismes, vrai délire !

MICHELE MANCEAUX.

MUSIQUE

Visage nuptial

● *Un musicien français triomphe à Cologne.*

(De notre envoyé spécial Antoine Goléa)

DANS un concert public de la radio de Cologne, Pierre Boulez, 32 ans, chef de file de la jeune musique française, vient de diriger la première audition de sa cantate *Visage nuptial*, sur des poèmes de René Char, pour soprano, alto, chœur de femmes et orchestre.

L'œuvre, composée en 1951, devait être montée à Paris par Désormière. La maladie empêcha celui-ci de donner suite à son projet. Voilà pourquoi on entend aujourd'hui cette cantate après *Le Marteau sans maître*, sur des poèmes de Char également, et la *Troisième sonate* pour piano. Cet ordre inversé est très instructif.

En effet, sur les poèmes surréalistes de Char, Boulez a composé, pour *Visage nuptial*, une musique puissante, lyrique, généreuse, romantique. Il est allé ainsi aux sources des poèmes, qui cachent un romantisme clamant sous l'ésotérisme du langage.

Quelques années plus tard, dans *Le Marteau sans maître*, Boulez devait traduire rigoureusement le style secret des poèmes. Il était, à ce moment-là, à la pointe extrême de ses propres recherches de langage.

Aujourd'hui, avec sa nouvelle *Sonate* pour piano, Boulez revient à sa nature bouillonnante, éprise de liberté. La courbe, ainsi, se referme. Mais sans doute l'étape de la plus grande rigueur était-elle nécessaire à l'évolution générale et à la décantation spirituelle de ce tempérament exceptionnel.

L'exécution fut de premier ordre. L'orchestre et les chœurs de Cologne sont habitués aux œuvres nouvelles et difficiles, et y mettent autant de conviction que pour une symphonie de Beethoven. C'est la condition première pour que le public accepte les œuvres étonnantes de notre temps. Schoenberg disait : «Ma musique n'est pas moderne, elle est mal jouée. » Mal jouée, la cantate de Boulez aurait sûrement paru indigeste au public. Et combien de soi-disant « chefs », qui seraient incapables de diriger correctement une symphonie de Haydn, font carrière de nos jours en massacrant des œuvres contemporaines que le public ne connait pas ?

Dans la très importante partie de soprano solo, Ilona Steingruber fit preuve d'une virtuosité exemplaire. Ainsi servi par tous ses interprètes, parmi lesquels le contralto Eva Bornemann, Boulez put conduire son œuvre à une incontestable victoire.

A. G.

VOUS CONNAISSEZ ?

● Papille, un des restaurants les plus sympathiques de Paris. Dans la jolie rue Saint-Séverin, le cadre est aussi soigné que la cuisine. La fille du peintre Maurice Denis vous offre ses viandes ou ses rougets, grillés devant vous. Toutes sortes de sauces les accompagnent. Avec un bon petit vin, vous dinerez pour 1.000 fr.

● Le micro de Tino Rossi, qui se cache dans une poche, sous un revers, au milieu d'un foulard. C'est un micro à batterie, qui amplifie la jolie voix du chanteur, mais aussi celles des acteurs qui lui donnent la réplique d'un peu trop près. Quand ces acteurs tournent la tête, ou s'éloignent, leurs voix changent curieusement de registre.

LE T.N.P. DANS "L'AVANT-SCÈNE"
HENRI IV
Texte intégral de LUIGI PIRANDELLO ● Mise en scène JEAN VILAR
150 frs ● Kiosques et Dépositaires ou 75, rue Saint-Lazare, PARIS-IX^e

Claude Roy
ARTS SAUVAGES
Delpire éditeur
Dans toutes les librairies Exclusivité Achille Weber

A LA VENTE DU C. N. E.

LE BARBU N'ÉTAIT PAS MARX

par JEAN CAU

Samedi a eu lieu, au Vél' d'Hiv', la vente annuelle du C.N.E. Réunissant après la Libération tous les écrivains résistants, beaucoup d'entre eux désertèrent peu à peu le C.N.E. où ne se sont bientôt plus retrouvés que des écrivains communistes, des écrivains naïfs et des écrivains habiles. L'année dernière, la vente coïncidant avec les événements de Hongrie, l'émotion l'emporta sur la candeur et l'habileté. Cette année, l'ordre règne à Budapest. Aussi la vente du C.N.E. a-t-elle pu retrouver sa physionomie habituelle. Voici comment l'a vue Jean Cau.

QUAND on y regardait à deux fois, les différences avec le marché de la place Maubert étaient considérables. D'abord les salades et nourritures exposées étaient spirituelles, encore que certaines étiquettes comme La Mandarine, Grains de sel ou les Mangues vertes entretinssent une confusion ; ensuite, les vendeurs, au lieu de posséder cet air d'intelligence et de santé qui anime les visages des marchands de navets de mon quartier, affichaient des mines volontiers ravagées où s'étirait, chez certains, ce sourire qui est celui de la vanité inquiète se voulant détachée ; enfin cette kermesse baignait dans ce que je crus reconnaître comme étant de la musique beethovenienne, retransmise avec quelques hésitations par les haut-parleurs du Vél' d'Hiv' gentiment désaccordés depuis toujours et rétifs devant l'épreuve qu'on leur infligeait.

Dominant le tout — et pour satisfaire à une manie du portrait toute chargée de nostalgies — on voyait deux têtes dont la hideur épouvantait. Ces têtes appartenaient, l'une à un tuberculeux chevelu et barbu, l'autre à un tuberculeux glabre et à moitié chauve. Le même, eût-on dit — car le crayon de Bernard Buffet répugne à l'originalité et amaigrirait Farouk lui-même — mais avant et après avoir subit un traitement capillaire.

Racontez, grand-père !

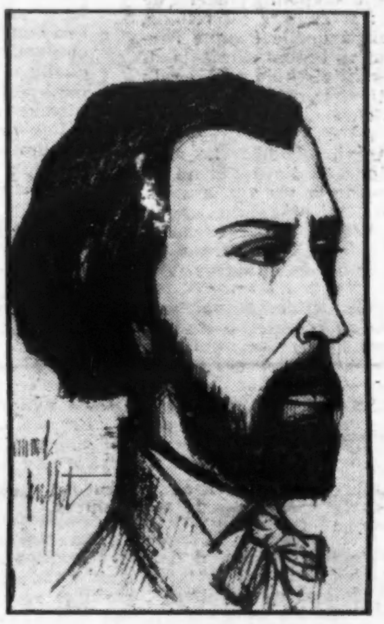
En réalité, le barbu n'était pas Marx à 25 ans mais Alfred de Musset ; le glabre n'était pas Kroutchev sortant en 1917 des geôles de l'Okhrana mais Charles Baudelaire. Je précise car, avec Bernard Buffet, on ne sait jamais.

Pourquoi cette foire avait-elle été mise sous le signe du poète des « Nuits » et du chantre de la douleur, ah, ça ! Je jure que je n'en sais rien. Y aurait-il un cadavre, aux dernières nouvelles, entre Victor Hugo et Aragon ? Elsa Triolet aurait-elle une dent contre Honoré de Balzac ? « Ces choses-là sont rudes, m'a déclaré Victor Hugo, il faut pour les comprendre avoir fait ses études ».

Au-dessous des têtes des poètes buffetiers de la joie de vivre en pays capitaliste, on pouvait voir, de ses yeux voir, les têtes de quatre personnalités décédées en mars 1953 (1) et admirablement reconstituées par un empailleur de génie ; savoir : les faciès fermés sur un dernier rictus de Kanapa, André Wurmser et André Stil et, donnant encore l'impression de la vie, le masque de Georges Sadoul. Curieusement sadique, la foule regardait.

Pour moi, qui éprouve une répugnance pour ce genre de spectacles, je détournai la vue et la reportai sur l'étincelante pléiade d'écrivains vivants qu'essayaient d'approcher à coups de poing, de pied et de tête, des milliers d'admirateurs. Mais comment parvenir jusqu'à Simone Téry, Armand Monjo, Jean Laffite, Pierre Daix et Gaston Baissette et Sembène Ousmane et Garaudy, Fréville, Violette Jean, Moussinac, comment approcher de Claudine Chonez ? Ils étaient là, pourtant. On pouvait les voir, grand-père, on pouvait les voir ? Racontez encore, grand-père !

Eh bien ! mon fils, je vis Jean Cocteau. Il avait rajeuni de quarante ans, tant il était heureux d'être des nôtres et, toujours farceur, s'était fait la tête d'un chanteur alors célèbre qui s'appelait Gilbert Bécaud. Un flash, une signature, un sourire, Gilbert n'arrêtait pas et l'âme apparemment tran-



MUSSET VU PAR BUFFET
Un cadavre entre Hugo et Aragon ?

quille, sans doute pour avoir été nanti d'un pouvoir comme on dit en termes de droit, signait d'arrache-plume les œuvres de Jean Cocteau. Etaient également nantis d'un pouvoir les notaires Jean-Claude Pascal, Françoise Christophe et Habib Benglia qui signaient les déclarations de Desnos, Kessel et Christine de Rivoyre.

Quelques comédiens avaient été priés de tenir des rôles de composition et c'est ainsi qu'au stand dit « du souvenir », on pouvait applaudir Michel Etcheverry en commandant de Saint-Exupéry, Pascale Audret en Anne Frank et, de même que Sarah Bernhardt n'hésitait pas à jouer « l'Aiglon », Madeleine Ozeray n'avait pas hésité à incarner Paul Eluard.

D'autres, tel Shakespeare jouant Shakespeare, interprétaient eux-mêmes leur propre personnage. On admirait Druon en Druon, mais Peyrefitte en Peyrefitte ne passait pas la rampe. Prudente, Elsa Triolet avait une doublure, le célèbre barde André Claveau qui s'efforçait de signer au même rythme qu'elle. Un vrai match. A 18 h., Elsa menait de vingt-huit signatures mais Claveau effectuait une remontée sensationnelle qui tenait les spectateurs en haleine.

S.N.C.F. et Frères Jacques

Le Bureau Politique du parti communiste avait délégué deux de ses membres : les Frères Jacques et Louis Aragon. Le premier, qui comme Brahma possède quatre visages et une multitude de mains, sacrifiait au culte de la personnalité en dédicaçant l'ouvrage que le meilleur historien marxiste, Randal Lemoine, lui a consacré : «Drôles comme quatre». Le second avait des difficultés avec son sourire. Je m'explique. Premier temps : sérieux, visage fermé, Aragon dédicace; second temps : souriant, visage ouvert, Aragon tend le livre. La mécanique fonctionnait à merveille. Un, deux, sérieux, sourire, un, deux, signature, offrande, un, deux... Il arrivait qu'elle se déréglât et qu'Aragon sourît en traçant la dédicace et tendît le livre en fixant sur le client un œil bleu et froid. Mais, en gros, la chaleur et la glace vivaient avec assez de bonheur leur mouvement pendulaire sur le beau visage du paysan de Paris.

Michel Butor, en prévision des départs massifs de Noël et du Jour de l'An, offrait aux visiteurs un remarquable supplément à l'annuaire de la S.N.C.F. qui fait état des modifications d'horaires récemment intervenues sur le parcours Paris-Rome.

En vain, j'attendis Claude Roy, pourtant annoncé et que la politesse et l'amitié allaient m'obliger à saluer en chinois. En vain j'attendis Yves Montand, pourtant annoncé et que je m'apprêtais à opposer, sur la distance de quinze rounds, à Gilbert Bécaud. J'eus également à déplorer l'absence de Stendhal, Picasso, Jules Vallès, Roger Vailland, Descartes et Guillevic. Au sein des plus beaux moments, il y a toujours (comme ont dû le dire quelque part Paul Eluard et Maïakovski) ce parfum de tristesse que même sans regret et sans déboire laisse la cueillaison d'un rêve au cœur qui l'a cueilli. Mais pourquoi cette tristesse? N'avais-je pas eu la vision de la Trinité Kanapa-Stil-Wurmser pétrifiée pour les Siècles des Siècles ? N'avais-je point vu Garaudy, lui qui sur le néant (comme ont dû le dire Staline et Mallarmé) en sait plus que les morts ? N'avais-je point assisté, en rêve et en os, à la vente du C.N.E. ? Et je bouderais mon plaisir ? Et je boude... Non !

J. C.

(1) Joseph Staline est mort, lui aussi, en mars 1953.

Le livre qu'on lit
à Moscou comme à Londres
L'ATOME unira-t-il le monde ?
par
ANGELOS ANGELOPOULOS
Traduit du français : en allemand, en anglais, en espagnol, en grec, en italien, en japonais, en portugais et en russe
R. PICHON et R. DURAND-AUZIAS
Paris - 20, rue Soufflot

l'honnête homme du XXe siècle
fait place dans sa bibliothèque à une *Histoire générale du monde.*
★
l'histoire générale des civilisations
complète en 7 volumes illustrés ouvre des horizons nouveaux sur l'histoire universelle de l'humanité.
★
Les 7 volumes, au total 4820 pages, méritent la faveur de l'homme moderne par
- leur *haute valeur scientifique* : à leur rédaction ont collaboré les maîtres de l'Université et quelques-uns des spécialistes les plus célèbres de chaque époque ;
- leur *présentation élégante* : ils sont imprimés sur beau papier et reliés pleine toile, sous jaquette en 4 couleurs ;
- leur *illustration abondante* : 336 planches hors-texte en héliogravure recréent l'ambiance des grandes époques historiques ;
- leur *prix avantageux* : (3.000 F en moyenne), très inférieur à celui des ouvrages récents de même étendue.

Consultez la collection chez votre libraire.
★
En 7 volumes illustrés, 6 millénaires d'histoire du monde...
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Armand Lanoux
PARIS 1925
Delpire éditeur
Dans toutes les librairies Exclusivité Achille Weber

ROMANS FRANÇAIS

EN CAMPAGNE AU MAROC

par MADELEINE CHAPSAL

« AH DIEU ! *que la guerre est jolie* »... Rare est le roman sur la guerre, aussi cruel, écœuré soit-il, qui ne cède en quelque point au lyrisme, au grand frisson épique que donne à tout descendant de la bête, la vue du désastre et de la destruction.

Après tout, l'individu, comme acteur et comme voyeur, ne se révèle complètement que sur les champs de bataille ; ce spectacle vaut peut-être un peu de sang (ne lui devez-vous pas en particulier le livre que vous êtes en train de lire ?)... Même dans le *Voyage au bout de la nuit* où l'on crut voir à l'époque la condamnation de tous les massacres, il y a des moments où Céline, pacifiste, ne peut s'empêcher de trouver quelque grandeur à l'immense boucherie des « viandes surmenées ».

De cette joie assassine, le livre d'Olivier Todd (1) est complètement exempt. C'est son plus grand mérite ; mais comme tous les mérites, il a son envers : *Une demi-campagne*, où la guerre manque de joliesse, n'est pas exactement ce qu'on nomme un roman entraînant.

UN train serpente dans la campagne marocaine. Aux fenêtres, des jeunes gens en uniforme — soldats du contingent et rappelés — regardent le paysage qu'ils voient pour la première fois, et dévisagent d'un œil rond ceux qu'ils sont venus combattre. Les Arabes leur paraissent à faire peur mais n'ont pas l'air terrible : « *Un rien cradingues, les crouilles* ».

Cette pitié embarrassée est leur premier déroutement. Il y en aura d'autres. Si ces jeunes hommes ont été rappelés sous les drapeaux et envoyés au Maroc, c'est, leur a-t-on dit, en promenade militaire pour défendre les Français. Or, l'accueil des colons est aigre-doux et la promenade apparait vite fatigante. Dangereuse aussi. Au lieu de fondre au soleil de l'armée française, les rebelles se regroupent, s'organisent. Du côté du contingent, c'est tout le contraire : on manque de matériel, de discipline et surtout de tactique. Chaque contact avec les rebelles est une surprise — on se croyait là pour la paix — et se termine mal — trop lourdes, les unités n'ont pas eu le temps de se retourner. En fait d'opération de police, c'est une vraie guerre, constate l'auteur, avec de vrais tués.

Surpris par les combats, les rappelés le seront plus encore par la paix : ce n'est pas la leur, elle est politique. Ce n'est pas non plus *la* paix : en route pour l'Algérie. Dans le drôle de langage que l'auteur, bon dialoguiste, fait parler à la troupe : «*On va s'en farcir un méchant paquet* ». Le livre s'achève dans un train, comme il a commencé, sur une leçon de dégoupillage de grenades.

CHACUN peut parler de l'amour comme il veut : si l'œuvre est réussie, on ne voudra pas savoir à quelle époque l'auteur y fut, s'il a bien tout vu et tout dit. Mais un livre sur les opérations militaires en Afrique du Nord, où l'erreur entretient le crime, peut bien s'intituler « roman » : c'est d'abord un témoignage.

Qu'apporte celui d'Olivier Todd ? Le récit d'un jeune Français retour du Maroc, et un tableau — un peu naïf — de la vie aux armées. L'auteur juge la conduite des opérations et fait aussi toutes sortes d'observations concernant l'alimentation, l'exercice, le chaud, le froid, les rapports avec les chefs, le bordel et autres aléas de la vie du soldat.

Neuf personnages, grades différents, opinions variées, sont chargés de représenter toutes les tendances. Intellectuel ou travailleur, communiste, raciste, indifférent, le résultat, c'est un fantassin comme on en a déjà vu : individualisme grognon, débrouillardise, du courage quand il en faut, amour des gros plaisirs et des bons mots. Quelques traits nouveaux au portrait traditionnel : pleurnicherie vis-à-vis des familles et une certaine mollesse. Pas de « durs » dans ce roman, des hommes las d'être abusés, qui perdent leur temps.

Dès le départ, en effet, l'opération est déjà cataloguée : bête et inutile. Conviction respectable, mais si violente qu'elle fige un peu les personnages et l'action. Rien à gagner pour personne à cette campagne, les soldats fredonnent « *la quille* ! », les chefs se contredisent d'un ordre à l'autre sans parvenir à débrouiller leurs plans. La réalité elle-même se surpasse en idiotie : c'est sur des mines posées par les siens que saute un Français, et c'est en descendant sans précautions le blessé à l'hôpital, que d'autres se font tuer par des nationalistes.

Rien en cela d'invraisemblable, au contraire ; les combats où personne n'est d'humeur batailleuse ont l'accent d'un dégoût profond. Mais l'ensemble aurait peut-être gagné en pouvoir de conviction si l'auteur avait mieux indiqué dans quelle mesure — fût-ce légère — tout participant se trouve malgré lui complice d'une aventure et en ressort modifié.

Ces quelques réserves ne peuvent diminuer l'importance et le courage d'un livre dur qui dénonce en connaissance de cause une mystification. Il n'y en a pas beaucoup.

Et on peut dire qu'Olivier Todd, politiquement, a gagné sa partie : *Une demi-campagne* ne risque pas de déclencher la moindre vocation militaire.

(1) « Une demi-campagne », par Olivier Todd - Ed. Julliard - 258 pages - 540 francs.

LA SEMAINE

Vercors s'en va

IL y avait beaucoup d'absents à la vente du C.N.E. samedi dernier (dont Jean Cau raconte page 29, le spectacle). Mais les absents ont toujours tort : on ne les voit pas. Il y avait pourtant une table vide qui aurait dû frapper les habitués de cette manifestation : celle de Vercors.

Pendant des années, il fut un des membres les plus éminents du C.N.E.: président, président d'honneur. Regardez Vercors, répondait-on à tous ceux qui considéraient le C.N.E. comme une simple organisation para-communiste. Ses hésitations, ses désaccords, ses repentirs semblaient, en effet, prouver qu'il y avait encore trace de liberté d'opinion à l'intérieur du C.N.E. On oubliait *après* qu'il finissait toujours par rejoindre la majorité, conférant ainsi aux décisions de celle-ci le sceau de l'unanimité.

Ce rôle, Vercors l'a joué pendant treize ans. L'année dernière encore, après les événements de Hongrie, il commença par protester, mais finit, tout en maintenant ses réserves, par rester au C.N.E. en critiquant ceux qui abandonnaient et renonçaient à « dialoguer ».

Maintenant, Vercors rompt. *Pour prendre congé* est le titre de son livre que publient cette semaine les Editions Albin Michel. C'est le dossier de ses relations avec le P.C. Nous y reviendrons. Dès maintenant, citons l'appréciation par Vercors du rôle qu'il a assumé depuis la guerre. « *Potiche d'honneur* », dit-il simplement.

UN CADEAU OFFERT
DOUZE CADEAUX REÇUS

Pour le Nouvel An
le présent le plus apprécié

UN ABONNEMENT A

LA REVUE
DE
PARIS

LA REVUE qu'on lit

LA REVUE qu'on aime

LA REVUE qu'on garde

LA REVUE DE PARIS publie des romans, nouvelles, études politiques, historiques et scientifiques, des récits de voyage, des essais littéraires et des chroniques des meilleurs écrivains français

ABONNEMENT :
Un an : 2.200 francs. - 6 mois : 1.100 francs
(C.C.P. 360-50)
114, Champs-Elysées, PARIS

ROMANS

Jour de feu

par René Barjavel. Ed. Denoël. 208 pages. 500 francs.

● ***Barabbas et le Christ.***

« E*H ben! Ça c'est une histoire !...* » Voilà le cri du petit Michel, quand le conteur se tut. Les gosses avaient fait cercle autour de lui, qui s'était assis « *au bord d'une barque bleue, couchée au sec* ». Et cela se passait à Collioure, un 16 août, jour de la Saint-Vincent, qui est la fête de ce charmant port de pêche et de la Catalogne.

Dès les premières pages de son nouveau roman, M. René Barjavel nous entre solidement dans les oreilles et les yeux par la force d'un style à la fois simple et imagé, rustique et savant, un style allègre, bon vivant, qui tire au plus court, comme il convient dans un récit oral. Et à l'instar des enfants, tout ouïes devant le conteur « *barbu, maigre et mal habillé* », descendu de la montagne pour la fête et qui parlera jusqu'au coucher du soleil, le lecteur se sent bientôt bouche bée.

Il s'agit, en effet, d'une sacrée histoire — la plus sacrée de toutes : la Passion du Christ. Avouons ici qu'évidemment l'auteur profite de la charge de pathétique dont vingt siècles de civilisation chrétienne l'ont lestée. Mais pour qui, par hasard, en ignorerait tout, le personnage de Jésus serait à peu près incompréhensible.

M. Barjavel ne s'est pas soucié de l'éclairer, pensant qu'il l'était suffisamment par la mémoire et la sensibilité de chacun. Il en est de même pour Marie, pour Madeleine et pour les disciples ; si peu qu'il en dise à leur sujet, une foule d'images nous assaillent. Ainsi donc l'air déjà fort séduisant de son fifre bénéficie-t-il, en outre, de faire sourdre en nous, et qui l'accompagnent, les grandes orgues de l'Evangile.

Tout cela, il est vrai, compose simplement un décor, un climat, où va s'enlever — avec quel relief ! — le véritable héros de *Jour de feu* : Barabbas, inspiré à M. Barjavel par Michel de Ghelderode, auquel il paye loyalement sa dette dans une dédicace affectueuse. Et le conteur, ayant annoncé à son jeune auditoire l'histoire de Barabbas, ajoute : « *Je vais vous la raconter comme si elle se passait ici, aujourd'hui, au milieu des gens que vous connaissez. La fête de la Pâque, c'est la fête d'aujourd'hui, et Jérusalem, c'est Collioure.* » Qui était Barabbas ? « *Un grand bandit, le plus bandit des bandits du pays... Tenez ! Exactement comme le Noir, celui qu'on a arrêté hier dans la montagne...* »

D'un pareil procédé d'exposition, on devine tout ce qui va découler de pittoresque anachronique, mais aussi de saveur, de vie, de vérité brûlante. M. Barjavel réussit à nous tenir haletants jusqu'au bout. Il gagne cette partie difficile surtout par l'art de son récit et par la solidité de son style.

ESSAIS

Propos de théâtre

par Pierre Brisson. Ed. Gallimard. 233 pages. 550 frs.

● ***Un amoureux du théâtre.***

« V*OICI donc rassemblés sans grand lien dans ce recueil éphémère quelques souvenirs et, peut-être, quelques motifs d'évasion.* » Pierre Brisson a voulu, pour quelque temps, revenir au théâtre — sa passion.

40e mille
CHRISTINE DE RIVOYRE
la mandarine
le roman
que toute la critique a aimé
sélectionné par le
CLUB DES ÉDITEURS
PLON

Mieux qu'une suite de critiques, c'est une suite d'études ou de dessins que nous apporte *Propos de Théâtre :* qu'il s'agisse de Jouvet, de Tchékov, de Sartre ou de Mauriac, le critique tente de retrouver le frémissement de la vérité sous la représentation des œuvres et la répétition des effets. Dans une langue d'une précision et d'une netteté presque inconnues aujourd'hui parmi les chroniqueurs de théâtre, Brisson prolonge son plaisir...

Certaines de ces analyses sont des sortes de chefs-d'œuvre de lucidité prémonitoire : c'est le cas de l'article sur Barrault à propos des *Fourberies*, D'autres évoquent les infinis prolongements poétiques d'un Valery Larbaud. Ainsi, mieux qu'un livre de chronique, nous découvrons une sorte de poète.

Il est curieux de constater avec quelle pénétration un écrivain aussi marqué par les habitudes de la littérature française, pour ne pas dire parisienne, parvient à entrer dans le jeu de Strindberg ou de Tchékov ; les deux études qui forment la meilleure partie de ce livre vont plus loin que les livres de spécialistes. Et tout cela est dit avec une légèreté parfois souriante, parfois anxieuse : Brisson n'est pas toujours certain d'être dans le vrai et cette inquiétude accroît encore le plaisir qu'on a de le lire.

C'est que cet amoureux du théâtre n'a rien d'un dogmatique : ses chroniques sont celles d'un homme qui, devant l'œuvre d'art, juge moins qu'il ne tente de comprendre et souvent d'aimer...

Que cet homme, face aux problèmes politiques, devienne tout le contraire, voilà qui signifie sans doute, simplement, que M. Pierre Brisson, pour s'intéresser aux affaires publiques, doit forcer sa nature.

INTERVIEW

Jane Gaskel

● *Jane aime l'armée et Kinsey*

« ELLE a un style merveilleux et rapide. Il n'y a jamais un mot de trop. Mais je n'aime pas sa conception de la vie. Elle est trop théâtralement cynique. Elle se préoccupe trop d'avoir l'air désinvolte. » Tel est le jugement de Jane Gaskel, de passage à Paris (et que l'on appelle la Françoise Sagan anglaise), sur la Françoise Sagan française.

Seize ans, l'air aussi britannique qu'il se peut, avec ses longs cheveux raides et blonds, sa frange, ses taches de rousseur et son corps de jeune garçon, ce jeune phénomène qui a écrit à 14 ans son premier livre *L'Etrange Aventure* qui vient d'être publié aux Editions Julliard, en a déjà écrit deux autres depuis et en est au sixième chapitre de son quatrième livre.

« Ce que j'ai le plus envie de faire? Ecrire. Continuer à écrire et que mes livres aient suffisamment de succès pour que je n'aie pas à renoncer au métier d'écrivain. Lorsque j'ai appris que mon premier livre allait être publié, j'avais 15 ans et j'ai pleuré de joie. Avant, il fallait que j'aie l'air passionnée par le hockey ; maintenant, j'ai beaucoup d'amis, très jeunes, journalistes, écrivains, auteurs d'émissions à la télévision. Je suis contente que beaucoup de jeunes réussissent en même temps que moi. Sagan était le premier phénomène, mais maintenant il y en a tellement, que je n'ai pas l'impression d'être anormale. Je suis seulement l'un d'eux. Je préfère les gens de mon âge. Les autres sont très fats, et puis ils sont embarrassants parce que vous devez toujours faire semblant d'être intelligente et vous avez peur de dire quelque chose d'enfantin.

« Le livre que je suis en train d'écrire raconte l'histoire d'une armée qui garde une femme en otage. Il y a une histoire d'amour entre l'otage et le général, mais ce qui m'intéresse surtout, c'est de décrire la vie de l'armée. Je lis beaucoup de livres sur les différentes périodes de l'histoire militaire, afin de me documenter, car mon armée sera de toutes les époques. »

Jane Gaskel avoue qu'elle sait à peine faire une addition et que ses parents ont dû se charger de son éducation, car elle était mauvaise dans toutes les matières excepté l'anglais.

Enfin, Jane ne nie pas qu'elle a été plus ou moins inspirée par le Rapport Kinsey lorsqu'elle décrit ainsi des créatures étranges qui peuplent son livre : « Leur seule jouissance est de guetter la réaction éprouvée par les autres la première fois qu'on les voit. Ils atteignent le plaisir sexuel par de nombreux moyens cérébraux qui ne sont pas du tout développés en nous »...

A.-M. DE VILAINE.

(Camera-Press.)

JANE GASKEL
Un phénomène parmi d'autres.

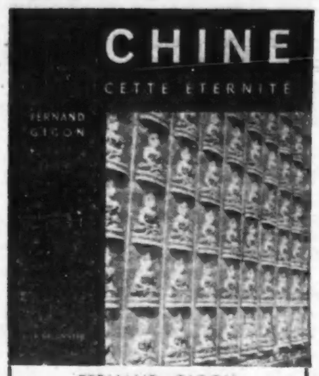
POÉSIE

Premiers pas

● *Sur le chemin difficile d'une poésie retrouvée.*

LES surréalistes n'étaient pas dénués de rigueur : ils se donnaient l'incohérence pour règle, comme d'autres s'imposaient l'expression en vers réguliers et la rime.

→



FERNAND GIGON
CHINE
CETTE ETERNITE

Dans ce bel ouvrage illustré de la collection ESPACES, FERNAND GIGON présente une image vivante et une synthèse clairvoyante des problèmes qui se posent au second pays du socialisme dans le virage de ce demi-siècle

18X21, 150 p., 64 p. d'ill. en noir, 4 en couleurs, relié sous jaquette en couleurs .... 2.100 fr.

S. F. L. - BACONNIERE
57, rue de l'Université - PARIS (7e)

Joseph VIALATOUX
Professeur honoraire
aux Facultés catholiques de Lyon

**LA RÉPRESSION
ET
LA TORTURE**

ESSAI DE PHILOSOPHIE MORALE ET POLITIQUE

« au cœur des plus graves problèmes actuels »

Un volume .... 390 francs

LES EDITIONS OUVRIERES
12, avenue Sœur-Rosalie - PARIS (13e)

les bourgeois conquérants

par CH. MORAZÉ

le monde
au XIXe siècle

A. COLIN

nouvelle
DESTINS DU MONDE
collection d'histoire

le plus grand roman
de la littérature chinoise :

**SI
YEOU
KI**

ou le voyage en Occident

traduit du chinois par Louis Avenol.
2 volumes, 1.000 pages ornées de
102 images, reliés pleine soie : 3.900 fr.

le plus vieux "western"
du monde

SEUIL

Vient de paraître

JEAN-PIERRE GIRAUDOUX

Le mauvais charme

Nouvelles

Moralisme et sobriété, ces caractères inimitables de la littérature française ne sont jamais mieux évidents que dans les quelques pages d'une nouvelle brève, cruelle et parfaite.

L'EXPRESS

Ses énigmes m'irritent et me captivent.

NOUVELLES LITTÉRAIRES

Ce livre cruel nous découvre un Jean-Pierre GIRAUDOUX moraliste, dont la "sagesse" d'homme jeune nous touche.

LE FIGARO LITTÉRAIRE

Un art très dense, hautain et en même temps attentif du portrait et de la nouvelle.

ARTS

Une lucidité incisive qui, par ses analyses, nous fait songer à l'auteur de "A la recherche du temps perdu".

FRANCE OBSERVATEUR

GRASSET 600 fr

La bombe surréaliste désamorcée depuis plusieurs années, le retour à la normale demeure, aujourd'hui, toujours aussi difficile.

Les grands thèmes survivent. Mais ils sont repris où ils en étaient, il y a cinquante ans. Et les jeunes poètes doivent revivre les états d'âme et les angoisses malheureuses de leurs grands-pères, avant de trouver leur style propre.

C'est sur les genoux d'André Gide (celui de *Nathanaël*) que Michel Rachline balbutie son premier *Poème du sang d'Amour* qui date de 1950-1952 (1). En 1957, il écrira cependant *Osios*, sorte de scénario poétique découpé en « haltes » (2). Son tempérament semble s'être alors affirmé. C'est un lyrique. Mais il hésite encore entre l'image oratoire et la pétition de principe.

Le talent de Philippe de Vandeuvre semble, en revanche, beaucoup plus mûr (3).

Est-ce à Vienne (*Oui, je t'aimais sais-tu quand le pas des blancs pages Bruissant de soie glissait dans tes palais pleins d'ombres*) qu'il a pris le goût du romantisme allemand qui marque son rythme et sa pensée ?

S'il n'avait pas cru devoir insister sur ce côté de son inspiration en donnant à une suite de poèmes le titre des inimitables *Hymnes à la Nuit* de Novalis, on aurait pu espérer voir en lui l'homme tant attendu qui marierait la grandeur précieuse d'un Saint-John Perse à l'anxiété baroque d'un Hölderlin.

Il n'en reste pas moins que certaines de ses phrases sonnent juste. Ce qui est rare.

(1) 372e brochure des cahiers « P.S. » publiés par « Poésie 54 », chez Pierre Seghers.

(2) José Millas-Martin, éditeur.

(3) Philippe de Vandeuvre: « Toi qui t'élèves du désert », édition Sun.

ESSAIS

Manès Sperber : HEGEL EST UN SOT

par JEAN DUVIGNAUD

VERS 1915, au moment où le vieil Empire austro-hongrois commençait à pourrir, un adolescent tenait tête à son professeur de grec : il n'aimait pas Achille, le héros. C'était son droit, mais le professeur ne comprenait pas ce mépris. Il est vrai qu'il faut beaucoup de « mauvaise foi » pour admirer ce demi-dieu *invulnérable* et « naturellement incapable de manifester ce qu'on nomme le courage » !

C'est la vie ou mieux encore la biographie idéologique de cet adolescent que Manès Sperber entreprend de raconter dans *Le Talon d'Achille* (1). Derrière ce jeune garçon se profilent les ombres d'une génération aujourd'hui vaincue, une « *génération qui allait chercher son chemin à travers les décombres d'une civilisation qu'elle voyait sombrer dans le sang* ».

Là, ce que nous appelons l'histoire a tendu un piège au jeune Sperber : lui qui se voulait pur et révolté, le voilà devenu vers 1930 communiste, « invulnérable ». C'est l'heure où Achille, pour protéger son fameux talon, enfile des bottes et défile devant le mausolée de Lénine. Aujourd'hui, l'adolescent est devenu un homme ; il a mûri, il a renié la cause qui trahissait sa raison d'être. En 1946, il a revu le vieux professeur de grec au cours d'un voyage à Vienne où il était venu affronter les seuls dieux irréfutables — ceux de l'enfance et du passé.

MANÈS SPERBER
Rien que le combat

Le mirage

Trente ans de combats et de déceptions ont appris à Sperber que « *les significations capitales que l'homme donne à son passé se résument dans l'image qu'il se forme de son avenir* ».

Mais que d'illusions l'avenir ne suggère-t-il pas ! On dirait que l'homme est prêt à tout sacrifier pour ces mirages. Sperber nous propose deux exemples d'hommes rongés par *le cancer de l'absolu* : Freud et Lawrence.

Voici d'abord Freud. Laissons aux spécialistes le soin de dire si l'image que Sperber, disciple d'Adler, se forme de la psychanalyse leur convient ou non ; suivons seulement l'écrivain dans le labyrinthe de la biographie : Freud ne fut-il pas, durant toute sa vie, dominé par le souvenir de son enfance ? L'échec et la peur de la misère ne l'ont-ils pas hanté jusqu'au dernier jour. « *S'il a mis*, comme le note Sperber avec tant d'humour et de justesse, *une partie de l'Ancien Testament en psychologie, comme on met un poème en musique* », n'est-ce pas afin de reconstituer magistralement un « ghetto » de verre qui l'abritât du monde véritable ? N'a-t-il pas tenté de devenir le prince d'un royaume imaginaire ?

Lawrence, le colonel, n'a pas cette chance : les remarquables pages que Sperber consacre au mythomane anglais de l'Empire arabe prétendent ramener l'homme à ses proportions humaines, mais elles sont aussi pénétrées d'une sorte de tendresse jalouse : Sperber dialogue avec Lawrence comme il le ferait avec un vivant ; s'il dénonce les « fausses situations » où s'enferme le colonel, c'est pour mieux dévoiler le tragique d'une conscience qui montre « *l'image d'un dieu humilié et crucifié par sa propre volonté* ».

Reste à savoir pour quelle raison le double jeu de l'héroïsme et de l'ironie, du masochisme et de l'orgueil séduit encore les intellectuels. Lawrence poursuit un mirage que les écrivains européens pourchassent derrière lui.

Et quel songe Sperber poursuit-il lui-même ? N'appartient-il pas, comme Musil ou Kafka, à cette Autriche-Hongrie qui tenait peut-être, avec le cœur, l'âme de l'Europe ? Peut-être ne s'est-il jamais consolé de la mort du vieux François-Joseph. Il est pourtant de ceux à qui la disparition du vieux monde a révélé quelle force poussait les hommes à recréer des royaumes dont ils seraient les princes !

Pauvre gauche

Sperber, comme Silone qu'il rappelle parfois, ne croit point que les révolutionnaires déçus finissent « *dans les bibliothèques et les cimetières* » : au-delà des échecs, pour les consciences qui se sont guéries de l'absolu, il reste un terrain ferme que l'auteur du *Talon d'Achille* appelle la « gauche ».

Pauvre gauche, d'ailleurs : déchirée, divisée, éparpillée et toujours renaissante. Sperber y voit une preuve de santé si, du moins, les hommes qui la composent réussissent à se délivrer du fantôme du vieil Hegel — un « sot » celui-là, nous dit-il — qui a voulu lui faire croire à la validité de tout ce qui est.

Hors du dogmatisme pédant, délivré d'un absolu qui terrorise plus qu'il n'enrichit, l'homme, après avoir renoncé à idolâtrer l'autorité et la force, découvrira la « multiple splendeur » du relatif et de la vie. « *La gauche, à la différence du gauchisme, n'a rien à promettre que ce combat, rien à offrir que cette recherche qui habitue l'homme à vivre en dehors de l'absolu et contre lui.* ».

Tout le monde sait, depuis Homère, que l'astre d'Ulysse le chercheur se lève à l'horizon où vient de se coucher celui d'Achille...

J. D.

(1) *Le Talon d'Achille*, essai. « *Liberté de l'Esprit* ». Calmann-Lévy, éditeur. 232 pages. 750 fr.

HISTOIRE

Combat : histoire d'un mouvement de résistance.

Par Marie Granet et Henri Michel. (Presses Universitaires de France. 330 pages. 1.000 francs.)

● *Le mouvement Combat représentait plus qu'une politique.*

L'HISTORIQUE de *Combat* inaugure la série des études que la collection « Esprit de la Résistance » entend consacrer aux Forces Françaises de l'Intérieur. La grande importance du mouvement, né dès juillet 1940, le fait que, implanté dans les deux zones, il ait aussi débordé hors de la métropole, dans la France d'outre-mer, et surtout l'ossature qu'il a offerte, en juillet 1943, aux mouvements unis de Résistance suffiraient à justifier ce choix des auteurs.

A la différence de *Libération* et de *Franc-Tireur*, *Combat* se présente, dès juillet 1940, comme un mouvement fortement charpenté dans l'idée de son fondateur, le capitaine Henri Frenay. Les trois services initiaux qu'il a conçus, Propagande, Renseignement, Choc, s'animent en quelques mois, et se spécialisent au point de former, au début de 1942, une sorte d'Etat miniature parallèle à l'Etat français.

Telle est l'organisation qui affronte l'année cruciale de 1942. Mais trois événements vont forger la doctrine du mouvement et le contraindre à prendre position par rapport au contenu populaire et révolutionnaire de la Résistance.

C'est d'abord, en France, la mission de Jean Moulin, délégué du général de Gaulle, qui signifie la prise en tutelle de la Résistance intérieure par la France libre.

De plus, avec l'entrée dans la Résistance du Parti Communiste, la reconstitution du Parti Socialiste comme parti résistant, c'est toute l'attitude de cette nouvelle France née de la lutte, à l'égard des formations politiques d'avant guerre qui doit se définir. Enfin, le débarquement en Afrique du Nord, en novembre 1942, montre le désir américain de susciter une concurrence de droite aux Forces Françaises Libres comme à celles de l'intérieur.

Combat a été le levain de la génération spontanée de la Résistance. Moins soucieux des principes d'action que de la qualité des hommes, ces hommes que le Mouvement a tirés de leur foyer, de leur confort et de leur parti pour en faire des traqués, des fusillés et des déportés, moins exigeant sur la définition d'une nouvelle démocratie que sur la formation d'une nouvelle aristocratie, *Combat*, comme toute la Résistance, a trouvé, pour le pire et pour le meilleur, beaucoup moins et beaucoup plus qu'une politique : une tactique et une mystique.

JE, TU, IL...

● ROBERT MUSIL est mort avant d'avoir vu son chef-d'œuvre *L'Homme sans qualités* traduit en français. De nombreux éditeurs l'avaient refusé, craignant un déficit considérable, vu sa difficulté et son importance (2.000 pages). Le premier tirage de 5.000 exemplaires a été épuisé au bout de quinze jours. Les Editions du Seuil préparent une réédition. Ce succès honore le goût du lecteur français.

● CHRISTOPHER FRY a 50 ans cette semaine. En Angleterre on le considère comme le rénovateur du théâtre britannique, celui qui a repris la tradition de Shakespeare en réagissant contre le drame de Bernard Shaw. En France on a joué une seule de ses pièces, *Prince d'Egypte*, au Vieux-Colombier.

● BERNARD BARUCH, conseiller des présidents Roosevelt, Wilson et Truman, a publié le premier volume de son autobiographie. Elle est à la tête de la liste des best-sellers en Amérique. Interrogé il y a quelques années par une commission sénatoriale et sollicité de dire sa profession, Baruch répondit : « Spéculateur ».

● THOMAS MANN a eu une longue correspondance qui s'étend sur plus d'un demi-siècle avec son frère Heinrich Mann (auteur du roman qui inspira *L'Ange bleu*). Ces lettres ont été vendues aux enchères à Hambourg. Extrait de l'une d'elles : « Tu me considères comme un bourgeois lâche. C'est facile à dire. Tu es un homme qui aime l'absolu. Moi, j'ai accepté de me donner une constitution. »

● ILYA EHRENBOURG a fait à la radio soviétique un éloge vibrant de *La Loi* de Roger Vailland en le donnant en exemple à ses confrères russes. Résultat de ce discours : ennui considérable de M. Alexandre Sourkov, président de la Société des Ecrivains Soviétiques, défenseur de l'orthodoxie littéraire stalino-jdanovienne, ainsi que chez les communistes français qui ont jugé très sévèrement le dernier roman de Roger Vailland.

Gabriel Venaissin, dont nos lecteurs ont vu souvent la signature depuis le début de notre journal, vient de mourir à 34 ans après une grave opération. Il était un des jeunes hommes les plus doués et les plus fins de la génération de « chrétiens de gauche », si ardente à défendre des valeurs auxquelles la foi donne tout son prix. Nous penserons souvent à lui.

Pour les fêtes un livre digne de L'ŒIL

La Passionnante Histoire de la Peinture

racontée à tous

Un grand livre d'art
Éditions de l'ŒIL

Une magnifique et abondante illustration en couleurs et en noir.

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

PARFUMS

Spoutnik, Tendresse... Et après...

UNE grande maison de parfums a organisé, au mois d'octobre dernier, un référendum. Elle venait de créer un nouveau parfum et, avant de le lancer, voulait « tester » le goût du public pour baptiser son nouveau-né.

Elle choisit 400 personnes divisées en trois classes :

- **CLASSE A** :Personnalités parisiennes et industriels.
- **CLASSE B** : Bourgeoisie moyenne.
- **CLASSE C** : 70 ouvrières.

Le questionnaire était simple ; on soumettait au « cobaye » une liste de 27 noms qu'il devait classer dans l'ordre de ses préférences. Une colonne « observations » était destinée à permettre aux personnes interrogées de faire leurs propres suggestions.

C'est à ce point précis que le jeu est devenu passionnant et... surprenant.

Voici quelques résultats :

● 70 % des réponses ont été axées vers la plus brûlante des actualités : les « Satellite », « Fusée », « Spoutnik », « Bip-bip-bip », « Frisette » (!) furent légion.

● En deuxième position on a trouvé des titres de tendances nettement hyper-sentimentales : « Flirt », « Tendresse », « Douceur », « Dans ses bras », « Nuit étoilée », etc.

● Puis venaient des noms exaltant la fraîcheur des « premiers émois » : « Printemps », « Jeunesse », « Premier rendez-vous ».

● L'exotisme, pourtant, ne perdait pas ses droits avec « Hidalgo », « Fandango », « Corso », et autres « o ».

● Enfin, dernières suggestions : les mots « chocs ». « Voilà », « Boum », « Et après », « Après vous ».

On a vu aussi plusieurs « Mea Culpa » et « In Extremis ». Inutile de dire qu'ils n'ont pas été pris en considération !

Tout cela tend à prouver que s'il existe un « langage des parfums » comme il est un « langage des fleurs », sa syntaxe est soumise à la fois aux impératifs de l'actualité et à ceux plus subtils des états d'âme...

Entreprise symbolique

Si l'on veut suivre ces préceptes, offrir un parfum devient une entreprise extrêmement symbolique, pleine de « choses derrière les choses », ou plus exactement de « sous-entendus derrière les fragrances». On peut ainsi essayer de classer les parfums d'après leurs noms et supposer qu'une très jeune fille sera heureuse de recevoir un parfum au nom clair et joyeux, une femme émancipée une eau de toilette au nom brutal, une dame aux grands yeux d'Orientale, un parfum au nom exotique.

Certaines femmes aiment à avoir l'occasion d'essayer, grâce à un cadeau, un nouveau parfum qu'elles n'oseraient pas risquer d'acheter. Voici, pour celles-là, une classification qui vous aidera à faire votre choix :

● **LES SUPER-FÉMININS** : Femme (*Rochas*), Fille d'Eve (*Nina Ricci*), Crêpe de Chine (*Millot*), Jolie Madame (*Balmain*), Eve rêve (*Rigaud*).

● **LES POÉTIQUES** : Arpège (*Lanvin*), Cœur-Joie (*Nina Ricci*), Carnet de bal (*Revillon*), Heure bleue (*Guerlain*), Mousseline (*Rochas*).

● **LES MÉTAPHORIQUES** : La fuite des heures (*Balenciaga*), Un air embaumé (*Rigaud*).

● **LES EXOTIQUES** : Shalimar (*Guerlain*), Mitsouko (*Guerlain*), Detchema (*Revillon*).

● **LES « UP TO DATE »** : Gin-fizz (*Lubin*), Cocktail dry (*Patou*), Joy (*Patou*), Blue Grass (*Elizabeth Arden*), Apple Blossom (*Rubinstein*), My love (*Arden*).

● **LES « FRAIS ET CHAMPETRES »** : Vent vert (*Balmain*), Fleur de rocaille (*Caron*), Fleur sauvage (*Monteil*), Ma griffe (*Carven*), Fruit vert (*Florel*).

● **LES « JE GARDE MES DISTANCES »** : *22 de Chanel, nº 5 de Chanel, 8-8 de Sterlé, nº 5 de Molyneux, 10 de Balenciaga.*

● **LES « HOMONYMIQUES »** : J'aime (*Heim*), Fath (*Fath*), Miss Dior (*Dior*), Diorama (*Dior*), Diorissimo (*Dior*), Griffonnage (*Jacques Griffe*).

● **LES « BRUTAUX »** : Bandit (*Piguet*), Shocking (*Schiaparelli*), Zut (*Schiaparelli*), Mouche (*Rochas*), Coup de fouet (*Caron*).

● **LES « PLUTOT POUR LUI »** : Tabac blond (*Caron*), Pour un homme (*Caron*), Moustache (*Rochas*), Jicky (*Guerlain*).

● **LES « EN UN MOT TOUT EST DIT »** : Météore (*Coty*), Imprudence (*Worth*), Regard (*Millot*), Orage (*Lucien Lelong*), Réplique (*Raphaël*), Quadrille (*Balenciaga*).

● **LES « TENDRES ET MAGIQUES »** : Plaisir (*Raphaël*) : Trésor (*Lancôme*), Magie (*Lancôme*), Sortilège (*Gallion*), Mémoire chérie (*Arden*), Je reviens (*Worth*).

● **LES CAPITONNÉS** : Zibeline - Antilope (*Weil*).

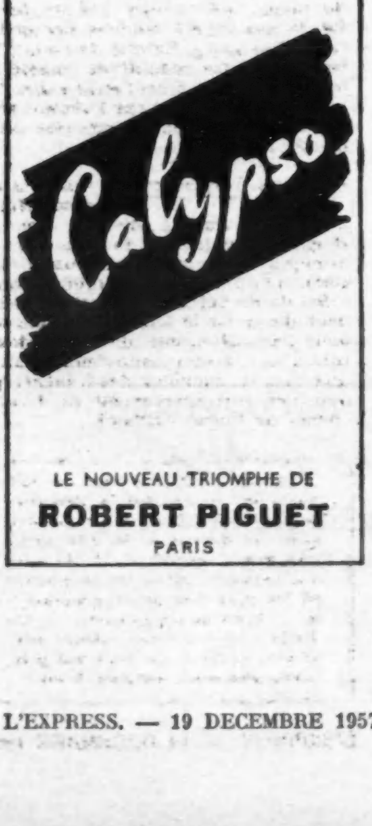
● **LES ÉCERVELÉS** : Rock and roll (*Marquay*), Calypso (*Piguet*), etc.

D'autres femmes sont rigoureusement fidèles à leur parfum. Que le donateur se débrouille alors pour connaître le nom de leur marque préférée; il est assuré de faire un cadeau toujours très savouré.

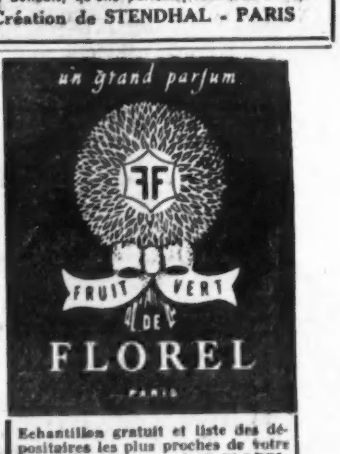
Plus « modernes »

Des statistiques récentes ont démontré qu'en France, 32 % des femmes se parfumaient couramment (et que presque toutes les autres voudraient en avoir les moyens). Ce pourcentage a d'ailleurs tendance à augmenter, mais surtout au profit des « eaux de toilette ». Elles offrent l'avantage d'être moins entêtantes que les parfums (pensons aux collègues de bureau, aux voisins de métro et à leurs allergies éventuelles) et également moins coûteuses, psychologiquement, pour ceux qui offrent... car les flacons sont

→



Cologne NOT DRY « l'eau de Cologne qui ne dessèche pas », étudiée pour les épidermes les plus délicats, qu'elle parfume, tonifie et adoucit
Création de STENDHAL - PARIS



Echantillon gratuit et liste des dépositaires les plus proches de votre domicile, sur demande à FLOREL, Parfumeur, 23, rue Washington, Paris (8e)

grands. Presque toutes les grandes maisons en fabriquent déjà : Rochas, Balmain, Piguet, Millot, etc. Stendhal vient de lancer la sienne « Not Dry » ainsi que Houbigant et d'Orsay avec leurs « parfums de toilette ».

Les grandes eaux de Cologne concurrencent les eaux de toilette auprès des hommes. Les plus célèbres : « Arôme 3 », d'Orsay, « Jean-Marie Farina » de Roger et Gallet, « Eau du Coq » de Guerlain.

La même notion de « commodité » a poussé les créateurs de parfums à adopter de nouveaux conditionnements. Pour permettre aux femmes un « raccord-parfum » aussi facilement qu'un raccord de maquillage après une journée de travail, ils multiplient les flacons de sac à fermeture hermétique (la Lanvinette de Lanvin, entre autres). Rochas et Millot ont même lancé des « atomiseurs » où l'eau de Cologne est enfermée sous la pression d'un gaz très pur (le fréon), et Weil vient de mettre en vente sa petite « bombe » de « Zibeline » ou d' « Antilope » concentrée : la « Diffusette ».

Que vous offriez parfum, eau de Cologne ou eau de toilette, rappelez-vous qu'il engagera celle qui l'utilise autant, sinon plus, que sa toilette. Sa robe se voit, se discute et s'oublie, mais son parfum la précède, la suit... et demeure.

Les prix

Quelques notions de prix cette année :

● Le plus petit flacon d'une bonne marque ne se trouve pratiquement pas au-dessous de 1.000 francs et varie généralement entre 1.000 et 2.000 francs.

Ce sont des modèles réellement réduits pour en faire cadeau. La deuxième taille varie entre 2.500 et 4.000 francs.

● Chez le même parfumeur, de grandes variations de prix peuvent se produire selon la composition des parfums. Par exemple chez Guerlain : « Après l'ondée » et « Jicky » coûtent moitié moins cher que « Vol de nuit ».

● Une bouteille d'eau de toilette de grande marque vaut entre 1.500 et 3.000 francs le quart de litre. C'est déjà un cadeau très agréable à recevoir.

BEAUTÉ

Attention, lumière

UN réveillon, c'est comme un match de football. Si vous n'aimez pas ça, inutile d'y aller pour enfouir votre ennui dans un profond fauteuil et vous désespérer publiquement de la fuite du temps et de la stupidité de ces soirées traditionnelles sur commande. En revanche, si vous appréciez ce genre de festivité, le réveillon s'entourera pour vous d'un rituel sacré, et tout d'abord, vous voudrez être ce soir-là, plus belle, plus soignée, en un mot plus éclatante, que les autres fois.

Mais vous avez deux ennemis à redouter : la lumière et le temps. Il faut en tenir compte en vous « faisant une beauté » si vous ne voulez pas finir la soirée avec un visage décomposé.

Pour vous aider à résoudre ce problème, Madame Express a interrogé cette semaine trois grands instituts de beauté (Helena Rubinstein, Harriett Hubbard Ayer et Elizabeth Arden). Voici les conseils qui lui ont été prodigués :

Avant

● Il est impossible, bien entendu, de réaliser un maquillage sur une peau en mauvais état. Même si vous n'avez pas l'habitude d'employer régulièrement une crème hydratante, essayez d'en user dans les quatre ou cinq jours précédant la soirée. Ces crèmes : « Formuline » d'Ayer, « Skin Life », d'Helena Rubinstein, « Océane », de Lancôme, nourrissent les cellules de la peau et la rendent plus lisse et plus « fraîche ».

● Renseignez-vous, si possible, sur l'éclairage prévu pour le lieu de votre soirée.

● Le néon est dramatique, il décompose tous les tons, vous devrez alors choisir un rouge à lèvres tirant vers le jaune (le mauve devient violet foncé au néon) et un fond de teint clair, légèrement plus clair même que le ton de votre peau.

● La lumière électrique classique accuse les ombres du visage et creuse les traits, vous adopterez dans ce cas un maquillage plus chaud que dans la journée ; un fond de teint d'un ton plus foncé que celui que vous employez d'ordinaire, un rouge à lèvres plus franc (trois bonnes couleurs pour le soir : « New Fashion » d'Arden, « Aquarelle » d'Helena Rubinstein ou « Royal Red » d'Ayer). Attention, plus la lumière est tamisée, plus elle est cruelle, plus votre maquillage doit être soutenu, contrairement à ce qu'on a l'habitude de penser.

● Les bougies dorent le teint, contrairement à l'électricité. Vous pourrez alors conserver votre maquillage habituel en accentuant simplement, légèrement, le dessin des yeux et en choisissant plutôt un rouge à lèvres dans les tons roses éteints pour ne pas avoir une bouche trop agressive.

● Sachez enfin, avant de commencer votre mise en beauté, que la seule façon de rester nette toute la soirée, est de prendre votre temps. Plus un maquillage est réalisé lentement, mieux il tiendra.

● Si vous avez envie de faire des innovations pour une soirée de ce genre (comme « l'œil féerique » ou la « bouche Joconde » (!) que lance François d'Elisabeth Arden) faites des essais la veille. Vous éviterez ainsi d'avoir à tout recommencer si votre mari, votre mère ou toute autre personne pousse une exclamation (non admirative) en vous voyant ainsi transformée.

Pour réussir un bon maquillage

● LE MATÉRIEL :

Une bonne houppe de laine.
Une brosse à cils propre.
Un pinceau à lèvres en bon état.
Du coton ou du papier à démaquiller.
Une glace (si possible à trois faces) bien éclairée.
Un bâtonnet à ongles, en bois, pour enlever le mascara qui a coulé sur les paupières (en enroulant bien entendu un petit coton au bout).
...Et les mains propres.

● LES PRODUITS :

Au minimum : une crème de base, de la poudre, du rouge à lèvres, et une crème brillante pour cils et sourcils.

Ad libitum : un fond de teint liquide, du rouge à joues, du fard à paupières, du mascara, un crayon à sourcils, des gouttes qui font briller les yeux, blanchissent la cornée et les décongestionnent lorsqu'ils sont sensibles, en particulier à la fumée.

● Voici l'ordre dans lequel les différentes opérations devraient être réalisées pour parvenir à un résultat parfait :

1 — Une fois le visage parfaitement propre, mettre les gouttes dans les yeux (Guerlain, chères mais bonnes). Puis, appliquer en tout cas, avec ou sans fond de teint, une crème ou un liquide hydratant « Skin Dew » d'Helena Rubinstein, « Velva Skin hydratant » d'Arden, « Lactogel » d'Anne de Rouère) que la peau absorbera pendant la soirée au lieu du fond de teint, et qui empêchera le maquillage de tourner.

2 — Appliquer le fond de teint, liquide de préférence, en ayant soin d'en recouvrir également le cou, bien sûr, mais aussi les oreilles, si la coiffure les découvre (on les oublie souvent) et les lèvres. Le rouge à lèvres tiendra mieux.

3 — Se poudrer le visage. Abondamment. Un truc : mettre de la poudre entre deux lames de coton hydrophile et s'en servir comme d'une houpette, le coton filtrera les impuretés de la poudre et évitera les plaques. Commencer par le milieu du front, le nez et le menton, qui ont tendance à

LE SALON DE HAUTE COIFFURE
le plus raffiné de Paris
120, Faubourg St-Honoré
HARRIET HUBBARD
Ayer
BAL. 21-08
PARKING RÉSERVÉ

(Dambier.)

UNE VERSION MODERNE, ET BIEN SEYANTE, DU CHAPEAU DE THÉATRE
Du nœud plat de velours noir, à la « mèche » de muguet, montés sur un peigne, les têtes ne sortent plus toutes nues, le soir (Guillaume).

Votre réputation d'homme de goût tient au choix de vos cadeaux

"la boutique" de

VAN CLEEF & ARPELS

joailliers

22, Place Vendôme
PARIS

Grand choix
de 10.000 à 300.000 frs

luire plus facilement, et étendre vers les côtés. Poudrer également le décolleté si la robe le demande en ayant soin de mettre du talc à la limite du décolleté pour éviter de salir le corsage.

4 — Brosser les sourcils à rebrousse-poil puis les lisser, et éventuellement les souligner légèrement au crayon brun ou noir (le gris fait poussiéreux le soir).

5 — Mettre une première couche de mascara. Pour être bien mis, il est préférable de faire l'opération en deux ou trois fois. Par exemple, passer la première couche et mettre ses bas. La deuxième couche et se brosser les cheveux, puis enfin la troisième couche.

6 — Appliquer le fard à paupières ou souligner l'œil d'un trait noir, les deux si vous en avez l'habitude. Elizabeth Arden conseille de farder le creux de l'orbite, et l'extérieur de l'œil, mais d'éviter la paupière ; pas d'œil au beurre noir. Choisir en tout cas le fard dans le ton de l'œil : bleu pour les yeux bleus, vert pour les yeux verts, or pour les yeux noirs, qui peuvent souvent, d'ailleurs, se contenter d'une crème brillante.

● DEUX TRUCS : pour « creuser » l'œil, François conseille un tout petit point rouge sur la glande lacrymale. Pour effacer des cernes trop marqués, Helena Rubinstein recommande une goutte de son rouge à joues liquide sous l'œil.

7 — Se coiffer.

8 — Enfin, mettre le rouge à lèvres. Il faut le mettre en dernier lieu, sinon on risque de « l'accrocher » en procédant aux autres opérations. Essayer de respecter exactement le des-

le
huit-huit
de
STERLÉ

DROZ
PERLES
PROVENANT DIRECTEMENT DES CULTURES SOUS-MARINES
Le plus grand choix de colliers à tous les prix
16, RUE HALÉVY . PARIS (OPÉRA CH.D'ANTIN)

EMPIRE - FOURRURES
8, avenue de Wagram (PL. DE L'ETOILE)
CAR. 22-82
MAISON FONDEE EN 1924
Actuellement
VISONS
CASTORS
ASTRAKANS
RATS d'AMÉRIQUE
à des prix sans concurrence pour la qualité proposée

Royaldaum

Cannes - Paris - Deauville
COUTURE EN DAIM ET PEAU
GRAND CHOIX de 17.000 à 67.000
74, rue de Rennes - LIT.44-84
et au quartier Latin
L'ANTILOPE 34, rue des Ecoles DAN. 09-53 (5e)

Quilichini
CHAUSSURES
« FESTIVAL », escarpin fait main, créé en exclusivité pour les fêtes. Tous coloris .... 8.500 fr.
Sac assorti.
Pour hommes, nos formes anglaises et italiennes, depuis .... 6.00' fr.
86, RUE LA BOETIE (St-Philippe-du-Roule)

La plus grande réussite mondiale en soutiens-gorge et gaines

PETER PAN
Édité en France par les Éts J. ORIANO
29, rue des Pyramides - RIC. 75-70 et 71
En vente Grands Magasins et meilleurs Spécialistes

PILLOT
MAGASINS PRINCIPAUX
11, Boulevard Saint-Denis
88, Rue de Rivoli, tél. ARC. 44-13 - 49-38
2, Boulevard Haussmann, tél. PRO. 77-21
Cabinets de Pédicures
SUCCURSALES
13, Av. d'Italie
109, Faub. St-Antoine
107 bis, Av. du Gén. Leclerc
16, Pl. de la République
141, Bd Sébastopol
137, Faub. du Temple
98, Av. Ledru-Rollin

sin de la lèvre supérieure, mais en l'arrêtant un peu avant la commissure. Dessiner au contraire la lèvre inférieure complètement, ce qui relèvera le coin de la bouche et donnera l'air souriant.

Et les vieux trucs classiques

● La compresse très chaude de tilleul qui décrispe le visage. Sur la nuque, elle détend les nerfs.

● La compresse de thé chaud sur les yeux cernés.

● Le cube de glace avant tout maquillage, en guise d'astringent. Dans un linge fin, après le maquillage, pour le « fixer ».

● Le masque (un jaune d'œuf et quelques gouttes de citron) à n'utiliser que si vous avez vraiment le temps de le conserver une demi-heure sans bouger... et sans vous énerver. Sinon, le résultat est absolument négatif.

● La poudre d'une nuance plus claire sur le front pour accrocher la lumière.

E' COURS DE SOIRÉE :

● Prendre la précaution d'emporter un sac suffisamment grand pour contenir : du papier à démaquiller ou un mouchoir rouge, un crayon à sourcils, une petite brosse à cils, un poudrier, du rouge à lèvres, un peigne, un pinceau de sac. Il existe des petites bouteilles de désodorisant en matière plastique (Harriett Hubbard Ayer) dont chacune doit savoir si elle doit l'emporter ou pas.

● Ne jamais faire de raccord de rouge à lèvres. Enlever le tout (discrètement) et en remettre. Au pinceau, si on peut procéder à cette opération sans public.

● Si vous assistez à un dîner, ne vous figurez pas que le fait de manger vous a brusquement défigurée. Vous avez bien le temps de vous précipiter sur votre poudrier... Rien de plus déplaisant que ce ravalement général auquel se livrent brusquement plusieurs femmes à la fois à peine le dessert avalé. Attendez quelques minutes... et un moment où vous pourrez vous tenir un peu à l'écart.

● Pour celles que la fatigue fait pâlir ou jaunir, minuit est le moment délicat. Si votre soirée se passe dans une maison amie, où vous pouvez vous retirez un instant, profitez-en pour mettre, à ce moment-là seulement, un peu de rouge sec sur vos joues... et pour vous laver les mains.

Enfin, sachez que cette année, la mode, le soir, est aux teints les plus diaphanes possibles, entre des yeux et une bouche « dramatiques ».

LE DÉJEUNER DE NOËL

AU MENU

VOL-AU-VENT DE POISSONS
DINDE FARCIE A LA FRANÇAISE
SALADE D'ENDIVES, BETTERAVES ET NOIX
FROMAGES
ANANAS FARCI

● *Le vol-au-vent de poissons :*

— 1 grand vol-au-vent vide acheté chez le pâtissier. — 4 soles à filets. — 8 coquilles Saint-Jacques. — 2 litres de moules. — 4 quenelles de brochet. — 200 grammes crevettes décortiquées. — 100 grammes crevettes grises entières. — 1 petite boite beurre d'écrevisse. — 1/2 litre de vin blanc. — 500 grammes de crème fraiche. — 2 jaunes d'œufs. — 2 cuillerées à soupe de farine. — 50 grammes de beurre. — Oignon, échalote, carotte, bouquet garni, sel, poivre.

(Demander au poissonnier de relever les filets de soles, mais conserver arêtes et têtes.)

● Préparer un court-bouillon avec vin blanc, bouquet garni, échalotes, oignon, carotte.

● Faire pocher dans ce court-bouillon : Filets de soles. Coquilles Saint-Jacques (au préalable bien nettoyées). Quenelles de brochet.

● Utiliser ensuite le court-bouillon pour faire un fumet de poisson avec : les arêtes et têtes de soles, les crevettes dans leur carapace, l'eau des moules.

● Laisser réduire au tiers à très petit feu.

● Faire fondre, dans une autre casserole, tout le beurre.

● Ajouter farine, et mouiller avec le fond de sauce ainsi préparé.

● Incorporer la crème, et le beurre d'écrevisse. Bien mélanger, faire chauffer mais sans ébullition.

● Ajouter les jaunes d'œufs.

● Remettre dans la casserole pour prendre chaleur : les filets de soles, les quenelles, les coquilles Saint-Jacques, les moules, et les crevettes décortiquées.

● Faire chauffer au four pendant quelques minutes la croûte de vol-au-vent.

● La remplir de cette préparation, et servir chaud.

● *La dinde farcie aux marrons :*

— 1 belle dinde. — 1 kilo de marrons. — 500 grammes de chair à saucisse. — 500 grammes de crème fraiche. — 2 blancs d'œufs. — Sel, poivre. — Beurre.

● Eplucher et faire cuire à moitié les marrons.

● Passer la moitié des marrons à la moulinette.

● Piler ensuite la purée de marrons ainsi obtenue avec la chair à saucisse.

● Ajouter la crème fraiche, saler, poivrer, et incorporer 2 blancs d'œufs.

● Bien travailler. Puis farcir la dinde avec cette préparation.

● Mettre la dinde beurrée et salée au four.

● Une demi-heure avant de servir, ajouter les restes de marrons entiers dans la lèche frite, pour qu'ils finissent de cuire.

● *L'ananas farci :*

— 1 ananas entier. — 1/2 boite d'abricots au sirop. — 3 bananes. — 1 pamplemousse. — 1 verre à porto de kirsch. — 2 cuillerées à soupe de sucre en poudre.

● Retirer la pulpe de l'ananas sans abimer l'écorce.

● Couper tous les fruits en dés, y compris la chair d'ananas.

● Faire macérer ces fruits coupés dans un sirop composé du kirsch, du sucre en poudre, et du jus de l'ananas.

● Mettre autant que possible cette préparation sur la glace.

● Au moment de servir, remplir l'écorce d'ananas avec cette macédoine de fruits. (Ne pas essayer de tout faire entrer, il doit y en avoir suffisamment pour remplir deux fois l'ananas et faire un second service.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Trouvé*** pour une filleule de 15 ans, un collier très fin, composé de neuf perles de culture, séparées par des chaînettes d'argent platiné. Comme il n'est pas facile de trouver un cadeau qui fasse plaisir à une jeune personne de cet âge, elle donne l'idée à tous les oncles, parrains, marraines embarrassés. (5.500 francs, Droz, 16, rue Halévy.)

La robe de lamé noir et or (Lempereur). (Dambier.)

● ***Reçu*** des chocolats artistiquement disposés dans une cocotte de Pyrex tout enrubannée, et emballée dans un petit carton rond à chapeau. C'est une façon charmante de joindre l'utile à l'agréable. Les chocolats passent... la cocotte reste !

● ***Appelé*** Suffren 68-91 pour faire dépanner un téléviseur. Un quart d'heure après, un technicien spécialiste est arrivé et a effectué la réparation au tarif syndical (déplacement 1.200 francs. Main-d'œuvre : 900 francs).

Télé-Secours est ouvert tous les jours, de 8 à 19 heures sans interruption, sauf le dimanche, jour qu'affectionnent malheureusement les postes de radio ou de télévision pour tomber en panne.

● ***Acheté*** aux magasins du Louvre un ourson hilare, une antilope fantaisiste et un nain jovial pour décorer sa table de Noël de ces bougies originales qui amusent les enfants. Au même rayon, des bougies-fruits (pommes, oranges, citrons) des bougies-étoiles et des bougies-igloos (de 190 à 400 francs).

● ***Repéré*** une robe en lamé rayé noir et or pour sortie imprévue, qui est en vente dans la plupart des grandes villes. Quand on s'y prend au dernier moment, il faut, hélas ! payer plus cher (25.500 francs. A Paris, chez Céline Bertin, 20, avenue Victor-Hugo. Bordeaux : Nitouche, 13, cours Tournon. Lille : Paris-Baby, 15, rue de la Grande-Chaussée. Marseille : Christiane, 23, rue Francis-Davso. Lyon : Carole, 16, rue des Archers. Toulouse : Latrille, 2, rue de Saint-Rome. Modèle Lempereur).

● ***Appris*** que selon la coutume, les étrennes des concierges doivent représenter une somme égale à 5 % du loyer principal. Il n'existe aucune réglementation pour les étrennes des aides ménagères. Ce n'est pas une raison pour les oublier.

● ***Evité*** les petites crevasses provoquées par le froid sur les lèvres en les humectant avant de mettre du rouge (gras, bien entendu), et en brossant avec leur brosse à dents les lèvres de ses enfants.

● ***Admiré*** le raffinement d'un vieux Parisien qui offre à ses invités du champagne rosé présenté par Gosset dans une bouteille de verre blanc transparent, dont le col est entouré d'un ruban de soie rose assorti au ton du vin.

● ***Téléphoné*** à ODE 25-44 (Permanence Biberon de la Faculté de Médecine), GOB. 87-70 (Service Social de la Cité Universitaire) et ODE 36-90 (Service Social du Centre Richelieu) pour s'assurer que ces trois organismes pourraient « dépanner » les parents qui sortiront pour les fêtes de fin d'année, et n'ont personne pour garder leurs enfants. Tarif : de 2.000 à 2.500 francs pour la nuit. Mais attention : téléphonez immédiatement, les vacances universitaires commencent le 21 décembre.

Un cadeau de classe
manteau CUIR noir
mouton (façon agneau)
44.900 F.
quantité limitée
MERCEY
Spécialiste PEAU et CUIR
50, Av. Victor-Hugo

Offrez un beau cadeau !
Un panneau décoratif imprimé sur *Soie*, doublé soie, prêt à poser, d'après une gouache de Jean LURÇAT. Dimensions 100x100.
Autres panneaux :
"Le Poisson Chinois" de Jean LURÇAT.
"Chevauchée" de Raoul DUFY.
COROT
ÉDITEUR EN EXCLUSIVITÉ MONDIALE
65, CHAMPS-ÉLYSÉES - PARIS

EXCLUSIVITÉ

Sac en porc véritable
3 fermoirs à glissière
3.495 fr.
ICARE
2, rue de Châteaudun - PARIS (9e)
Métro : Cadet

MARIE-MARTINE
Robes cocktail
8, rue de Sèvres, Paris-6e
BAB. 18-44

MAROQUINIER BAGAGISTE

Merival
30, rue La Boétie, PARIS 8e

Claude Hanyl

Lingerie de luxe
NYLON
Déshabillés - Liseuses
Douillettes - Collants
Tout le trousseau masculin « Prêt à porter » et sur mesures
41, Av. Montaigne • PARIS • Ely. 73-96

LES CADEAUX “ SIGNÉS ”

***M**ADAME EXPRESS termine cette semaine sa course aux cadeaux. Après avoir indiqué des idées de cadeaux personnalisés* (L'Express *n°* 335), *déniché une série de charmants objets à moins de 1.500 francs* (L'Express *n°* 336), *sélectionné les cent plus jolis cadeaux de Paris* (L'Express *n°* 337) *et fait le tour des grandes villes de France* (L'Express *n°* 338), *elle a choisi pour ceux qui, malgré ses bonnes recommandations, sont en retard dans leurs achats, une série de cadeaux « signés ».*

Ces objets, proposés par les grandes « boutiques » de Paris, remplacent au dernier moment l'imagination et le temps passé, par une étiquette. (Une étoile, au lieu d'un point, désigne les objets photographiés dans la page.)

★ **1.200 fr. :** La botte du Père Noël, en feutrine de tons très vifs que l'on fait remplir de chocolats, ou qui doit servir d'emballage à de multiples petits objets destinés à une même personne (*Dior-Boutique,* 32, avenue Montaigne). (*Photo* 1.)

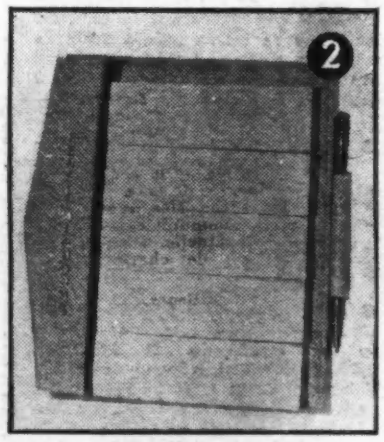
● **1.600 fr. :** La petite bourse en résille de nylon or ou argent sur fond satin, à fermoir de métal ciselé. Elle peut servir de sac du soir, ou de nécessaire de maquillage (*Jean Lefébure,* 9, rue du Cirque).

La botte du Père Noël

● **1.800 fr. :** L'ange écrase-mégots. (*Roger et Gallet,* 62, Fg-Saint-Honoré).

● **1.900 fr. :** La rose-nénuphar à multiples pétales, en mousseline de soie de tons dégradés (*Line Vautrin,* 3, rue de l'Université).

★ **2.400 fr. :** Le « pense-mignonne », bloc de bureau en peau de porc à fiches détachables, et porte-mine bille aimanté (*Roger et Gallet,* 62, Fg-Saint-Honoré). (*Photo* 2.)



Le « pense-mignonne »

★ **2.500 fr. :** La souris «Madame Express fait du shopping» (*Lefébure*). (*Photo* 3.)

● **2.900 fr. :** La règle de bureau millimétrée, en métal argenté, portant à une extrémité un stylo bille, et dissimulant à l'autre bout un ouvre-lettres coupe-papier (*Dior-Boutique,* 32, avenue Montaigne).

★ **3.000 fr. :** La boîte à sous, en forme de boîtier de montre ancienne, métal doré finement travaillé (*Dessés-Bazaar,* 17, avenue Matignon). (*Photo* 4.)

● **3.000 fr. :** La pince à papier en métal doré, clouté de strass, en forme de pince à dessin (*Boutique de Balmain,* 44, rue François-Ier).

● **3.200 fr. :** Le foulard « Bons enfants », soie naturelle à large bordure pieds de poule de tons pastels. Agréable à porter dans l'encolure d'un chandail (*Dior-Boutique,* 32, avenue Montaigne).

● **3.500 fr. :** Le bloc-notes de gousset, en peau de porc, avec ses 10 blocs rechanges (*Hermès,* 24, Fg-Saint-Honoré).

★ **3.500 fr. :** Les mocassins de voyage, en peau de gant très souple, dans leur bourse romantique faite dans le même cuir (*Balmain-Boutique,* 44, rue François-Ier). (*Photo* 5.)

● **3.800 fr. :** La pince à billets en argent, qui a la forme d'une courroie avec boucle (*Hermès,* 24, Fg-Saint-Honoré).

● **3.900 fr. :** Le « pot à pipes » à musique, en faïence anglaise décorée (*Dunhill,* 15, rue de la Paix).

La souris en feutre.

● **3.900 fr. :** Le sautoir à la mode « jeu de perles », composé de perles baroques de trois tons pastels : scarabée, nacre et parme (*Jean Lefébure,* 9, rue du Cirque).

● **4.000 fr. :** La boîte à cachets très précieuse, dont le couvercle est entièrement clouté de pierreries en relief (*Dessés-Bazaar,* 17, avenue Matignon).

● **5.000 fr. :** Le gobelet à crayons, en corne et argent de style anglais (que l'on peut offrir rempli de bonbons ou avec des crayons au prénom du destinataire, 20 francs l'un : Dupré Fg-Saint-Honoré (*Chez Jean Deniau,* 24, rue Boissy-d'Anglas).

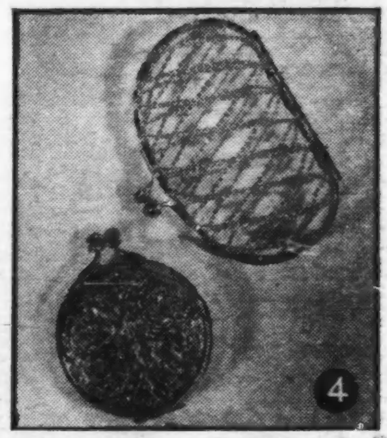
★ **5.000 fr. :** La boîte à sous porte-monnaie 1900 (*Dessés-Bazaar,* 17, avenue Matignon). (*Photo* 4.)

● **5.000 fr. :** Le collier d'or ; composé de trois rangs de boules dorées très légères, montées sur chainette. (*Dior-Boutique,* 32, avenue Montaigne).

● **5.750 fr. :** Le poudrier rond, en forme de montre de gousset très plate, comportant un double couvercle de sécurité (*Jean Lefébure,* 9, rue du Cirque).

● **7.500 fr. :** Le paquet de « gauloises » boîte à cigarettes, imitation géante et parfaite des emballages de la Régie (*Henry à la Pensée,* 5, Fg-Saint-Honoré).

● **8.000 fr. :** Le nouveau « pêle-mêle » pour photos, boule de métal doré évoquant un dé géant, dont les points sont remplacés par 12 petits cadres ronds incorporés (*Dona Carlotta,* 22, rue François-Ier).



Les boîtes à sous

● **8.500 fr. :** Le très précieux porte-photos de table, s'ouvrant en éventail, et découvrant des petits cadres ronds bordés de velours de tons pastels (*Dior-Boutique,* 32, avenue Montaigne).

● **9.000 fr. :** Le bloc-bureau-téléphone, en box, surmonté d'un trombone géant porte-lettres (*Jansen,* 9, rue Royale).

● **9.500 fr. :** Le bonnet cagoule à encolure drapée, bordé de cygne (*Heim-Boutique,* 15, avenue Matignon).

Les mocassins de voyage

● **10.000 fr. :** La pendulette de bureau, très lourde, qui sert de presse-papier, et prolongée d'une pince utile pour le courrier (*Jean Eté,* 70, Fg-St-Honoré).

Et... le chèque-chapeau, qui portera en guise de chiffre, un certain nombre d'étoiles qui permettront à la vendeuse de diriger l'heureuse propriétaire de ce chèque en fonction de la somme qui aura été versée (de 5.000 à 10.000 francs) (*Jean Dessés-Bazaar,* 17, avenue Matignon).

Meilleur cadeau pour Fêtes de Noël

CAVIAR... PETROSSIAN

IMPORTATEUR DIRECT
18, boulevard de Latour-Maubourg - PARIS
INV. 59-73

CADEAU

"CONTACT"

CHÈQUE CHAPEAU

Offrir un chapeau à une femme était chose délicate, voire impossible. Aujourd'hui, soit par téléphone, soit directement en faisant votre shopping, 17, av. Matignon, vous pouvez obtenir une formule de chèque codifié (de 5 à 10.000 fr.) qui permettra à l'heureuse bénéficiaire de choisir le ou les chapeaux de son goût.

Bazaar *Jean Dessès*
Bal. 45-63

CHEZ **AGNÈS**
24, RUE TRONCHET (8e)

UNE SELECTION TRES ETUDIEE DE SACS EN AGNEAU, BOX, LEZARD ET CROCODILE — ET TOUTE LA GAMME DES PORTEFEUILLES, PORTE-MONNAIE, ETC.

UN TRAIN ELECTRIQUE SE CHOISIT CHEZ LE SPECIALISTE

qui, toute l'année, sera à votre disposition. Le **R.M.A.**, 6, cité du Midi, PARIS (18e), est le seul établissement présentant un choix inégalé de Trains et Décors miniatures, à des prix imbattables. Demandez d'urgence le catalogue. Ses clients et leur famille ont accès gratuitement, toute l'année et en exclusivité, au Réseau-Spectacle de démonstration, avec vue panoramique sur 80 m2.

HORLOGERIE SUISSE
montres de précision
Cadeaux - Pendulettes de Voyage et de Style
4, AV. DE WAGRAM - Me ETOILE
OUVERT LUNDI

UN BIJOU : ORLY... le plus petit **POUR 1.000 FR...** Réussir vos photos est facile grâce au meilleur livre de Marcel Natkin : « Pour Réussir vos Photos en Noir et en Couleurs » : 45 illustrations en couleurs ; 248 en héliogravure ; 244 pages. et le plus précis des photomètres, indique instantanément le temps de pose juste en photo et en ciné. Trois mensualités de 3.400 fr.

PHOTOGRAPHIEZ NOEL... Chez vous, c'est très facile, avec le Rectablitz, le plus petit et le plus élégant des flashes électroniques ; comptant 23.000 fr. ou acompte 10.000 et 5 versements de 2.800 fr.

Vous trouverez ces merveilleux cadeaux et beaucoup d'autres à partir de 500 fr. chez Grenier et Natkin. Demandez dès aujourd'hui le fameux Photo-Ciné-Guide des deux grands spécialistes ; il vous sera adressé gratuitement avec son supplément « Noël ».

GRENIER 27 bis, rue du Cherche-Midi Paris-6e — **NATKIN** 15, av. Victor-Hugo Paris-16e

CRAVATES !
CE DEUXIEME NEZ...
exclusives, décorées par
Jean COCTEAU et PICASSO
chez
d'ahetze - 250, RIVOLI
(Concorde)

ARGENTERIE POUR LA TABLE
Plats, Couverts, Services à thé, etc.
Maison spécialisée Neuf, Occasion :
SUSSEL - HAYEM
76, RUE DE PROVENCE
(près rue de Mogador)

Le Cadeau de Madame choisi par Monsieur...
CHEZ **TALMA**
10, rue des Saints-Pères
Tous les jours jusqu'à 20 heures
(porcelaine blanche - Opaline)

L'EXPRESS

DIRECTION : Françoise Giroud, J.-J. Servan-Schreiber

DIRECTEUR DE LA REDACTION : Philippe Grumbach
REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre Viansson-Ponté, Jean Daniel
INFORMATIONS : Sylvain Zegel
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre Vivet
LETTRES : François Erval
PAGES AU FEMININ : Christiane Coblence
SECRET. DE REDACTION : Robert Namia.

REDACTION :
Michel Boiquet, J.-F. Chabrun, Djenane Chappat, Sophie Daniélou, André Diebold, Jean Ferniot, Léone Georges-Picot, André Gobert, Danielle Heymann, Claude Krief, Serge Lafaurie, Sylvie Leblanc, Thomas Lenoir, Maurice Leroux, Florence Malraux, Michèle Manceaux, Evelyne Reyre, Anne-Marie de Vilaine.

(Suite de la page 2)

Une loi injuste

J'ai relu dans « Le Monde » du 30 juin 1956 un long article de Paul Legatte, maître des requêtes au Conseil d'Etat. L'auteur dénonce le « privilège inadmissible accordé aux locataires des appartements de première catégorie par la loi du 1er septembre 1948 ».

Dans cette impasse où se trouvent M. Félix Gaillard, M. Pflimlin, et le pays et son régime, l'abrogation d'une loi injuste et néfaste est-elle impensable ? Et les marchands de biens professionnels érigés en sociétés civiles, qui les protège, et pour combien de temps encore, dans leurs fraudes vis-à-vis du Trésor ?

J. R..., Paris.

Les dessous de l'enquête

Votre enquête sur la jeunesse m'a prouvé ce que je pensais sur elle (...).

J'aimerais cependant connaître les dessous de la statistique :

— nombre de réponses reçues ;
— pourcentage professionnel de ces réponses,

afin de savoir si cette enquête est valable. Dix mille réponses sur huit millions ne pourraient me paraître suffisantes et 50 % d'intellectuels parmi ces réponses fausserait de même toute l'enquête. J'aimerais que ces chiffres soient publiés, ainsi qu'une discussion sur la valeur statistique de l'enquête et les conclusions finales.

Jean-Louis Roy, Paris.

[Si nous vous disions que l'enquête de l'I. F. O. P. a porté sur 500.000 réponses, peut-être seriez-vous rassuré. Et ce serait à tort... Car ces 500.000 réponses pourraient émaner, toutes, d'un même groupe d'individus : ouvriers ou agriculteurs par exemple, ou militants d'un même parti.

La base même des méthodes scientifiques de sondage, telles qu'elles sont employées par les grands organismes spécialisés dans tous les pays modernes, c'est « l'échantillonnage », c'est-à-dire que les deux ou trois mille personnes interrogées, et dont les réponses sont analysées, sont représentatives de la fraction de la population «sondée». En d'autres termes, la proportion d'intellectuels, d'ouvriers, d'agriculteurs, de provinciaux, de ruraux, de citadins, etc., est rigoureusement respectée. Ainsi que les sous-classifications propres à chacune de ces catégories.

Le caractère représentatif de cet échantillonnage a été longuement mis au point et maintes fois vérifié. C'est pourquoi, aujourd'hui par exemple, le gouvernement américain demande à Gallup, les gouvernements français successifs demandent à l'I. F. O. P. d'effectuer, sur des échantillonnages de 1.000 ou de 2.000 personnes, des sondages d'opinion sur tous les problèmes qui les intéressent.

Même observation de la part d'industriels et, d'une façon générale, de tous ceux qui s'apprêtent à lancer un produit sur le marché.

Si ces méthodes ont rencontré, à leur début, un certain scepticisme, les résultats ont été — en particulier dans les périodes d'élection — probants. C'est pourquoi tant d'entreprises publiques et privées investissent maintenant des sommes assez considérables dans la réalisation de telles enquêtes.

Dans le cas particulier, à l'enquête effectuée par l'I. F. O. P. sur l'échantillonnage-type, se sont ajoutées les dix mille réponses au questionnaire publié et diffusé par « L'Express », reproduit dans « France - soir », dans « Paris-presse », dans « Terre nouvelle ».

Ces réponses ont été dépouillées, ventilées et analysées en fonction de l'origine de leurs auteurs.]

Un gentil garçon

On peut s'amuser à tracer le portrait-robot du jeune Français en 1957.

A 25 ans, c'est déjà un homme sérieux dont les folies de jeunesse se résument à très peu de chose et que la vie a su mettre au pas très vite. S'il a perdu très tôt toutes ses illusions, il a en revanche un sens des réalités que ne possédaient sans doute pas nos grands-pères. Il ne rêve plus d'être maréchal de France ou le premier voyageur interplanétaire. Il se contente d'espérer une petite profession rémunératrice pour pouvoir épouser une gentille petite femme qui ne lui fera pas trop d'enfants et qu'il pourra aimer dans une petite maison à lui. Son dernier rêve : posséder une voiture. Et sa raison de vivre se borne à cela. D'ailleurs il n'a jamais beaucoup réfléchi à ce problème. Il veut tout simplement être heureux (heureux = petite femme, petite voiture, petite maison).

Somme toute, le jeune Français de 1957 est un gentil garçon, ni meilleur ni pire que son père. Les bourgeois qui liront très certainement les résultats de votre enquête pourront se réjouir : nous sommes déjà des leurs et nous ne renverserons pas leurs institutions.

Il me semble que je viens de mettre le doigt sur le caractère essentiel de la « Nouvelle Vague » : l'embourgeoisement prématuré. Il me semble qu'il n'y a plus cet enthousiasme, cette passion, ce grain de folie qui était et devrait toujours être le propre de la jeunesse. L'exaltation va maintenant à Gilbert Bécaud ou à la Grand Sport du dernier Salon.

Si l'on considère l'affaire algérienne comme un problème important auquel sont ou seront mêlés la majorité des jeunes gens, je trouve significatif qu'elle n'ait pas provoqué un formidable mouvement d'opinion. Que l'on soit pour ou contre, cette affaire à laquelle nous participons directement (il n'y a pas que des cadavres rebelles) aurait dû provoquer d'autres réactions que de simples commentaires purement littéraires. Il y a là matière à engendrer l'enthousiasme ou la révolte... La révolte... est-ce que vous croyez possible une prise de la Bastille en 1957 ?

Une autre enquête du même genre révélait aux Américains que leurs jeunes gens manquaient de muscles. Il ne s'agit pas seulement de muscles pour nous. Saint-Exupéry disait à peu près ceci : « On nous a appris à jouer à la belote ou au bridge, suivant la classe, pour nous tenir tranquilles. Nous sommes admirablement bien châtrés. »

J. L., 25 ans. *Paris.*

A dix-huit ans, j'étais d'extrême droite

Laissez-moi vous dire mes doutes sur la valeur d'enseignement que vous attendez de votre enquête sur la « Nouvelle Vague ».

Si j'ai bonne mémoire, à dix-huit ans, j'étais d'extrême droite et je suis aujourd'hui très à gauche. Mes quelques amis, socialistes ou communistes, de l'époque sont, à l'heure actuelle, à une ou deux exceptions près, de charmants petits bourgeois (...).

A vingt ans, d'ailleurs, on est en général violent et absolu. La foi marxiste est alors aussi vive et mal contrôlée que les actes d'opposition qu'elle suscite (répercussions de l'affaire de Hongrie, incendie de locaux, etc).

P. E., Thonon.

[La « Nouvelle Vague » ne s'arrête pas à vingt ans mais à trente... Et ce n'est pas un enseignement sur les opinions politiques de la jeunesse que nous en attendons, mais bien davantage sur son armature morale.]

Un de la « pas très vieille vague »

Serait-il possible de porter à la connaissance de la « Nouvelle Vague » ces quelques réflexions d'un homme de la « Vieille Vague » — que son âge empêche encore d'être classé parmi les « croulants », et que ses fonctions d'enseignement mettent sans cesse en contact avec ceux qui touchent aux dix-huit ans si souvent rêvés ou regrettés ?

Si l'on en croit les résultats publiés par l'I. F. O. P. — la prudence s'impose en sciences humaines, je le sais d'expérience — la jeunesse actuelle ne mérite certes pas le nom de vague.

La vague arrache, déchire, soulève, se brise, et recommence son éternel effort.

Or, ce qui frappe le plus dans cette intéressante étude que vous eûtes bien raison de consacrer à la génération qui monte, c'est justement une grande apathie, un sentiment d'impuissance devant les événements, un goût amer, étrange et sénile du relatif — sauf lorsqu'il s'agit de la fidélité sensuelle (mais là, ainsi que vous l'écrivez vous-mêmes, le jeune âge se marque).

Voici quelques semaines, j'avais l'occasion de bavarder avec M. Claudius Petit, qui vient d'atteindre la cinquantaine. Il disait à peu près ceci, que je crois extrêmement juste, et de grande conséquence si la génération nouvelle en fait son profit : « La France est un pays jeune, la jeunesse a le nombre. Elle peut ce qu'elle veut, particulièrement se faire écouter, prendre en main ses propres affaires, puis celles du pays. Mais pourquoi donc cette jeunesse n'a-t-elle pas conscience de sa force ? ». Qui contestera ces paroles ? Pourquoi fabriquons-nous des petits vieux qui, à vingt ans, n'ont même plus l'absolu à se mettre sous la dent ? Qu'est devenue la sève révolutionnaire qui jetait contre l'Assemblée Nationale pourrie, les 6 et 8 février 1934, la droite et la gauche, qui dressait le Front populaire de 1936 contre le fascisme et les « puissances d'argent » ? La France n'est absolument pas usée. C'est une nation en pleine renaissance ; mais quand donc le comprendra-t-elle ?

(...) La jeunesse actuelle possède des qualités que la génération de l'entre-deux-guerres n'avait guère : le sens des réalités, une sobriété qui lui fait rejeter l'apéritif biquotidien (sacro-saint pour nos « ancêtres »). Elle n'est plus en extase devant la gastronomie qui, parvenue à un stade quasi mystique, avilit une nation. Ses mœurs sexuelles — dont les soixante ans médisent si fort — m'apparaissent beaucoup plus saines, plus franches. L'hypocrisie bourgeoise s'atténue, la course à la dot n'est plus une institution.

Mais pourquoi semble-t-elle, cette jeunesse, avoir reçu un si grand coup sur le crâne, dont elle ne se remet pas ? (...)

Jamais peut-être une génération ne fut submergée par autant de mensonges (...).

Et si l'on prenait l'exemple de la jeunesse allemande, nazifiée, dénazifiée, pacifiée, remilitarisée, ce serait bien pire encore.

Lorsque l'on cessera de nous mentir, nous recommencerons à espérer. Dans dix ans, dans vingt ans au plus, la France aura sans doute totalement changé de visage — si aucun grand conflit n'intervient — et ce sera un visage très jeune qu'elle offrira. Il faudrait que la « Nouvelle Vague » nous aide à en faire aussi un visage gai, sain, un visage qui ne soit absolument pas à la Françoise Sagan.

Jacques Pinset, Paris.

Et maintenant NOËL

Qu'allez-vous offrir à vos amis ?

Un petit objet qui leur fera plaisir une fois ? ou un cadeau à répétition qui leur fera plaisir toute l'année, qui se renouvellera 52 semaines de suite ?

Pour 3.000 francs seulement, vous pouvez leur offrir chaque jeudi, 52 fois de suite, un cadeau qui vienne de vous, qui entre chez eux grâce à vous, que le facteur leur apporte de votre part :

un abonnement à « L'EXPRESS »

Ecrivez-nous simplement en nous donnant :

— leurs noms,
— leurs adresses,

et en joignant un chèque, ou virement postal de 3.000 francs pour chaque abonnement.

Le premier numéro de l'abonnement parviendra chez vos amis pour Noël, avec une carte de vœux de votre part (ou anonyme, si vous le désirez, et si vous nous le précisez).

52 cadeaux... pour 3.000 francs.

M. ....
Adresse : ....
désire souscrire les abonnements suivants, au prix de :
- 3.000 francs un an
- 1.600 francs six mois (1)
au bénéfice de :
1° Nom : ....
Adresse : ....
2° Nom : ....
Adresse : ....
3° Nom : ....
Adresse : ....
Je vous envoie ci-joint la somme de .... francs
par chèque
par virement à notre C.C.P. 7378-19 Paris (1)
Je désire que l'abonnement soit précédé de l'envoi d'une carte de vœux qui sera adressée - anonymement - de ma part (1)

(1) Rayer la mention inutile.

LES PETITES ANNONCES DE L' EXPRESS

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

Centre National d'Etudes télécommunications cherche pour Etudes optique électronique et tubes hyperfréquences INGENIEUR de moins de 30 a., formation E. N. S. T. ou E. S. E., de préférence. Ecrire HAVAS 1643-590, rue Vivienne, 17.

OFFRES D'EMPLOIS

Libre suite pour places stables, COMPTABLE QUALIFIE, EMPLOYEES bonne notion DACTYLO et COMPTABILITE. Ets HEKO, 122, rue Réaumur, de 10 heures à 12 heures

DEMANDES D'EMPLOI

POUR SUD-OUEST
Industriel 47 ans, ayant créé et mené pend. 12 a. affaire technico-commerciale, libre fév., connaiss. bien Sud-Ouest, étudiera toutes propositions. Ecr. n° 1216 L'Express 29, rue de Marignan, Paris

Femme 35 ans cherche situation journalisme ou publicité. Parle parfaitement anglais, italien. Sérieuses références
A. M. FILONE, 17, rue des Acacias (XVIIe)

CONSTRUCTIONS CRÉDIT

EN PLEIN SOLEIL à une minute de la future AUTOROUTE-SUD
LIGNE DE SCEAUX
Appartements 2 à 5 p. tout confort, asc. PARC 100.000 m2 - Prêts, prime maxima. Conditions spéciales avec 250. Début travaux. Livr. fin 58-59
SOC RIChelieu 40-33, 92, rue de Richelieu - PARIS (2e)

PROPRIÉTÉS

LAGRANGE 34, rue Pasquier PARIS - ANJ. 77-45
achète comptant PAVILLONS, VILLAS
Propriétés en tous genres

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection. Hte réputation (23e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

DANSE Apprenez SEUL chez VOUS ou en notre studio
Méthode R du Professeur PASCAUD
Ecrire : 60, rue Saint-Antoine - PARIS (4e)

L'AUTRUCHE

par FRANÇOIS MAURIAC *de l'Académie française*

LA gauche française n'est certes pas la plus bête du monde. Il s'en faut de beaucoup. Elle ne manque pas de bons sujets — et ce n'est pas assez dire : quelques-uns hors de pair, j'en parle d'expérience. Même ceux qui nous ont fait le plus de mal sont très forts à leur manière, on s'en doute. Pour ce qui est de savoir naviguer, ces rusés ne le cèdent à personne. C'est à leur intelligence politique seule que j'en ai — enfin à ce que nous en voyons de la rue, nous autres.

Leur comportement à l'égard de la Commission de Sauvegarde est étrange : ils auraient pu s'opposer à ce que cette commission fût créée, le prendre de haut avec les accusateurs, et s'en tenir à la politique de l'autruche, qui est de toutes la plus commode, et dont le premier principe est que le monde ne voit pas ce que nous-mêmes refusons de voir. Cela réussit quelquefois, de faire la bête. N'en doutons pas : la politique de l'autruche aurait eu les faveurs de l'Assemblée. C'est contre son vœu secret que la Commission de Sauvegarde a été instituée.

VOYEZ M. Maurice Schumann : lorsque, gentiment perfide, il note que mes articles sont traduits dans toutes les langues « y compris l'arabe », ce bel archer s'imagine peut-être que sa flèche est empoisonnée et que je ne résisterai pas à son curare. Quelle simplicité ! Croit-il donc que si aucune voix française n'avait dénoncé ces actes observés par des milliers de témoins — et dont les victimes, qui toutes n'ont pas été réduites à un silence éternel, racontent ce qu'elles ont subi — le reste du monde n'en eût pas été informé ?

L'AUTRUCHE cache dans le sable sa petite tête sans cervelle et se persuade que son derrière emplumé n'offense les yeux de personne. Mais enfin l'autruche n'a pas eu le dernier mot. La Commission de Sauvegarde a été instituée. Du seul point de vue politique, c'était un coup de maître — dont les ministres socialistes eussent été bien incapables si nos protestations ne leur avaient forcé la main. Leur innocence éclatait en quelque sorte malgré eux, et grâce à nous, à la face du monde entier. La Commission de Sauvegarde témoignait de leur bonne foi devant les nations.

PLUS on y songe et plus le refus d'en publier le rapport apparaît comme le chef-d'œuvre de l'inintelligence politique. La droite « la plus bête du monde » selon M. Guy Mollet et qui, s'il avait dépendu d'elle, eût refusé de nommer cette Commission, aurait été moins inconséquente que vous qui, l'ayant réunie à contre-cœur, vous êtes publiquement dérobés devant la vérité que vous découvraient des témoins irrécusables.

CE miracle d'inintelligence éclate sur plusieurs plans à la fois, de sorte qu'on ne sait où donner de la tête quand on le veut bien observer. Et d'abord, le refus de publier dénonçait, chez ces ministres les plus maladroits du monde, une peur de ce qu'on leur découvrait, qui inclinait l'opinion à croire que la réalité était pire que tout ce qu'on en avait appris.

Que des personnages, si rusés quand ils manœuvrent pour leur propre compte, le soient si peu dès qu'il s'agit de la France, et qu'ils ratent toujours tout, sauf leur propre carrière, voilà une pensée amère à remâcher.

MAIS ce refus n'est rien au prix de l'idée mirifique, invention de M. Robert Lacoste, et qui consistait à lier la publication du rapport de la Commission de Sauvegarde à celle d'un rapport sur les atrocités des rebelles. Drôle d'entreprise pour convaincre les gens que de coudre ensemble les témoignages de légistes et de hauts fonctionnaires d'une intégrité reconnue et qui n'ont eu aucune part à cette politique sanglante, et un document qui se forge à Alger dans les bureaux de M. Robert Lacoste !

Mais enfin les crimes du F.L.N. sont éclatants, leur horreur ne saurait être niée par personne. Fussent-ils plus répugnants encore, je le demande: en quoi le problème que pose la torture rétablie dans notre police et dans notre armée en serait-il modifié ? Se servir des crimes de l'adversaire comme de circonstances atténuantes, c'est plaider coupable. Mais la France n'est pas coupable en cette affaire : elle est victime. Des abominations ont été commises contre la lettre et contre l'esprit des lois qu'elle a promulguées, contre les droits de l'homme déclarés par elle au monde entier dont elle fut, dans cet ordre, l'institutrice. Si nombreux qu'aient été ces attentats contre la personne humaine, et l'eussent-ils été plus encore, ils n'engagent pas la France, elle-même torturée, atteinte par les bourreaux dans son âme. C'est la loi française seule qui exprime la volonté de la nation. Nos voix protestataires auront été sa voix, et notre conscience, sa conscience.

LE vrai est que les ministres ne peuvent pas ne pas voir ces choses comme nous-mêmes. Mais des calculs de majorité inspirent forcément leur conduite : majorité à la Chambre, majorité dans leur propre parti. Les députés ne sont pas les militants : il faut tenir compte à la fois des intérêts et des consciences. Si les intérêts ont en politique les réflexes de l'autruche, les consciences aiment à crier sur les toits : celles-ci exigent qu'une Commission de Sauvegarde soit nommée ; ceux-là souhaitent qu'on en escamote le rapport.

COMME j'entrais aisément hier soir au T.N.P. dans le jeu admirable de Jean Vilar ! Que je me sentais proche de ce personnage pirandellien qui fuit la vie et les êtres dans la folie, et qui feint de se croire Henri IV, empereur d'Allemagne, pour échapper à tous ces fous de la vraie vie, ces fous qui sont des idiots — ces idiots qui sont nos maîtres.

F. M.

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Abonnements, publicité, vente
29, rue de Marignan - Paris (8e)
(angle Champs-Elysées)
Tél. : BAL. 19-68

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 AN)
France, Union française : 3.000 francs
Etranger : 3.700 francs
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 fr.

PAR AVION
4.000 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
5.600 fr. - A.-E. F., A.-O. F.
6.500 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
4.700 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
8.200 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie.
8.600 fr. - Afrique du Sud.
9.900 fr. - Canada, Etats-Unis.
11.200 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.

Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.
Administrateur : J.-F. Coblence

"CONTACT"

Le meilleur parfum du monde

MARCEL ROCHAS